

# LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ

BIMESTRIEL • N° 18 • JUILLET-AOÛT 84 • 3\$

*histoires d'amour  
et d'eau salée*

## SPÉCIALÉTÉ

### FICTIONS

Suzanne Jacob + Kate  
Millett + Monique Proulx +  
+Andréa Dworkin + Claire  
Dé + Greta Hofmann-  
Nemiroff + Lisette Ménard

### ENTREVUE

Louise Beaudoin à Paris



Les filles de la Transat



# Le beau défi

L'équipage de mer



Skipper

8 femmes du Québec  
un voilier  
la traversée Québec-St-Malo



L'équipage de terre

PORTONS  
LA FIERTÉ  
DES QUÉBÉCOISES  
EN MACARON

1\$



SUIVEZ LES  
REPORTAGES À  
CKAC 73  
ET AUX STATIONS  
TÉLÉMÉDIA

MASCARET **STEINBERG**

dans le cadre des fêtes

Québec  
& 75



# s o m m a i r e

LA VIE EN ROSE, NUMÉRO 18, JUILLET 1984



Louise Beaudoin

## SPÉCIAL ÉTÉ

**21**  
**SEPT HISTOIRES  
D'AMOUR**

**22**  
**LE COEUR EST  
UN MUSCLE  
INVOLONTAIRE**

*Monique Proulx*

**26**  
**ÉLÉGIE POUR SITA**

*Kate Millett*

**30**  
**L'ÉTERNITÉ OU LA  
SAUCE TOMATE**

*Suzanne Jacob*

**34**  
**NOUS SOMMES  
DANS UNE AUTO...**

*Greta Hofmann-Nemiroff*

**38**  
**LE DÉSIR COMME  
CATASTROPHE  
NATURELLE**

*Claire Dé*

**41**  
**MALDONNE**

*Lisette Ménard*

**42**  
**LE FEU ET LA GLACE**

*Andrea Dworkin*

COURRIER	4
ÉDITORIAL	5
COMMUNIQUÉS	6
ACTUALITÉ FÉMINISTE / <i>Lise Moisan</i>	9
<b>Photo-reportage : les cordes à linge en folie</b>	10
CHRONIQUE DÉLINQUANTE / <i>Hélène Pedneault</i>	
<b>Y a-t-il un Georges-Hébert Germain dans la salle ?</b>	12
COMMENTAIRE / <i>Armande Saint-Jean</i>	
<b>Des bourdons dans le vinaigre</b>	13
ENTREVUE / <i>Ariane Emond, Françoise Guénette</i>	
<b>Louise Beaudoin à Paris : le Québec, c'est elle !</b>	14
ACTUALITÉ / <i>Hélène Pedneault</i>	
<b>Les filles de la Transat : et vogue le navire...</b>	18
SPÉCIAL ÉTÉ	
<b>Sept histoires d'amour</b>	21
CULTURE / <i>Anne-Marie Alonzo, Danièle Blain, Jovette Marchessault, Hélène Pedneault, Joyce Rock, Marie-Claude Trépanier</i>	
<b>Cinéma : Sceaux : de plus en plus international</b>	46
<b>Florence : les Australiennes débarquent</b>	48
<b>Littérature : Colette chez les femmes</b>	50
<b>Vacances : l'insoutenable léger été des lettres (!)</b>	52
<b>Édition féministe : regard sur quelques Françaises</b>	54
FLASHES CULTURELS	
<b>Livres et revues, cinéma, théâtre, expositions, calendrier</b>	58





**LVR chez les anglophones:**

Originaire de Toronto, j'habite ici depuis six ans. Pour moi, et pour d'autres femmes anglophones que je connais, la lecture de votre revue représente une excellente façon d'approfondir notre connaissance du français et de découvrir ce qui se passe chez les femmes au Québec.

JO-ANNE BEGGS  
Ste-Julie

**Dans la construction**

De ma Sibérie québécoise, je révolutionne à ma manière. Je suis la seule femme entrepreneur en construction dans la province. Qui dit mieux? Bravo pour votre travail!

MICHELINE DE JOLIVET-DE GAGNÉ  
Entrepreneure-peintre licenciée,  
Schefferville

**LVR mensuelle ?**

Votre magazine démontre qu'on peut lire autre chose que des articles sur la «popote», le maquillage, le bonheur de nos maris etc... La publicité me frappe: pas de petites culottes, pas de «taille de guêpe»(...) Vous allez devenir mensuelles en septembre. Sans vouloir critiquer, je préfère aux deux mois. On est débordées par le flot d'information qu'il faut lire pour se tenir au courant (...) J'attends quand même de voir ce que cela va donner.

MARYSE TANGUAY  
Radisson

**Documentation féministe**

Nous trouvons que votre magazine est un outil indispensable pour nos ressources féministes et désirons continuer à recevoir La Vie en rose,

In sisterhood!

NICOLE LAVIOLETTE  
pour le collectif du  
Centre des femmes,  
Université Carleton, Ottawa

**«Nouveaux ?? ? hommes»**

Vous faites de l'excellent travail même si je ne suis pas tout le temps d'accord avec vos positions. Bravo pour avoir dénoncé les «nouveaux hommes» qui se disent féministes au salon mais non à la cuisine. Lâchez surtout pas!

STÉPHANE DESJARDINS  
Montréal

**Encore Simone**

Je ne connaissais pas LVR; c'est la photo de Simone de Beauvoir qui a attiré mon attention. Le *Deuxième Sexe* avait été une révélation. Par la suite, ce qu'on en disait autour de moi m'avait déprimé. (...) Vous m'avez rappelé qu'il y en a qui savent lire et que la parole est toujours efficace.

RAYNALD LEBLANC  
Montréal

J'ai lu et relu avec un plaisir grandissant la réflexion de Nancy Huston, *Les enfants de Simone de Beauvoir*, sur la valeur du temps, avec ou sans enfant. Elle véhicule un vécu émotionnel troublant et secret en osant nous parler de ces temps «morts» et de ces «pertes de temps» qu'on vit avec un enfant et qu'on préfère taire... Car comment expliquer ces moments vides et désespérants où l'on se sent complètement envahie par son rôle de mère et qu'on cherche en vain son souffle vital? Ses paroles à couleur de vérité m'ont fait un bien immense.

MICHÈLE LAVOIE  
Amqui

**Le Point biaisé**

Dans son édition du 8 mars 1984, l'émission *Le Point* de Radio-Canada invitait «trois femmes exceptionnelles» en studio. L'objectif: nous parler de leur expérience comme femmes sortant des sentiers battus. Mais loin de participer au grand mouvement de changement social incarné par le 8 mars, Radio-Canada nous a démontré à cette occasion comment certaines réalités des femmes, surtout de celles qui parlent un peu trop bruyamment des multiples facettes de l'oppression, étaient trafiquées, escamotées.

Revoyons la scène. Auprès des deux femmes comptables, on s'enquiert des possibilités de carrière, de discrimination possible, de harcèlement (...). On ne leur posera (et c'est heureux!) aucune question d'ordre privé, familial. Changement d'attitude toutefois lorsqu'on interroge Mme Lorraine Guay, la troisième invitée. De toute son expérience comme infirmière au Salvador pendant sept mois, nous ne saurons rien sinon... la distance entre elle et ses enfants. Ayant eu la chance d'entendre, *ailleurs*, le récit des expériences vécues par Mme Guay, nous ne pouvons que déplorer la réduction de son témoignage: l'exemple de son geste, et la narration des situations vécues par les femmes salvadoriennes, auraient contribué à enrichir singulièrement une émission qui se disait un tribut au 8 mars.

SUZANNE LAFERRIÈRE  
Montréal

**Erratum**

Dans LVR no 17, mars 84, p. 13, il fallait lire, dans la réponse de LVR au Théâtre des Cuisines, citée par Véronique O'Leary: «... parler de guerre heure, alors qu'on veut lancer un appel pacifiste.» (et non féministe). Lapsus non significatif.

**ÉQUIPE DE RÉDACTION**  
Ariane Emond, Françoise Guénette, Lise Moisan, Francine Pelletier.

**COLLABORATION**  
Anne-Marie Alonzo, Danièle Blain, Madeleine Champagne, Claire Dé, Joanne Deschênes, Sylvie Dupont, Andrea Dworkin, Josette Giguère, Louise Guay, Greta Hofmann-Nemiroff, Suzanne Jacob, Monique Langlois, Danielle Lapointe, Magali Marc, Jovette Marchessault, Lisette Ménard, Kate Millett, Hélène Pedneault, Monique Proulx, Joyce Rock, Michèle Roy, Armande Saint-Jean, Marie-Claude Trépanier, Dana Zwonok.

**ILLUSTRATION**  
Huguette Berthelot, Dominique Blain, Marie-Josée Chagnon, Suzanne Girard, Thérèse Godbout, Christine Lajeunesse, Kate Millett, Diane O'Bomsawin.

**COUVERTURE**  
Conception: Sylvie Laurendeau. Photos: Photographie Quatre Par Cinq Inc, SRT Photo.

**PHOTOGRAPHIE**  
Marik Boudreau, Sylvie Buteau, Ginette Clément, Petunia Condor, Céline Gauthier, Carmen Gibbs-Gaudet, Suzanne Girard, Jeannine Lanni, Hélène Pedneault, Gaétane Poirier, Joyce Rock, Diane Trépanier.

**MAQUETTE**  
Diane Blain, Sylvie Laurendeau (direction artistique).

**CORRECTION D'ÉPREUVES**  
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

**COMPOSITION**  
Concept Mediatexte inc., 834 av. Bloomfield, Outremont; Tricycle Compo, 856, Marie-Anne Est, Montréal.

**IMPRESSION**  
Imprimerie Transmag inc., 5696, boul. des Grandes-Prairies, Saint-Léonard.

**DISTRIBUTION**  
Les Distributeurs Associés du Québec (DAQ), 3 600, boul. du Tricentenaire, Pointe-aux-Trembles. Media Services, 185, Louvain Ouest, Montréal.

**PERMANENCE**  
Louise Legault (administration), Ariane Emond (promotion), Françoise Guénette, Francine Pelletier et Lise Moisan (rédaction), Sylvie Laurendeau (graphisme).

**PUBLICITÉ**  
Claude Krynski: (514) 843-7226.

**ABONNEMENT**  
1 an, 10 numéros: 19\$.  
2 ans, 20 numéros: 33\$.  
3 ans, 30 numéros: 45\$.  
Responsable: Nicole Bernier.

LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous rejoindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue St-Denis, Montréal H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226.

**Copyright 1984—LA VIE EN ROSE**  
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada, ISSN-0228-549. Indexée dans RADAR. Courrier de deuxième classe: 5188.



# CIEL, QUE VOIS-JE?

## Petite épître estivale

**J**ean-Paul II poursuit sa sixième année de règne, La Vie en rose entame sa cinquième. Et «un pape attend pas l'autre»: à l'hiver 80, nous avons annoncé le projet dans le Temps fou avec une photo du pape légèrement maquillé; c'est sous le signe papal que nous amorcerons en septembre l'audacieuse mensualité du magazine. Plus précisément avec un dossier sur les femmes et l'Église catholique, conçu d'abord par des femmes chrétiennes et féministes. Nous n'aurons pas d'entrevue exclusive avec Jean-Paul, «l'homme qui aimait (?) les femmes», mais les propos critiques de ces Québécoises engagées, de la théologienne américaine Mary Daly et de la «fée» en cheffe Denise Boucher, leurs révélations souvent étonnantes, vous donneront matière à penser pendant les longues retransmissions en direct de la visite de Jean-Paul II au Québec, mi-septembre. Et puis nos images, pas très catholiques, elles, vous montreront la face cachée de l'institution occidentale la plus répressive à l'égard des femmes. Nous qui avons déjà avorté, qui utilisons des moyens contraceptifs – quand nous ne sommes pas lesbiennes – serons-nous excommuniées pour autant? À voir, dès le 25 août prochain.

En plus, dans ce premier Vie en rose mensuel, un reportage de Francine Pelletier qui, aux Philippines à la veille des élections houleuses de mai, y rencontrait des femmes et des syndicalistes; des entrevues avec la comédienne Delphine Seyrig, avec les écrivaines Flora Groult et Catherine Rihoit, avec la féministe belge Françoise Collin; des comptes rendus du dernier congrès de l'AFEAS et du prochain colloque de Guelph sur les femmes et l'agro-alimentaire, etc.

Bref, le contenu de La Vie en rose ne changera pas foncièrement, comme certaines d'entre vous le craignaient, à cause de la périodicité rapprochée. Bien sûr, vous devrez, pour nous suivre plus vite, traîner votre exemplaire au bureau ou chez Provigo... pendant que nous patinerons dans les coins pour respecter nos échéances de production. Le pari est nécessaire: d'abord pour devenir un magazine d'actualité plus actuel, plus prompt à réagir, ensuite pour stabiliser financière-

ment une entreprise au seuil de la rentabilité. Suivrez-vous notre gageure? Aurons-nous le plaisir de vieillir ensemble?

Autre chose encore: un an après le papier glacé et la couleur, nous entreprendrons en septembre la deuxième phase du «lifting» de La Vie en rose, avec une conception visuelle renouvelée, plus «moderne», encore plus lisible, que nos géniales conceptrices (n'ayons pas peur des mots) peaufinent en ce moment.

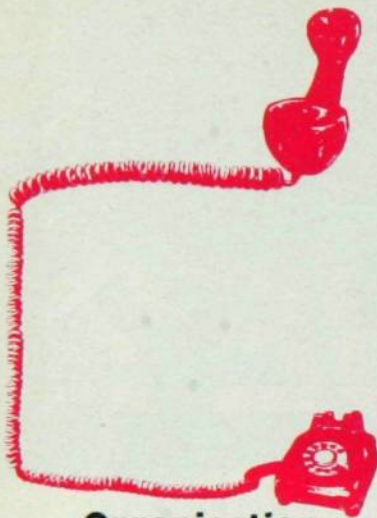
**F**inalement, vous l'aurez compris, «y'en aura pas d'éditorial!» Nous avons pensé réagir à notre tour – après la Fédération des femmes du Québec, les femmes de la CSN, celles du Mouvement socialiste, les Centres de santé des femmes de Québec et Montréal, diverses universitaires et chercheuses, et les 10 membres du Conseil du statut de la femme elles-mêmes – aux propos pour le moins détonnants de la ministre Denise Leblanc-Bantey qui, en avril dernier, réorientait vers «la négociation avec l'État plutôt que la dénonciation» les priorités du CSF, avant d'en nommer présidente madame Francine McKenzie. Nous aussi, ce discours démagogique – déjà entendu lors des négociations de l'État avec ses employé-e-s du secteur public – nous a fait craindre que ne se referme brutalement la brèche opérée par le CSF durant le mandat de Claire Bonenfant. Coincé entre le pouvoir politique (oui, celui-là même qui nous accorde à la goutte nos revendications majeures: droit au travail, garderies, avortement, centres d'aide et d'hébergement, etc.) et les femmes, le CSF avait choisi les femmes. À madame McKenzie, nous laissons volontiers le bénéfice du doute et nous attendons l'automne pour essayer de mesurer la direction prise. Car l'enjeu est de taille. Après nous être méfiées au début de cette excoissance de l'État, pouvons-nous maintenant nous passer du CSF, de son travail de recherche, de ses services à la clientèle et, surtout, de son allégeance aux Québécoises d'abord?

À septembre donc, pour un «automne mers et mondes». D'ici là, bonnes lectures (ces pages-ci sont truffées de suggestions), bons bateaux (n'êtes-vous pas un peu écoeurées de Québec 84?) et surtout, bonnes vacances...

F.G.







## Fête nationale des gais et lesbiennes du Québec

Les préparatifs de la Fête nationale gaie 1984 vont bon train. Un comité ad hoc a été formé le 14 mars dernier. Il est possible de se joindre à l'équipe par l'entremise du coordonnateur *Claude Martineau*. Tél. : 843-8671.

## Alimentation saine

La coopérative *La Balance* prépare un cardex provincial sur les cours en «alimentation saine» et recherche des professeur-e-s déjà actifs-ves dans ce domaine, qui seront classé-e-s selon leur spécialité. La coopérative offrira également une formation de professeur-e aux intéressé-e-s ayant déjà une certaine pratique de cette alimentation. Pour plus d'information, communiquez avec : *Claire Lapointe*, 1577 Richardson, Montréal, H3K 3G7, tél. : 931-2936, 271-5722.

## Organisation

Un centre d'aide aux femmes de Toronto vient de publier un manuel à l'intention de celles qui veulent des conseils pratiques pour les aider à mettre sur pied des groupes de femmes. Le livre est rédigé en anglais, sous le titre : *Helping Ourselves: A Handbook for Women Starting Groups*. Pour l'obtenir, envoyez 5\$ au : *Women's Counselling Referral and Education Centre of Toronto*, 348, College Street, Toronto (Ontario), M5T 1S4.

## Vélo pour la paix

Du 23 juillet au 6 août, le Service d'information sur le désarmement organise un «Tour de paix» à vélo, de Montréal à Ottawa. Pour information : *Trish Levan*, 933-5319, ou *Ann Vickers*, 933-9271.

## Adoption : les choix qui n'en sont pas

Recherchées : des femmes qui ont donné leur enfant en adoption et qui accepteraient de parler de leur expérience pour collaborer à une anthologie de l'adoption combinant témoignages et perspectives culturelles, historiques, légales et féministes sur les institutions, les coutumes et les attitudes entourant l'adoption. L'auteur est intéressé à faire ressortir les facteurs sociaux et économiques complexes qui influencent le choix ou l'absence de choix des femmes sur la question de l'adoption. On peut communiquer avec : *K. Kaufmann*, c/o Plexus, 545 Athol Ave., Oakland, CA 94606.

## «On ne compte pas!»

La Fédération des femmes canadiennes-françaises (FFCF) vient de publier un nouveau rapport socio-économique qui décrit la situation des femmes collaboratrices dans les Prairies. On y constate que la plupart des femmes ne se perçoivent pas comme travailleuses dans l'entreprise familiale. «On ne compte pas!» : un document de réflexion et d'information destiné aux femmes collaboratrices. Pour obtenir le rapport ou des informations supplémentaires, communiquez avec : *Diane Vachon*, Fédération des femmes canadiennes-françaises, 325 rue Dalhousie, bureau 525, Ottawa (Ontario), K1N 7G2, tél. : (613) 232-5791.



## ÉCOLE DE DANSE MMM Méthode Margaret Morris

cours structuré de telle sorte qu'il est accessible à tous indépendamment de l'âge et de la condition physique

### Thérapeutique:

défauts de posture, faiblesse musculaire, raideur, problèmes de pieds et de colonne vertébrale.

### Esthétique:

mouvement en harmonie avec le corps.

### Athlétique:

préparation pour tous les sports.

Session Été: (Débutantes)	10 JUILLET – 31 AOÛT
	8 semaines:
MARDI JEUDI 6:00 PM	25\$ 1 fois / semaine
MARDI 9:30 AM	50\$ 2 fois / semaine

2012 Mont-Royal Est  
inf.: *Micheline Brunelle* 286-9777  
525-5335



Futonia – la compagnie de futon qui appartient à des femmes est gérée par des femmes emploie des femmes.

370A Duluth Est, Montréal 843-4739  
220 Laurier Ouest, Montréal





### «Entre-plumes» lesbiennes

Pour le plaisir du contact par l'écriture... pour le plaisir de se connaître, d'échanger avec des «biennes»... «Entre-plumes». Faites parvenir vos coordonnées et une description de vos attentes; «Entre-plumes» servira d'intermédiaire. La liste sera numérotée pour conserver la confidentialité. Ajoutez 3\$ pour les frais: *Entre-plumes*, C.P. 9962, Ste-Foy, Qué., G1V4C5.

### Festival 84 des femmes en motocyclette

Le *Festival 84 des femmes en motocyclette* aura lieu du 24 au 27 août dans le nord de l'État de New York. La participation se limite aux 200 premières inscriptions (payées). Composez (716) 768-6054 ou écrivez à: *Women's Motorcycle Festival '84*, 7 Lent Ave., LeRoy, New York, 14482.

### Droits des psychiatrisé-e-s

Deux nouvelles publications du groupe Auto-Psy: le *Guide des droits des personnes psychiatrisées* (2\$, gratuit pour les psychiatrisé-e-s); le *Guide des médicaments du système nerveux central* (7\$). Pour se les procurer, il suffit de s'adresser au local Auto-Psy, au 332 rue St-Luc, N° 3, Québec, H1N 2S8, tél.: (418) 529-1978, ou 350 rue Boucher, Montréal, tél.: (514) 276-2290.

Ajoutez 1\$ pour les commandes postales.

### Centre-Sud: photographies demandées

Lisette Cloutier et Guy Desrosiers sont à la recherche de photographies illustrant l'histoire des femmes du quartier Centre-Sud de Montréal afin de monter une exposition. Les thèmes: les femmes et la famille, les femmes au travail (ouvrières, domestiques, couturières, institutrices, infir-

### Des sous pour rénover

Pour la première fois cette année, le Centre des femmes, organisme à but non lucratif, lance une campagne de financement en vue de rénover ses locaux et de procéder à l'agrandissement de la bâtisse. Objectif: 1 000 000\$. Le Centre fournit informations, conseils, offre des cours, des ateliers; 44 000 femmes y sont passées en 1983. Faites parvenir vos contributions au: *Centre des femmes*, 3585 rue St-Urbain, Montréal, H2X 2N6, tél.: 842-0350.

### Les médias et les femmes

Aux États-Unis, des femmes ont publié, comme chaque année depuis 1975, un index des médias des femmes, *1984 Index/Directory of Women's Media*. On y trouve la liste de centaines de périodiques, de maisons d'éditions et de journaux de femmes, sans compter les librairies, les groupes de théâtre, de musique, de cinéma et de vidéo et les émissions de radio et de télévision portant sur les femmes. Également la liste des agences de presse et de relations publiques orientées vers les femmes, et celle des cours sur les médias et les femmes. On peut obtenir l'index pour 8\$ en s'adressant au: *Women's Institute for Freedom of The Press*, 3306 Ross Place, N.W., Washington, DC 20008, tél.: (202) 966-7783.

# FEMMES PROFESSIONNELLES

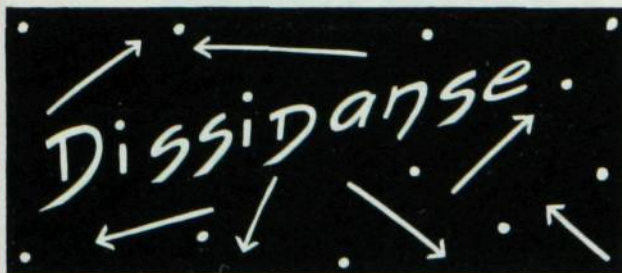
## BOTTIN DES FEMMES PROFESSIONNELLES ET COMMERÇANTES

et son réseau

### ENTRAIDE AU FÉMININ Network

Pour toutes les femmes d'affaires.  
376, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6  
tél.: 845-4281, 2, 3, 4

session de Danse Moderne



avec Marie-France Lamoureux tél.: 525-7149  
à l'École Nationale de Théâtre 5030 St-Denis (Métro Laurier)

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

## Unterberg Labelle Jenneau Dessureault et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700  
Montréal H3H 1E8  
934-0841

Paul Unterberg  
Lise Labelle  
Michèle Jenneau  
Hélène Dessureault  
François Lebeau  
Louise Rolland  
Lina Desbiens

AVOCATS



# FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7  
Métro Mont-Royal  
524-3289

*marie cabana*  
psychologue

Bur. Laval  
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.  
1497 est, boul. St-Joseph  
Montréal H2J 1M6  
(514) 522-4535

**Luce Bertrand** M.P.s.  
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ  
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ  
CROISSANCE - CHEMINEMENT

dc

**HÉLÈNE BÉLANGER**  
DOCTEUR EN CHIROPRA TIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)  
SUR RENDEZ-VOUS (514) 871-8520

Bureau: (514) 272-0612  
1214 avenue Van Horne  
Outremont H2V 1K3

*Monique Panaccio*  
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

Parizeau, De Lagrave et Croteau  
Avocats & Procureurs  
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau  
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest  
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

BUREAU: (514) 769-2176

*Pierrette Tremblay, M. Ps.*  
PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle - idées suicidaires  
stress - homosexualité  
phobie - séparation - deuil

Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues  
du Québec

Tél. bur.: 274-8097  
rés.: 274-4645

*Nicole Reeves, M.A.*  
Psychologue  
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland  
Montréal, Qc H2V 2Z8

*Céline Simard*  
design

Aménagement Commercial et Résidentiel  
Planification de Bureau

1522, Sherbrooke ouest, Suite 24-25  
Montréal, P.Q. H3G 1L3

Tél.: (514) 937-3798



die wöchentliche

**Bon courage !**

La revue mensuelle ouest-allemande **Courage Frauenverlags** est maintenant hebdomadaire. Depuis le 5 avril, les éditrices publient 24 pages, toujours aussi fidèles à leur devise : «Toute nouvelle peut être traitée d'un point de vue féministe». Les 3% (?) de Québécoises qui lisent l'allemand peuvent écrire pour s'abonner à Bleibtreustrasse, 49 1000 Berlin 12, République fédérale d'Allemagne. 1 an : 104 DM.

**Elles adorent leur Commodore**

La Commission ontarienne des droits de la personne a condamné la compagnie Commodore Business Machines à payer 21 000\$ en dommages pour harcèlement sexuel à Eneida Majia, Edilma Biljak et quatre autres employées, toutes d'origine sud-américaine. Commodore a non seulement fait appel de la décision de la Commission, mais elle a donné une promotion au harceleur (!) Résultats : dénonciation publique et, entre autres, annulation par la Commission scolaire de Toronto de ses commandes d'ordinateurs pour les écoles. (Tiré de *Kinesis*, mai 1984).

**Le charme discret des nouveaux gestionnaires**

Une centaine de syndicats (CSN) de caisses populaires Desjardins, représentant environ 1 500 employé-e-s (près de 95% de femmes), renégocient actuellement les conventions collectives. Avant même de connaître les offres salariales, les travailleuses se confrontent déjà à l'abolition possible des échelles de salaires. À moyen terme, le Mouvement Desjardins, cet employeur «bien de chez nous», réussira-t-il à instaurer subrepticement le système de rémunération «au mérite»? Alors, finies l'ancienneté, les augmentations statutaires et les descriptions de tâches spécifiques! Entre un salaire minimum fixe et un maximum aussi fixe, des femmes qui font le même travail toucheront des salaires différents selon le «mérite»? En plus de ce risque de retour au bon vieux temps d'avant les luttes ouvrières, l'impact de l'introduction de la microtechnologie, le statut et la sécurité d'emploi des travailleuses seront des questions aussi controversées que vitales pendant ces négociations.

**Chez Eaton : mieux qu'une vente**

Les travailleuses de Eaton à Brampton et à St. Catharines, en Ontario, ont gagné l'accréditation de leur syndicat. Voilà un précédent important pour le Retail, Wholesale and Department Stores Union. (*Kinesis*, mai 1984).

**Ces femmes malades du travail**

Le 16 mai dernier, le Comité de la condition féminine de la CSN et deux représentantes du département de Sciences biologiques de l'UQAM, les docteurs Donna Mergler et Karen Messing, lançaient les Actes du Colloque international sur les effets des conditions de travail sur la santé des travailleuses. (Voir LVR no 12, juillet 83)

Particulièrement attrayant et accessible, rigoureux et souvent émouvant, ce document rend compte des différentes recherches présentées à Montréal, au printemps 83, par une trentaine de chercheuses et de syndicalistes de 16 pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et des Amériques. Ce recueil qui n'a pas l'aridité habituelle des rapports scientifiques, laisse bien entendre la voix des femmes, scientifiques ou travailleuses, qui ont participé à toutes les étapes de ces études internationales qui touchaient cinq secteurs : le vêtement, le textile, la micro-électronique, l'agro-alimentaire et les services. Dans tous les cas, les résultats démontrent l'impact extrêmement nocif pour la santé des effets conjugués des conditions de travail, elles-mêmes lamentables, et de la «fameuse» double journée dont personne ne tient compte habituellement. On y passe au crible les préjugés aussi tenaces que grossiers de la médecine en général et de la médecine du travail en particulier.

Cette nouvelle approche, que l'équipe qualifie elle-même de «féministe-syndicale et scientifique», démasque le protectionnisme crasse et propose des solutions bien concrètes à ces problèmes «invisibles» qui crèvent pourtant les yeux!

**Actes du colloque Les effets des conditions de travail sur la santé des travailleuses**, Montréal, 15 au 21 mai 83. Directrice de la publication : Jean-Anne Bouchard. Conception graphique : Lamothe, Loranger. Illustration : Lise Nantel. Disponible au centre de documentation de la CSN, 1601 de Lorimier, Montréal, H2K 4M5. (12\$).

**Le bungalow interdit**

Le 17 mai, une trentaine de travailleuses et de clientes de la Maison du réconfort, centre d'hébergement pour femmes et enfants en difficulté, assistent au spectacle hebdomadaire du duo Lamarre-Drapeau. Pourquoi, en février, la Ville de Montréal leur a-t-elle refusé un permis d'opération d'une nouvelle maison dans Ville-Émard? Elles sont là pour connaître enfin la raison. Elles voient le président du Comité exécutif, Yvon Lamarre, consulter Monsieur le Maire à voix basse, dans le creux de l'oreille, et remettre la réponse par écrit au greffier du Conseil. Bredouilles et dégoûtées, les femmes quittent bruyamment le «balcon des citoyens» (sic).

C'était l'aboutissement en queue de poisson d'un an de démarches; elles avaient d'abord trouvé une maison à la fois assez grande et confortable pour répondre à la demande croissante, et assez neutre pour préserver l'anonymat et la sécurité des femmes hébergées; elles avaient ensuite signé l'offre d'achat (à l'automne 1983), obtenu les subventions et conclu l'entente avec la Société centrale d'hypothèque et de logement (S.C.H.L.) et avec le Service d'aménagement populaire de Montréal, sans oublier de demander, en bonne et due forme, l'habituel permis d'opération à la Ville.

Après cette séance du Conseil, monsieur Lamarre ne veut toujours rien dire ni rien entendre. La ministre de la Condition féminine elle-même n'obtient de lui aucune explication réelle après 45 minutes de conversation téléphonique.

Une semaine plus tard, à l'assemblée du 22 mai, le conseiller de l'Opposition, John Gardiner (RCM), conteste le refus de la Ville en montrant bien que les règlements de zonage n'empêchent pas du tout l'émission d'un tel permis : la maison est bien du type bungalow caractéristique du secteur A-1. De plus, le règlement 5-11r permet au Conseil d'user de son pouvoir discrétionnaire pour autoriser dans ces zones résidentielles «non mixtes» l'opération de diverses institutions à but non lucratif telles «des garderies, des maisons de convalescence ou de culte». Daignant cette fois répondre à haute voix, Lamarre invoque une «volonté de préserver à tout prix le caractère strictement résidentiel de ces quartiers».

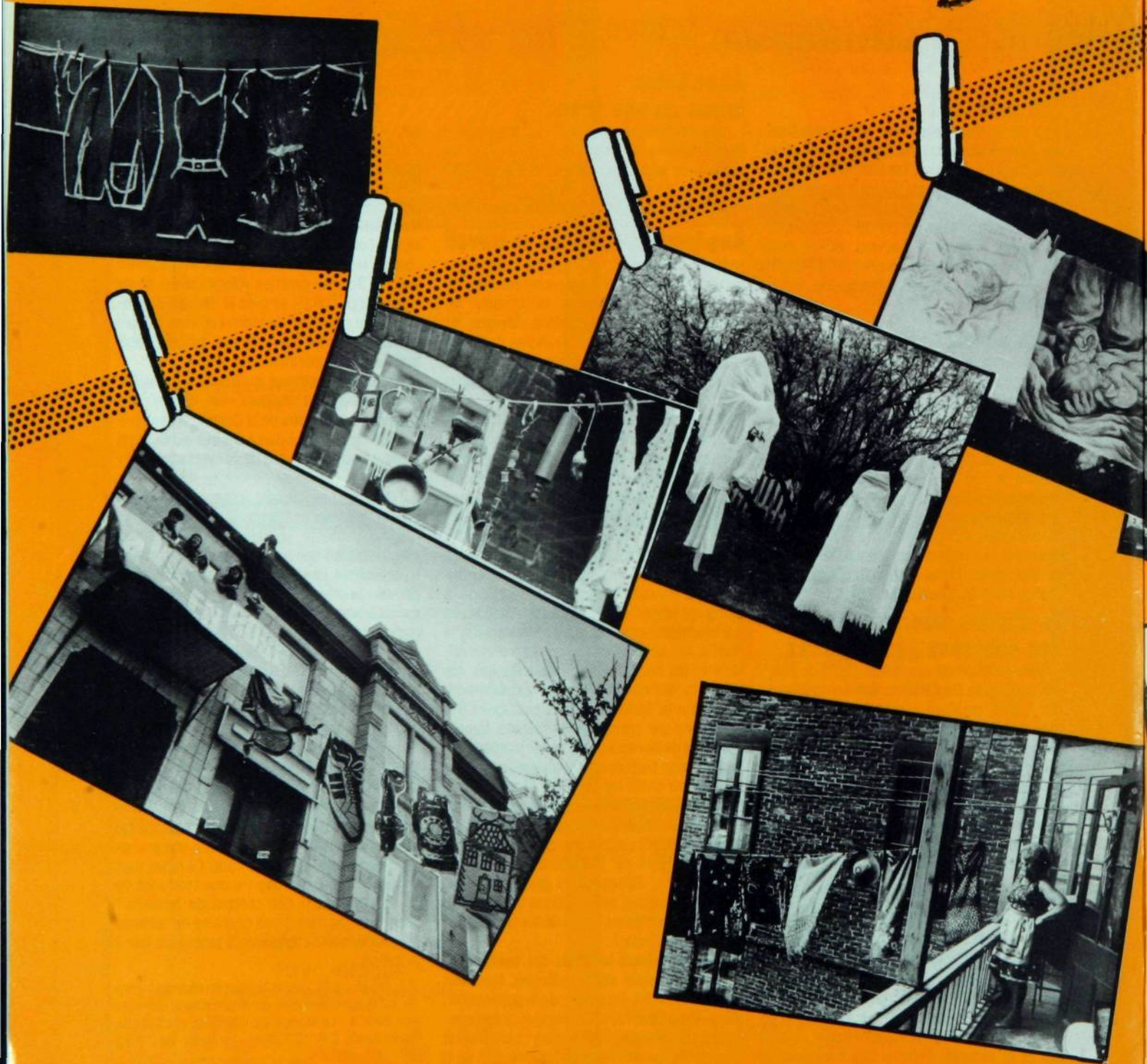
Or, la presque totalité des quinze maisons d'hébergement de Montréal sont en milieu résidentiel et, en sept ans, aucun-e voisin-e ne s'est plaint-e de cette proximité. Ce refus, tout à fait arbitraire, indique-t-il une tendance de la Ville à l'égard des centres de femmes? Peut-être faudrait-il une centaine de femmes au «balcon des citoyens» la prochaine fois? À suivre...

P.S. Du 15 au 29 juin, la Maison du réconfort mène sa campagne annuelle de financement. Envoyez vos dons à : La Maison du réconfort, a/s Danielle Berthiaume, C.P. 127, Succ. St-Henri, H4C 3N3. Tél. : 526-8072.

LISE MOISAN

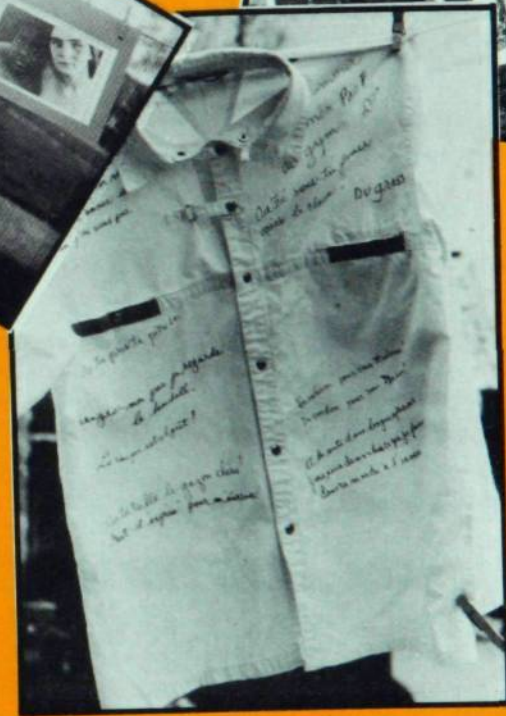


# Les boucles à linge





# en folie!



Les cours et les ruelles sont enfin colorées les cordes à linge fêtent à la pleine lune à la lune de mai.

Des femmes de tout âge, de toutes ethnies, de tous milieux sociaux, aux quatre coins du Québec, ont aimé cette idée des **cordes à linge**, cette liberté d'expression. «Ça fait vingt ans que j'attends pour parler et j'ai 125 pieds de corde...», «J'étends tous les voyages que j'aurais voulu faire et que j'ai imaginés», «J'étends ma belle victoire remportée cette année». Paule affiche son diplôme de créativité. «J'étends les draps Queen size du lit de mes amours».

Ce qui nous a le plus ému? C'est l'accueil, l'ouverture de toutes, les témoignages, les débats passionnants sur l'avortement (croyez-vous qu'ils étaient révolus?),

la maternité, l'enfance, la vieillesse, la mort, le travail ménager, le travail salarié, le plaisir, la sexualité, l'amour, et aussi sur la condition des femmes partout sur cette planète.

Merci aux collaboratrices, aux belles femmes photographes et vidéastes et à l'équipe volante **Elles nous ont à l'œil**. Merci à Nicole, notre guide dans le labyrinthe de l'information, à Germaine, notre lien téléphonique et à Michel, notre magicien de l'imprimerie. L'univers culturel des femmes et le monde du visuel nous ont envoutés. Nous avons appris un nouvel imaginaire.

*Le collectif Les cordes à linge:*  
CLAIRE, DANIELLE, KRISTIANE, PAULE

Photo: Elles nous ont à l'œil: Marik Boudreau, Ginette Clément, Pétunia Condor, Céline Gauthier, Carmen Gibbs-Gaudet, Suzanne Girard, Jeannine Lanni, Gaétane Poirier, Diane Trépanier.





Jean Paré et Georges-Hébert Germain

## Y a-t-il un Georges-Hébert Germain dans la salle ? ou «Le syndrome du couillon»

Mon cher Georges-Hébert Germain,

La monarchie est finalement disparue de France après de Gaulle, la tuberculose est maintenant disparue de la carte des maladies mortelles, mais la misogynie, elle, n'a pas l'air près de disparaître si je me fie à ton papier (non, je n'ai pas dit torchon) dans l'Actualité d'avril dernier : «**Les hommes après 20 ans de féminisme ou le syndrome du bourdon**». Je me demande si une grande scientifique va finir par trouver un vaccin contre la misogynie, un antidote ou une explication à partir des chromosomes ou de la longueur du pénis.

J'aurais pu intituler ma chronique «**Les femmes après des millénaires de masculinisme**» mais c'aurait été trop long à détailler. Il n'y a pas 36 manières de dire «c'est assez-basta-j'en ai marre» selon le pays : il faut gueuler un bon coup. C'est ce que nous avons fait depuis 15 ans. Ton problème, Georges-Hébert Germain, c'est que «tu prends le féminisme personnel sans arriver à le prendre historique», pour reprendre une phrase des Folles Alliées, grandes féministes comiques et délirantes.

Imagine, Georges-Hébert Germain, si au lieu de vous crier des noms ou de nous choquer noir on était toutes parties à rire, pendant 15 ans, chaque fois qu'on parlait de vous, «de vos pompes et de vos oeuvres». Imagine le bel éclat de rire. Mais vous n'auriez pas été plus contents. Malheureusement, on n'est pas arrivées à prendre le masculinisme autrement que historique. Si on avait pu le prendre personnel, on aurait pu se sacrifier, une fois de plus, au nom de la sacrosainte maternité et de l'altruisme. Parce qu'en fait, si je comprends bien, en plus de déterrer notre histoire que vous avez magistralement occultée, en plus de répondre à vos poncifs et pontifes répétitifs qui affirment sans rire l'infériorité biologique des femmes et pèsent les cerveaux pour la prouver, en plus de torcher vos petits, vos édifices publics et vos

maisons, de vous encourager dans vos carrières et de vous faire jouir, il aurait fallu vous supporter dans vos peines et vos insécurités pendant qu'on vous criait vos quatre vérités. Ben voyons. Comme disait ma chum Claudette, les femmes ont fini de faire les nourrices, et ce dans tous les sens du terme.

Débrouillez-vous. Quand bien même vous vivriez quelques années de culpabilité, qu'est-ce que ça peut nous faire ? On a baigné dans cette sauce depuis la naissance ; je ne suis pas contre que vous la viviez à votre tour (appelons ça la garde partagée !) juste pour savoir comment c'est fait, comment ça mine et comment ça rend malade.

Tu passes 17 lignes, Georges-Hébert Germain, à donner raison aux féministes et le reste à contredire ce paragraphe-alibi : «Ils (sic) ont raison, indéniablement. Rien à redire contre leurs discours et leur projet. Les femmes ont déclenché le plus puissant mouvement idéologique qu'aura subi pour son grand bien notre civilisation». Les autres 562 lignes sont d'un deuxième type.

«Le féminisme a créé chez l'homme une profonde insécurité et une fragilité émotionnelle qui le rendent beaucoup plus vulnérable aux maladies psychosomatiques» dit le psychiatre-psychanalyste Claude Saint-Laurent, sinistre personnage freudien que tu cites abondamment. Bravo. Allez vous faire prescrire des valiums. De toute façon, tout à la peine et aux blessures que nous vous avons faites, vous ne vous êtes même pas aperçus du changement de ton du féminisme depuis une couple d'années. Vous en êtes restés aux discours raides et aux grandes manif des débuts. Vous boudez tellement fort, comme des petits garçons que vous êtes, qu'on vous entend pareil même si vous êtes soi-disant silencieux.

«Les hommes se sont tus. Au début parce qu'ils craignaient de ne pas être compris ; ensuite, parce qu'ils ont acquis la certitude qu'on ne les écoute pas». Pauvres petits. Maman-a-pas-le-temps-de-les-écouter-elle-

est-trop-occupée-à-chanter. On vous a tellement écoutés dans le passé qu'on a vraiment beaucoup de misère à vous entendre maintenant. De toute façon, je trouve que vous avez le silence pas mal tonitruant et agissant. Je te signale que vous êtes encore au pouvoir partout, au cas où tu serais trop bousculé par les femmes pour t'en être aperçu.

Tu parles de 20 ans de féminisme. Mais, mon pauvre Georges-Hébert Germain, le féminisme n'est pas nouveau. Il y avait des féministes à Alexandrie, en Grèce, au XVIIIème, au XIXème siècle, à toutes les époques et dans toutes les disciplines. Renseigne-toi. La grande différence entre hier et maintenant, c'est que ce mouvement-ci est irréversible. Vous vous retrouvez dans la position de Napoléon à Waterloo. Ça s'appelle frapper un noeud.

On gagne du terrain, Georges-Hébert Germain. Et même si les analystes du chômage essaient de nous culpabiliser en reliant le problème à la présence des femmes sur le marché du travail, on ne les croira plus jamais. On devient une force économique, George-Hébert Germain. Vous êtes déstabilisés et avec vous toute la société que vous avez construite. D'après ce que je peux saisir de votre litanie de lieux communs au sujet des femmes et de vos doléances, bander ou déblander doit avoir un lien direct avec la montée ou la descente de l'indice Dow Jones.

Et ne venez pas me parler du matriarcat québécois et de la force des femmes d'ici. Bullshit. Force de torchage. Le pouvoir enfermé entre les quatre murs d'une cuisine.

«Il n'y a plus de discours amoureux. Et plus de désir sous la douche froide du discours féministe, le désir est insoutenable». Tu as lu ça dans Pif ou dans les livres de Philippe Sollers ? Le problème, George-Hébert Germain, c'est que tu fais un travail de perroquet et non de journaliste. Tu répètes les insanités de Claude Saint-Laurent : «Ne vous demandez pas pourquoi les hommes ne font plus la



# d é l i n q u a n t e

cour aux filles. Ils n'ont pas envie de subir le discours féministe. Ils préfèrent donc éviter toute discussion et aller droit au but en utilisant les armes ou pièges les plus simplistes. Ils prennent le chemin le plus court entre le désir et la satisfaction.» À ma connaissance, il n'y a que deux chemins courts du désir à la satisfaction : le crossage et le viol. Conclusion : le féminisme mène les hommes à la masturbation et au viol. CQFD. Un peu simpliste, non ? Et ça continue : «La grande vogue de la porno douce serait une réaction des hommes au féminisme. Incapable d'affronter les vraies femmes, ils se tournent vers les femmes en papier, inoffensives et permises». Ben voyons. A-t-on déjà trouvé plus subtile manière d'expliquer une industrie multimilliardaire ?

On aurait pu aussi se passer de tes fantasmes personnels, Georges-Hébert Germain, ton «jardin de fantasmes», comme tu

dis. Tu nous ennues pendant 56 lignes sur le ton : «Quand je me promène dans le bois avec ma carabine dûment chargée entre les mains, il m'arrive de m'imaginer que je tombe sur une belle fille endormie. Beau flash ! Mais qu'est-ce que je ferais ? Je vous le demande». Tu devrais faire attention à étaler ainsi tes fantasmes. Cette image de toi déambulant «ta carabine chargée entre les mains» est une image phallique troublante. Tu pourrais te retrouver sur un divan freudien avant peu. Y aurait-il chez les hommes envie de double, de triple ou de quadruple pénis ?

Je me demande comment les pères de famille qui ont une fille se débrouillent pour lui expliquer que, contrairement à ce que dit Georges-Hébert Germain, elle ne pourra pas aller dormir seule dans un bois sans danger, qu'elle ne pourra même pas se promener seule le soir ou faire du jogging sur le Mont Royal à sept heures du matin sans danger, et que c'est

justement des «monsieurs qui-sont-de-la-même-sortes-que-papa» qui risquent de lui faire du mal. Comment résolvent-ils ce problème ? En le laissant à leur femme, je suppose, comme d'habitude.

Tu qualifies ton papier de «reportage», moi je dis que c'est du «rapporpage» primaire, maladroite, infantile, bien en-dessous des prétentions de l'Actualité à être un grand magazine d'information, et de tes propres capacités. J'ai toujours pensé, jusqu'à ce jour, que tu étais un bon journaliste. Dorénavant, je serai beaucoup plus vigilante et j'attendrai qu'un journaliste écrive sur les femmes avant de me prononcer. 🐼

HÉLÈNE PEDNEAULT

P.S. : As-tu déjà songé passer de l'adolescence à l'âge adulte ?

P.P.S. : J'ai aussi écrit cette chronique en l'honneur de Jean Paré, ton illustre rédacteur en chef, qui t'a commandé l'article.

## c o m m e n t a i r e

### Des bourdons dans le vinaigre

Suite aux réflexions «carabinées» de Georges-Hébert Germain dans l'Actualité, Radio-Québec redonnait, le 25 avril, **Droit de parole** à une soixantaine d'hommes : «le féminisme a-t-il réduit les hommes au silence ?» En studio, les machos purs et durs, journalistes et sexo-psychologues bavards, Chevaliers de Colomb bredouillants, verdissaient devant la montée articulée des «nouveaux hommes» pro-féministes. Au téléphone le public, surtout féminin, répondait : 103 oui, 298 non. Armande Saint-Jean commente à son tour toutes ces courageuses paroles d'hommes.

Bêtes et méchantes, les féministes. Férocités, castrantes, terroristes... et quoi encore ! La chanson n'a rien de nouveau mais le ton monte, dans le concert de réactions anti-féministes entonné ces temps-ci par les nouveaux machos recyclés, terrorisés à l'idée

de finir étranglés par leur propre culpabilité. Une chose me réjouit dans ce tissu d'inepties : c'est la forme même du mouvement des femmes qui déclenche une riposte aussi cinglante, violente.

Pourtant, quelques hommes comprennent déjà et quelques voix s'élèvent, plus nombreuses qu'hier, pour formuler des idées d'hommes, inspirées de nos paroles de femmes, en harmonie avec notre vision du monde et du pouvoir. Mais les Champagne-Gilbert, les Martin Dufresne, André Michaud, Hervé de Fontenay et autres «hommes-info» ne suffisent pas, même quand ils occupent l'avant-scène de la télé, à compenser l'immense mauvaise foi de la majorité de ces pauvres-zommes-zaccusés-zet-zaccusateurs, qu'ils soient psychiatres, vendeurs d'assurances ou chômeurs.


Que voudrait-on des féministes, au juste ? Que nous disions avec douceur les siècles d'oppression ? Que nous demandions avec gentillesse ce qui ne s'obtient que par la force ? Déjà entendue, celle-là aussi. Que ça plaise aux hommes ou non, le féminisme pose les rapports entre les sexes en termes politiques. À force de les entendre nous sommer d'appuyer nos «intuitions sentimentales» sur

des preuves et des statistiques, nous en sommes arrivées à articuler des thèses rigoureuses, scientifiques au besoin, d'une inébranlable justesse. Voilà qu'ils nous reprochent le ton et l'effet, à présent.

En plus de «réduire les hommes au silence», le féminisme aurait aussi «refroidi le désir amoureux». Privés «d'une structure sentimentale sécurisante et valorisante», les pauvres hommes en tombent malades. Serait-ce un indice que les femmes ont enfin conquis le pouvoir de poser leurs conditions à la relation qu'elles entretiennent avec les hommes ? On dirait que d'aucuns le prennent assez mal, merci. On les voit pontifier, argumenter, vociférer, le verbe vengeur et le rictus amer. Dommage : ils se condamnent eux-mêmes.


Moi, les bourdons m'énervent. Les faux et les autres. Surtout quand ils tournent autour de la ruche en hurlant que le miel a un goût de vinaigre. Surtout quand ils continuent de se pourlécher les babines et de profiter du nectar. Surtout quand ils s'indignent parce que les butineuses ne butinent plus en silence, comme autrefois. 🐼

ARMANDE SAINT-JEAN, f.r.f.  
(féministe radicale et féroce)



*Bijouterie Palm*

Création	1544 St-Jean Baptiste
Remontage	Pointe-aux-Trembles, Montréal
Vente	H1B 4A4 Tél.: <b>645-5544</b>
Réparation sur place	
Réparation d'horloge	Prop.: Lise Lauzier
Art artisanal	Flérianne Riverin



**UN CAMPING PRIVÉ  
POUR FEMMES SEULEMENT  
à Ste-Marguerite du lac Masson**

Informations: 642-6368 (Montréal)  
628-0702 (Rive-Nord)  
774-2739 (St-Hyacinthe)

Réervations terrain de campagne Iakenkwe:  
BG 58  
RR 1  
Lac Masson  
JOT 1LO

P.S. Carte de membre obligatoire





# LE QUÉBEC C'EST ELLE!

**D**errière les hautes fenêtres mousselinées, le soleil s'infiltré entre les giboulées de ce 30 mars parisien. Debout dans le bureau jaune et bleu de la rue Pergolèse, sous le sourire goguenard de René Lévesque, nous attendons la nouvelle Déléguée générale du Québec à Paris. Et puis la porte s'ouvre derrière nous, Louise Beaudoin est là.

Menue, habillée d'un tailleur gris fer très b.c.b.g.,<sup>1</sup> elle nous tend la main, nous met à l'aise, s'assoit. Je cherche ses yeux, tout ce que j'ai vu d'elle avant, en close-up sur papier glacé, son regard vert sous la frange foncée, frappant en effet, direct, dense, dénué de toute naïveté. «Un bon homme politique, un gars de la gang», disaient d'elle journalistes et parlementaires.

Saura-t-elle parler d'elle autant que de l'entente avec Péchiney ? Nous que les échanges industrialo-commerciaux franco-québécois passionnent moins et qui fréquentons trop peu, sans doute, les femmes de pouvoir, nous méfions légèrement du personnage. N'a-t-elle pas déjà lancé, en pleine campagne référendaire : «Le discours féministe, nous l'avons essayé mais ce n'est pas le bon. Nous comptons sur les maris, qui ont plus tendance à voter oui, pour convaincre les femmes.» Une simple boutade, bien sûr.

Questions habituelles, questions féministes habituelles, elle nous répond de bonne grâce. Parfois habile, saupoudrant ses propos d'un zeste féministe à notre égard. Parfois démunie : à 38 ans, elle sait qu'elle n'aura pas d'enfant... «mais changeons de sujet». Sous le cuir tanné par 20 ans de politique, se découvre soudain un coin de peau fraîche, le luxe de la franchise, de l'émotion : elle reconnaît son ignorance de la littérature féministe, ses réticences face à «l'extrémisme», son conditionnement aux valeurs traditionnellement mâles de la politique, ses limites. De temps en temps, elle éclate de rire, abruptement et je vois pointer l'irrévérencieuse, «Zonzon la tomboy», l'enfant prodige et



gâtée, tenant tête à son chef René Lévesque au congrès de décembre 1981, et pourtant l'une des seules à le tutoyer.

Deux heures plus tard, nous sommes faites. Plutôt qu'impressionnées par ses réponses, nous voilà séduites par ce charme fait d'habileté et de simplicité chaleureuse. Nous ne sommes pas les premières. Depuis son entrée en fonction, le 5 mars, les médias français ne la lâchent pas d'une semelle. Du

**EC**

conservateur Figaro aux socialistes Martin et Nouvel Observateur, on accueille en vedette cette jeune diplomate à qui 15 ans de relations franco-québécoises directes et privilégiées donnent quasi un statut d'ambassadrice. À quoi tient, selon elle, ce brouhaha inhabituel ?

«Beaucoup, bien sûr, au fait que je suis une femme et que j'ai 38 ans ; les deux sont rares dans le monde un peu compassé de la diplomatie. Mais, ce premier étonnement passé, c'est ma connaissance des dossiers et du Québec qui compte. Je suis ici pour représenter le Québec et, sur le plan de la compétence, le charme ne joue plus.

«Il y a autre chose : des 150 ambassades sur la place de Paris, pas plus d'une vingtaine sont vraiment actives et suscitent de l'intérêt. Le Québec en est. Davantage que le Canada, plus traditionnel. Et la culture québécoise fait encore la manchette : quand Gilles Vigneault, Ginette Reno, Fabienne Thibeault ou, ces jours-ci, Jean Lapointe arrivent et «font un plat» à l'Olympia, leur succès contribue à créer un certain climat.»

## Charme

**LVR** : «Quand même, n'êtes-vous pas agacée par ce traitement des médias ? Aurait-on accueilli Yves Michaud dans le Nouvel Observateur sous la rubrique «charme», en décrivant ses beaux yeux bleus et sa moustache si virile et bien taillée ?»

**LB** : (Elle éclate de rire) «Il aurait peut-être bien aimé ça, Michaud le séducteur ! Mais, blague à part, ça m'amuse plus qu'autre chose. Je serais plus agressive si on ne retenait que ça. Dans le Nouvel Obs., Georges Mamy, que je connais bien, fait la moitié de son article sur mon «charme» mais il ajoute : «Attention, si jamais vous ne la prenez pas au sérieux, malgré son air de collégienne!». Avec, sous la photo, «Pitié pour ceux qui la sous-estimeraient». Alors le début me fait plutôt sourire. D'autant plus que je ne me suis jamais définie comme «une jeune femme jolie et gentille». Je n'ai rien de cela au sens où j'ai toujours été très déterminée, très affirmée, même à l'école, et jamais considérée comme une femme soumise.»

En effet, cette étoile montante de la nouvelle garde péquiste a connu un parcours exemplaire. Née en 1945 dans une vieille famille bourgeoise de Québec – son père Jean-Robert est juge à la Cour supérieure –, Louise est éduquée à Jésus-Marie, un couvent réservé aux jeunes filles bien. Si elle s'inscrit ensuite en histoire à l'université Laval, c'est que sa famille de juristes ne «voit pas d'un bon œil une fille aller en droit». En 1966, elle croise René Lévesque, alors ministre libéral, et, «fascinée par le bonhomme», amorce là son engagement politique. À son retour d'Europe – avec une licence en sociologie de la Sorbonne – elle devient fonctionnaire sous l'Union nationale mourante, puis chercheuse à l'École nationale d'administration publique avec, déjà, Claude Morin.

Péquiste et militante, elle est présidente régionale du P.Q. de 1974 à 1977 ; aux élections de 1976, elle se présente... et perd dans le comté libéral imprenable de Raymond Garneau, dont elle dépêche pourtant la majorité. Le P.Q. élu, elle devient chef de cabinet de Claude Morin et fonce dans le tas des dossiers inter-gouvernementaux. En 1978, sur un coup de cœur, elle quitte mari et travail pour suivre à Paris un amour éternel... d'un mois. Reconnaisant son erreur, elle rentre sous les commérages.

Aux élections partielles de 1979, elle perd de nouveaux, dans Jean-Talon, aux mains du libéral Jean-Claude Rivest. Lui «pardonnant ses frasques», Morin la réintègre au ministère des Affaires inter., où elle devient à l'automne 81 directrice des Affaires françaises. Dès lors, elle travaille encore plus «à sensibiliser l'ensemble de la classe politique française, à droite ou à gauche, à l'affirmation nationale du Québec», réussissant même à désarmer l'anti-«nationalisme» farouche des socialistes désormais au pouvoir.

Tout ce temps, au Québec, elle ne laisse personne indifférent. Portée aux nues par ses amis, calomniée par les autres, elle est, comme l'écrit en 1979 le

chroniqueur du Globe and Mail William Johnson, «admiration et crainte pour son intelligence, sa beauté, son extrême confiance en elle, son habileté à prendre des décisions et à donner des ordres, ses amis haut placés et son doigté au jeu du pouvoir».

Première femme «délégué général» et au premier poste de la jeune diplomate québécoise, à Paris, elle commence par forcer le protocole du Quai d'Orsay en se faisant appeler «Madame la Déléguée générale».

## Pouvoir

**LVR** : «Pourquoi aviez-vous tellement envie de ce poste à Paris ? Car vous vous êtes bagarrée fort pour l'obtenir, non ?»

**LB** : «Certainement, ça je peux vous le dire ! Quand j'ai entendu Bernard Derome dire aux nouvelles de Radio-Canada, le soir de ma nomination, quelque chose comme «Louise Beaudoin a eu ce qu'elle avait voulu...», ça semblait péjoratif alors que, selon moi, il est normal au contraire de lutter pour avoir un job !

«Si je l'ai tellement voulu, c'est que j'avais décidé depuis quelques années d'arrêter de faire de la politique. Depuis l'âge de 20 ans et jusqu'en 1981, après les élections, disons que la principale définition de moi-même avait été politique. Et je trouvais cela dangereux. Je me disais : «À 45 ans, au milieu de ma vie, quand je vais me retourner, il me semble que ce sera le vide, le néant.»

«Par ailleurs, la politique est tellement aléatoire que j'avais envie d'exercer un métier et d'en arriver au sommet, finalement – avant de refaire un jour de la politique ou autre chose. Alors quand j'ai vu s'ouvrir ce poste à Paris, je me suis dit : «Moi, je me sens prête, je me sens d'attaque, j'ai actuellement cet élan vital ! Je connais bien la France. Il me semble qu'aucun homme, qu'aucune femme ne puisse faire mieux que moi. Alors j'y vais et je tente le coup.» Et la bataille a duré de septembre à janvier. Peu s'opposaient systématiquement à ma nomination mais, spontanément, on ne me voyait pas là...»

Car, malgré sa compétence et ses appuis dans le milieu politique français, l'entourage du Premier ministre doutait de la crédibilité à un poste aussi important d'une «jeune et jolie femme». Saluée par certains comme «une victoire pour l'intelligence», sa nomination en février est vivement contestée par d'autres, dont le journaliste Michel Nadeau du Devoir.

**LVR** : «On a critiqué deux choses : d'abord que vous n'avez pas les compétences spécifiquement économiques nécessaires, alors que le gouvernement souhaite théoriquement des échanges commerciaux plus substantiels ; ensuite, que ce soit une nomination politique, qui enlève éventuellement de la crédibilité à la fonction elle-même. Que répondez-vous à cela ?»

**LB** : «Je ne suis évidemment pas une spécialiste de l'économie, mais je m'y intéresse comme à beaucoup d'autres choses (même si certaines m'accrochent particulièrement, la cause des femmes, entre autres...). Ce n'est pas un handicap de ne pas être spécialisée en questions économiques si on saisit bien les enjeux et si on intervient au bon moment. Et, au niveau où je le fais, ce n'est pas une affaire de techniciens.

«Un diplomate est un généraliste : il y a ici, à la Délégation du Québec, des services culturels, des services économiques, des services de presse... Ma fonction se compare à celle d'un chef d'orchestre, finalement ! Il faut surtout s'adapter rapidement, changer de registre tous les jours, parler intelligemment de tout en évitant les banalités.

«Quant à la question politique, je n'ai jamais caché mes convictions indépendantistes. Je peux cependant en tempérer l'expression, maintenant que je représente tous les Québécois, qui doivent sentir que cette maison est la leur. Sans nier que j'origine de la filière politique, je pense être capable de faire la part des choses.»

**LVR** : «En choisissant ce type de pouvoir, n'avez-vous pas contingenté votre droit de parole, justement ? Entre autres par rapport à l'indépendance, vous que le magazine allemand Die Zeit avait déjà baptisée la «Jeanne d'Arc du séparatisme québécois» ?

**LB** : «Il est vrai que ça limite temporairement mon droit de parole. Mais, comme je crois fondamentalement aux relations franco-québécoises, j'ai l'impression de faire oeuvre utile. Très franchement, j'y crois «à mort» ! J'en ai fait une partie de ma vie. L'essentiel de ma pensée là-dessus ? Il y a 3% de francophones dans le monde. Si nous n'arrivons pas à réaliser des choses ensemble, eh bien, non seulement nous finirons par disparaître – pas demain matin, bien sûr, ni nous ni les 55 millions de Français –, mais ce sera d'ici là le nivellement par le bas, le rouleau compresseur, une sorte de totalitarisme culturel anglo-saxon. Comme Québécois, nous sommes aux marches de cet



## LOUISE BEAUDOIN À PARIS

empire-là. À moins de réagir vite et forcément avec d'autres, c'est-à-dire avec la francophonie. Car la question est vitale: en l'an 2000, nous les francophones du monde entier, serons-nous des traducteurs ou des créateurs en français? C'est pourquoi il me paraît si nécessaire de viser ce pluralisme culturel mondial.»

### Politique

**LVR:** «Pourquoi trouviez-vous dangereux de n'avoir fait, de 20 à 38 ans, que de la politique?»

**LB:** «Parce qu'en plus d'être envahissante, la politique risque de vous vider à un moment donné. C'est un métier où les apparences comptent beaucoup; le contenu, le fond, la réalité elle-même sont occultés par ces apparences sur lesquelles se fonde souvent et à tort l'opinion publique.

«Il me semblait dangereux pour mon être à moi, pour ma vie intérieure tout au moins, de continuer à faire de la politique sans avoir de substrat ou, en tout cas, quelque chose d'autre dans la vie. Parce que la politique, ça bouffe tout. Avec ces horaires, on ne s'appartient plus et je ne suis pas sûre qu'au bout de 15 ans on ait encore le temps de réfléchir, de se garder un petit espace à l'intérieur de soi.»

**LVR:** «Impossible d'avoir une double vie?»

**LB:** «Voilà!»

### Féminisme

**LVR:** «Vous dites être arrivée au féminisme assez tard. Qu'est-ce que vous entendez par là?»

**LB:** «Pour moi, le féminisme a été très individualiste. À 14 ans, j'ai lu Simone de Beauvoir et je me suis dit: «Moi, ma vie, ça ne sera pas comme ma mère et ma grand-mère» (ça, c'est pas gentil pour ma maman!). Comme le modèle qu'on me donnait, en fait. Que voulez-vous, ma mère aurait voulu que je fasse les sciences domestiques! La preuve, chaque fois qu'elle me voit, elle regrette d'avoir si mal réussi sa fille, en un sens!

«Avec un frère plus vieux que moi, j'ai connu tous les stéréotypes et je me suis révoltée rapidement. Alors on m'appelait «garçon manqué» (qu'on parle de mon

charme aujourd'hui, ça me fait rire: j'ai plutôt conservé le style tomboy!). En fait, j'ai voulu rejeter tout ce qu'on me disait d'être — une petite fille modèle à la maison comme à l'école — j'ai rejeté ça... et peut-être le bébé avec l'eau du bain. Je reconnais que je n'ai jamais cousu un bouton ni tricoté un chandail, et que je n'ai jamais fait cuire un oeuf. C'était aussi extrême... et aujourd'hui, parfois, je serais bien contente de savoir le faire! Mais j'ai un mari formidable qui sait coudre, faire la cuisine et puis bon...

«Finalement, ce partage des valeurs et des tâches supposément masculines ou féminines, voilà ce que j'ai mis en cause, ce déterminisme sociologique. Cependant, je vous dirais qu'on n'est jamais à l'abri de ce danger-là. J'ai lu *Le Complexe de Cendrillon* et ça m'a drôlement inquiétée... même moi! Parce que parfois je me dis que ce serait bien de me faire prendre en charge de temps en temps, de me faire dorloter quand je suis fatiguée, etc. De régresser, finalement. Mais c'est le genre de choses qui me passent par la tête le soir, toute seule dans mon grand appartement.»

**LVR:** «Mais vous savez, on a droit à ses contradictions!»

**LB:** «Voilà!... Quant à prendre conscience de la dimension collective de la question des femmes, il a fallu que ce soit via le P.Q., avec des femmes comme Claire Bonenfant, à force de travailler avec elles et de m'apercevoir qu'individuellement, dans un parti politique, on ne pouvait pas y arriver. À défaut d'être 50 députées, il fallait au moins être 50 à la base pour faire évoluer le parti, le gouvernement, la société elle-même. C'était vers 1973.

«En fait, moi qui suis devenue indépendantiste et féministe à peu près au même moment, je ne me suis jamais fait tellement d'illusions sur le fait que l'indépendance réglerait automatiquement la question des femmes... mais personne ne nous retournera dans nos cuisines, de toute manière.

«Mais, vous savez, par rapport à la condition des femmes en général, je n'ai pas tout lu, je ne suis pas spécialiste (là non plus!)... mais mon sentiment très profond est que les femmes devraient pouvoir choisir ce qu'elles veulent faire de leur vie, aller à la limite de leurs possibilités, vraiment créer et réaliser. Que ce soit ou non en termes de pouvoir, cela n'a strictement aucune importance.

«Moi qui ai 38 ans, toute mon adolescence a porté sur cette détermination à me donner les moyens de choisir. J'ai toujours fait la vie que je voulais, sans me préoccuper des placotages ambiants, mais ça m'a causé des problèmes à

# Des livres à en rêver...

## NUIT BLANCHE

l'actualité du livre



UN FLEUVE A LIRE

**Nuit blanche?** C'est une revue québécoise d'information entièrement consacrée au monde du livre francophone.

Près de cent commentaires par numéro sur les nouvelles parutions, mais aussi des chroniques personnalisées, des entrevues, des portraits ou articles thématiques, un dossier et des listes de nouveautés.

Un vaste éventail de champs d'intérêts: roman québécois et étranger, essais, science-fiction, poésie, bande dessinée, féminisme, livres pratiques, science, roman policier... etc.

84 pages par numéro et 6 parutions par année: de quoi vous permettre de suivre l'actualité littéraire de très près.

**Nuit blanche**, un instrument de référence qui vous deviendra vite indispensable.

## GRATUIT!

2 anciens numéros pour tout nouvel abonnement.

Entourez d'un cercle les 2 anciens numéros (gratuits) que vous désirez recevoir:

Je désire m'abonner à **Nuit blanche** à compter du numéro \_\_\_\_\_  
Je joins un chèque de 1000 \$ Can. pour 6 numéros.

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Rue \_\_\_\_\_ App. N. \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

N'oubliez pas votre chèque à l'ordre de **Nuit blanche**, 20 rue St-Jean, Québec, Qué. G1R 1N6

Anciens numéros disponibles:  
2,00 \$ l'exemplaire.

N° 7. Automne 1982  
La littérature fantastique

N° 8. Hiver 1983  
Franz Kafka

N° 9. Printemps, Été 1983  
Écrivains de la Nouvelle-  
Angleterre

N° 10. Automne 1983  
Littérature et cinéma

N° 11. Décembre 1983  
Littérature: le Canada  
existe-t-il?

N° 12. Février, Mars 1984  
Utopies: la chute libre

N° 13. Avril, Mai 1984  
Bachelard, philosophe  
et poète



l'occasion. Ce n'était pas évident. Comme je voulais être «l'égale» des hommes, sinon leur supérieure, j'ai valorisé certains types de comportement. Mes émotions, je les ai refrénées continuellement parce que je menais une bataille très dure et qu'à leurs yeux certaines façons de réagir étaient inacceptables.

## Hommes

**«Ce que je pense des hommes ? Il y en a peu qui comprennent, qui saisissent le problème des femmes. Ou ils sont totalement inconscients ou ça les étonne ou ils répondent : «Voyons, voyons, ta cassette numéro 7, on l'a déjà entendue !»... ou je ne sais pas quoi. C'est vrai que c'est difficile.**

**«Mais, malgré tout ça, je n'ai pas envie de me couper du plaisir – c'en est un pour moi, carrément – de vivre normalement avec des hommes, autant qu'avec des femmes...»**

**LVR :** «Qui parle d'aller vivre sur une île déserte ?»

**LB :** ... alors quand certaines expressions du mouvement féministe, américaines entre autres, faisaient de tous les hommes des salauds, des cochons, je ne marchais plus.

**«Qu'il faille des plus radicales, des extrémistes même, pour faire avancer les autres, je suis d'accord. Mais, moi, je ne l'aurais pas été. Je pense qu'il faut faire de l'entrisme, face au pouvoir traditionnel, et en même temps essayer de changer les choses par d'autres biais.»**

**LVR :** «Par rapport à la haine des hommes qu'on attribue si facilement aux féministes, l'historienne Michèle Jean disait le 8 mars dernier, en entrevue à Radio-Canada, que n'importe quel mouvement politique (de libération) a besoin d'identifier un ennemi commun pour progresser, que c'est la première étape de la lutte, qu'il ne faut pas en conclure que toutes les adhérentes le pensent individuellement... Et puis, vous avez lu le Portrait du colonisé, d'Albert Memmi, non ?»

**LB :** «D'accord, je comprends, je n'y avais pas pensé ainsi, effectivement...»

## Avenir

**LVR :** «Advenant une défaite du P.Q. aux prochaines élections et votre retour prévisible au Québec, retourneriez-vous vers l'action politique directe, électoraliste, ou poursuivrez-vous en relations internationales ?»

**LB :** «Quoi qu'il arrive – un mandat à l'étranger dure normalement trois, quatre ans – je n'aurai pas très envie d'aller à Atlanta ou Chicago, dans une autre maison du Québec. Paris est le poste le plus important de la diplomatie québécoise, j'ai l'impression d'en avoir fait le tour. Ou bien je continuerai en matière internationale au sein du gouvernement québécois, comme fonctionnaire ou je retournerai en politique ou encore je ferai du journalisme audiovisuel, à la télé... J'ai toujours dit que, dans une deuxième vie, j'aimerais être journaliste, parce que c'est pédagogique, comme la politique. Et je pense qu'avant 45 ans, on peut fort bien réorienter sa vie, même si c'est difficile.»


**LVR :** «Advenant un retour en politique, et que vous soyez élue et ministrable, accepteriez-vous un poste à la condition féminine ?»

**LB :** «J'y avais déjà pensé. Et j'avais accepté. Je présume que ce serait la même chose. Dans les années 70, quand on rêvait que le P.Q. prenne le pouvoir, c'était certainement un des dossiers qui m'intéressaient le plus, avec les Affaires intergouvernementales. Mon idée n'a pas changé.»

**LVR :** «Autre possibilité : vous qu'on dit ambitieuse, ne rêvez-vous jamais d'être un jour première ministre du Québec ?»

**LB :** (Après qu'elle ait cessé de rire) «Mes amis m'en parlent, des fois... Mais, comme la plupart des gens normaux, j'ai besoin de huit heures de sommeil et je sais trop quelle vie de fou ça signifie. Ne serait-ce que sur le plan physique, c'est impossible.

**«Être premier ministre, pouvez-vous imaginer ? On en a tué une couple, au Québec... qui sont morts à la tâche ! C'est souvent ingouvernable, avec des grèves tous les trois ans, des psychodrames, la question nationale, etc. Additionnez tout ça : ça demande une résistance telle que je me questionnerais, avant même de retourner en politique !»**

Dommage. 

Entrevue :  
ARIANE EMOND  
FRANÇOISE GUÉNETTE



*Le Funambule*  
*café-chimères*

3817, rue Saint-Denis, Montréal 287-9407

LE FUNAMBULE vous offre un vaste choix de café, thé, tisanes et chocolats.

Salut !

Je t'invite, avec le retour du soleil, à l'une des terrasses de mon café. Tu pourras profiter des spéciaux du midi et soir et arroser le tout d'une belle variété de bières et de vins importés. Tu peux venir me retrouver tous les jours de 8h le matin à 5h de la nuit. Ensemble nous passerons de chauds moments. A bientôt et bon été.

Le funambule x x x



32

PLATEAU MONT-ROYAL

M et Mme  
Sout Le monde,  
Plateau Mont-Royal,  
Montréal, Québec.



## SCÉNARIO POUR UNE TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

Le 19 août prochain, à Québec, plus de 50 voiliers prendront le départ de la course «Transat TAG Québec-St-Malo». Des vedettes y sont inscrites : Mike Birch, un Canadien parmi les favoris, sur un catamaran de 80 pieds, les Français Marc Pajot et Patrick Morvan qui ont déjà plusieurs victoires à leur actif, et la Française Florence Arthaud, nouvelle étoile des mers dont La Vie en rose a déjà parlé dans le numéro de mai 83 (il y a bien sûr Joël Le Bigot, mais c'est une autre sorte de vedette). Ce sont des «skippers» professionnels, c'est-à-dire des gens dont la course est le gagne-pain. C'est le cas d'une vingtaine d'équipages sur 50. Les 30 autres sont des amateurs ou des semi-professionnels : à travers les équipes, quelques noms de femmes. Mais un seul équipage est entièrement féminin, le **Mascaret-Steinberg**. C'est sur ces huit femmes entre 21 et 52 ans que La Vie en rose a (bien entendu) choisi de braquer ses «spotlights».

### Les personnages

**Yvonne Comeau**. Travailleuse sociale.

43 ans. Expérience de dériveurs. Équipage de pont.

**Mary-Jane Critchlow**. La cadette de l'équipe. 21 ans. Traversées transatlantiques.

Équipage de pont.

**Pear Larsen-Critchlow**. Maître-voilier de métier, propriétaire d'une voilerie à Saint-Bruno, 52 ans. Mère de la précédente. Longue expérience de dériveurs. Plusieurs traversées transatlantiques comme capitaine. Capitaine du **Mascaret-Steinberg**.

**Isabelle Gauthier**. Inhalo-thérapeute. 30 ans. Compétition de dériveurs. Expérience côtière comme équipière. Équipage de pont.

**Frances McKenna**. Écologiste. 31 ans.

Capitaine et navigatrice de convoyage de bateaux en Europe et aux Antilles. Navigatrice.

**Jocelyne McNicholl**. Professeure au secondaire. 38 ans. Elle a déjà construit son propre bateau. A fait de la voile dans les Bahamas, dans le Fleuve et sur la côte Est des U.S.A. Équipage de pont.

**Denise Roose**. Travailleuse sociale. 50 ans. Compétition de «470» pendant 3 ans. Tour du monde en voilier (1973-1982) avec son mari Daniel comme skipper. Seconde du M.-S.

**Yolaine St-Germain**. Travailleuse sociale. 51 ans. Expérience de dériveurs. Équipage de pont.

### Le scénario



#### PRISE 1 LE HASARD

L'histoire commence autour de trois femmes qui se rencontrent à bicyclette en septembre. L'une d'entre elles – Denise – a la mémoire longue d'un voyage de neuf ans autour du monde avec son mari. Elle est revenue il y a un an. Les deux autres femmes s'appellent Yolaine et Yvonne, et font aussi de la voile : après-midi de placotage où le principal sujet est la voile, on s'en doute.



#### PRISE 2 L'ILLUMINATION

- Et si on faisait la Transat ?
- Oh non. C'est trop compliqué de trouver des commanditaires.
- Ça nous prendrait un projet particulier, un bon flash.
- Par exemple, juste une gang de filles, ça marcherait peut-être ?



#### PRISE 3 LA VÉRIFICATION

L'idée est à peine lancée qu'elle devient sérieuse. Yolaine est le genre de fille qui a déjà

traversé le Sahara en land rover, et qui fait des tas de petites choses comme ça sans trop y penser à l'avance. Le lendemain, on la voit appeler sa cousine Louise Boutin, chargée des relations publiques d'une grosse compagnie.

- Est-ce qu'une équipe de femmes pour courir la Transat est un produit vendable ?
- Certainement. Au niveau marketing, pas de problèmes.
- Alors veux-tu nous aider ?
- Es-tu malade ? Je n'ai pas le temps.
- Mais une fois de temps en temps...
- Je peux bien vous donner un coup de main.

(Note de l'auteur : elle ne sait pas dans quel bateau elle s'embarque. On va bien rigoler tout à l'heure.)



#### PRISE 4 C'EST ARRANGÉ AVEC LA FILLE DES VUES

Les circonstances favorables au projet s'accumulent. Peu importe, tout peut arriver au cinéma. Par hasard, Pearl prend sa retraite cette année et elle prépare un voyage autour du monde en voilier avec son mari. Et justement, elle va voir Denise pour en discuter parce que celle-ci vient de le faire.

– Pearl, est-ce que la Transat t'intéresse ? Pearl a déjà traversé l'Atlantique deux fois avec sa fille et son mari.

– Certainement. Et Mary-Jane, ma fille, pourrait venir avec nous.

Le scénario compte maintenant cinq personnages. Les filles se disent : «Il faut démystifier tout ce qu'il y a autour d'une course comme celle-là et montrer que des femmes sont capables de le faire».



#### PRISE 5 ET VOGUE LA GALÈRE

Pearl, Mary-Jane et Denise font partie d'un club social réunissant des gens qui ont déjà traversé l'Atlantique. Besoin d'une navigatrice ? Justement, Frances est en année sabbatique. Elle navigue depuis sa tendre enfance et a traversé l'Atlantique trois fois. C'est son métier de convoyeur des bateaux. D'accord. Les réunions commen-





cent. Et Frances avait justement voulu faire la Transat l'an dernier avec Isabelle dont le moindre défaut est d'être inhalothérapeute. Le projet avait fini en queue de poisson. Mais cette année... bien sûr. Isabelle monte à bord.

Les personnages sont maintenant au nombre de sept. Il faut aussi compter un autre personnage moins voyant, Monique Jannard, qui représente à elle seule tout l'équipage de terre.



### PRISE 6 EN RADE

Les réunions s'accumulent, l'Atlantique est bien loin. Louise Boutin vient toujours donner ses précieux conseils, un peu en retrait. L'équipe monte un dossier pour d'éventuels commanditaires, structure un budget, des choses très plates à faire pour des louves de mer.

Nous sommes en décembre. Noël arrive. Toutes les démarches sont au ralenti pour un mois. C'est l'attente mortelle. CKAC Télé-Média a vaguement parlé d'une publicité sur ses ondes équivalant à 100 000\$. Pas de nouvelles. La Transat est dans huit mois. Il faut trouver 200 000\$ CASH.



### PRISE 7 À L'ABORDAGE

Nous sommes à la mi-janvier.

— Il faut faire quelque chose pour que les gens nous connaissent.

Qu'à cela ne tienne, aussitôt dit, aussitôt fait. Par les contacts personnels de chacune, elles font une première campagne de presse qui s'avère excellente. Les journalistes répondent «présent». Ça donne au moins de beaux articles dans le dossier. Elles décident d'assaillir plus sérieusement les commanditaires.



### PRISE 8 LE VENT DANS LES VOILES

Le Salon nautique commence le 24 février. Il faut qu'elles y soient. Dix jours avant, «LE» commanditaire brille toujours par son absence (et tout ce qui brille n'est pas or).

Quoi faire ? «Une campagne de financement» disent-elles, «et une campagne publicitaire pour l'annoncer». «Il faut absolument faire une conférence de presse», ajoutent-elles.

**Mercredi 22 février, A.M.** : envoi d'un communiqué avec Telbec pour annoncer la conférence de presse.

**Mercredi 22 février, midi** : Suzanne Lévesque accepte de marrainer la campagne de financement.

**Mercredi 22 février, P.M.** : CKAC accepte de faire la campagne de publicité espérée. Suzanne Lévesque enregistre un commercial avec lequel ils vont matraquer les ondes.

**Jedi 23 février, 11 h 30** : conférence au restaurant la Côte à Baron (endroit très fréquenté d'avance par les journalistes) où on offre le dîner (il faut bien qu'ils mangent à un moment donné). Succès boeuf. Tout le monde est là. Couverture de presse magnifique. CKAC parle d'elles à la journée longue. Démarrage sur les chapeaux de roues. Nous sommes à six mois de la course. Il faut encore trouver 200 000\$ CASH.



### PRISE 9 FLASH-BACK SUR LA CONFÉRENCE DE PRESSE

Madame Niki Papachristidis est une des seules femmes armateurs au monde (armatrice ?). Papachristidis Maritime lui appartient. Elle est présidente d'honneur de la campagne de financement. Elle trouve le projet passionnant, et son nom seul permet d'ouvrir plusieurs portes. Elle donne généreusement son temps, ses conseils, et 1 500\$ pour l'inscription à la course. En conférence de presse, Madame Papachristidis avoue avoir toujours regretté que Cartier ne se soit pas appelé Cartier-ropoulos, et surtout, qu'il n'ait pas porté le prénom de Jacqueline. Fin du flash-back.



### PRISE 10 C'EST PAS PARCE QU'ON N'A PAS D'ARGENT QU'ON N'IRA PAS AU SALON NAUTIQUE

Soutenues par la presse et la radio, elles font une entrée triomphale au Salon

nautique... sans un sou dans leur compte de banque. La compagnie Janneau (qui leur loue le bateau) leur prête un emplacement et un bateau pour le Salon. Elles s'y installent avec leurs macarons (payés par Jeanneau), leurs T-shirts (payés par Penman's), et vendent des signatures sur leur Spinaaker, grosse voile très colorée en forme de ballon. Pour 2\$, les gens sont invités à signer leur nom sur la voile pour faire le voyage avec elles symboliquement. 4 000 personnes monnaient ainsi leur autographe. Sur la voile de 50 pieds par 6 pieds, il n'y a plus de place. En tout, l'opération a rapporté 10 000\$. Où sont les autres 190 000\$ ?



### PRISE 11 GROS PLAN SUR LES VISITEURS AU SALON NAUTIQUE

On voit des gens passer, le visage un peu fermé. «Nous sommes un équipage féminin qui court la Transat». Stupeur et éblouissement.

**Les hommes** : «Comment allez-vous vous arranger juste des filles ?» Les clichés habituels. Et comme d'habitude, le goût d'en étamper quelques-uns. Comme dans n'importe quel autre domaine, les filles doivent leur montrer leur «surqualification» pour leur prouver qu'elles sont capables de le faire. À elles huit, elles totalisent plus de 100 000 milles d'expérience nautique. Les hommes n'arrivent pas à s'identifier à une équipe féminine et disent à leur femme : «Signe, toi, c'est une affaire de femmes».

**Les femmes** : La sympathie est immédiate (zoom sur leurs yeux qui brillent). Elles cherchent leur kiosque pour venir les encourager. Mais, souvent, la présence du mari les empêche de réagir pour de vrai. «Madame, vous ne laisserez tout de même pas votre mari décider à votre place», disent les filles. Elles attendent l'assentiment du mari avant de sortir leur 2\$ et de signer. Certaines ne disent rien, continuent leur visite et reviennent en cachette un peu plus tard, sans le mari. Les femmes seules n'ont pas ce problème. Travelling sur la déception de l'équipage observant ce manège. Les bras leur tombent, elles n'en croient pas leurs yeux. Elles pensaient pourtant que maintenant... Au Salon nautique elles deviennent les «enfants chéries» de la course, et leur fatigue s'envole d'un coup. Retour d'énergie. Fin du flash-back. Mais le cash????

# le navire...





**PRISE 12  
HUIT ÇA SUFFIT!**

Elles rencontrent Jocelyne pendant le Salon Nautique. Bonne expérience en voile, elle est engagée comme «suppléante». Mais... puisqu'il leur faut aller chercher le bateau loué en Europe et le ramener, elles décident d'amener Jocelyne; et puisqu'il faudra faire la course, sept ou huit, qu'est-ce que ça change? Plus de remplaçante. Le scénario compte maintenant huit écumeuses de mers, une relationniste et une équipière de terre.



**PRISE 13  
ET VOICI LE CASH!**

Au Salon Nautique, des compagnies se rendent compte de l'impact de l'équipage et du potentiel marketing de l'aventure grâce aux médias. Steinberg accepte d'investir 150 000\$. D'autres firmes suivent, comme Monarch. C'est la première qui est la plus dure à trouver. L'équipage n'arrive plus à répondre aux demandes (mais oui, elles y arrivent très bien!). Plan final sur dix visages radieux autour de quelques bouteilles de champagne.



**FIN**

**Note de l'auteur :** On pourrait appeler l'équipage le **Mascaret Steinberg**. Je suggère ce nom parce que, symboliquement, il représente bien l'entreprise de ces femmes. Le mascaret est le nom d'un phénomène océanographique. C'est une vague, une seule, causée par la rencontre de la marée qui monte et d'une grosse rivière qui se jette dans l'océan. Quand la marée monte, le courant de la rivière descend, et les deux forces s'opposent, la puissance de la marée faisant un mur. Ce qui provoque une vague immense, dangereuse mais rapide. C'est un phénomène aussi rare qu'une équipe de femmes courant la Transat. Elles sont à contre-courant et très fortes, comme le mascaret.



**Épilogue**

Elles courent sur un bateau Sun-Kiss de la compagnie Jeanneau, un monocoque de 45 pieds, ordinaire, avec voile d'avant, grande voile et spinnaker. Ont-elles des chances de gagner contre les

Morvan, Arthaud ou Birch? Non. Les champions courent sur des voiliers multicoques de plus de 80 pieds, plus légers et construits pour la vitesse. La vitesse d'un bateau, sachez-le, est directement proportionnelle à la ligne de flottaison et au nombre de coques. Alors plus il est long et plus il va vite. Disons qu'elles sont en Volkswagen contre des Formule 1. Qu'à cela ne tienne, elles ont de fortes chances de gagner dans leur catégorie (monocoques entre 40 et 45 pieds) puisque les prix sont décernés par catégorie, qu'elles ont un bon bateau et qu'elles sont très expérimentées. Les plus vites devraient accoster à St-St-Malo vers le 29-30 août (10 ou 11 jours plus tard donc). Ensuite les bateaux arrivent tous les jours pendant encore deux semaines. Les filles du **Mascaret-Steinberg** comptent mettre vingt jours à traverser (prend-on des paris sur la date?). Pourquoi n'ont-elles pas choisi un bateau plus rapide? Parce qu'elles ne sont pas intéressées. Il paraît que ça prend une mentalité différente pour voguer en multicoque, plus tournée vers la performance que vers le plaisir de la voile. D'ailleurs, il paraît aussi (toujours selon les rumeurs) qu'elles ont préparé des menus tellement ragoûtants que tous les autres bateaux vont vouloir jeter l'ancre pour profiter de leurs repas. Est-ce une nouvelle stratégie pour gagner la course?

HÉLÈNE PEDNEAULT

**NOUVEAUTÉ**



**Le rapport Bertrand sur le vécu de  
1 000 femmes lesbiennes**  
*Luce Bertrand*

L'auteure travaille depuis déjà plusieurs années dans le milieu des femmes lesbiennes. Elle a élaboré un questionnaire dans la tradition du célèbre rapport Hite, afin de comprendre la situation des femmes lesbiennes sur les plans sexuel, social, professionnel, affectif et familial. Elle a reçu plus de mille réponses à son enquête. Voici donc enfin révélé un monde secret, que jamais personne n'avait eu le courage d'explorer objectivement et systématiquement.

**400 pages**

UN ÉVENTAIL DE BEST-SELLERS  
**PRIMEUR**

Faire parvenir un mandat à l'ordre de:  
Luce Bertrand  
C.P. 203 Succ. Chomedey, Laval  
H7W 4K3

Ajoutez 2\$ pour la poste **19,95 \$**

nom \_\_\_\_\_  
adresse \_\_\_\_\_  
ville \_\_\_\_\_ code postal \_\_\_\_\_  
chèque  mandat-poste



# SEPT

Sept comme dans la Kabbale et le Talmud, Blanche-Neige et les nains, le tarot, l'âge de raison, les retours de Saturne, l'Incola, Tintin et ses boules de cristal. Sept, parce que le chiffre est magique si l'amour, lui, ne l'est pas forcément.

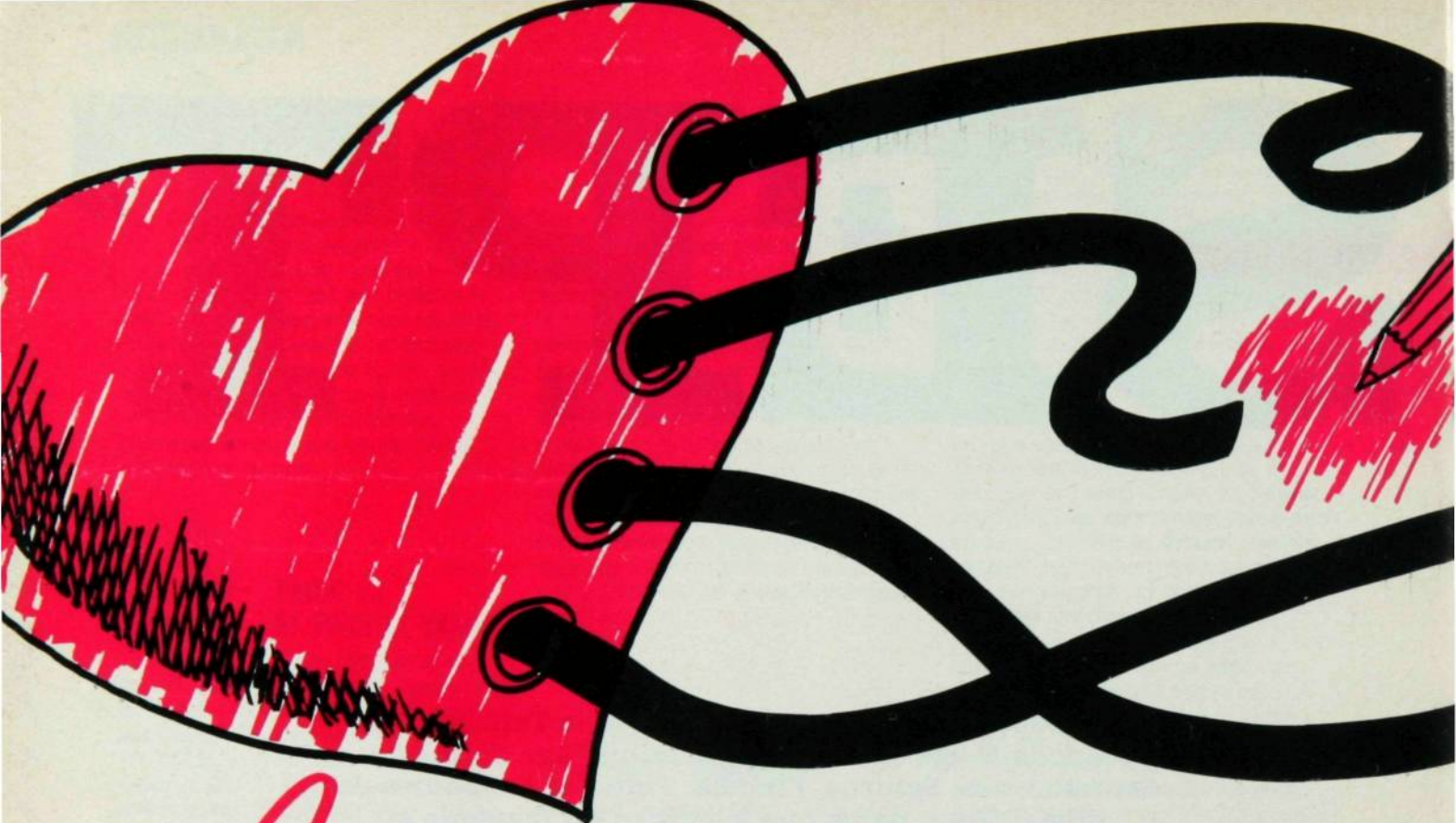
À sept, elles sont écrivaines et multiples : Québécoises ou Américaines, lesbiennes ou hétérosexuelles, vertes ou mûres. Ne vous surprenez pas s'il y a là autant de formes pour l'amour. Les mouvements du cœur et du corps sont aussi **involontaires** qu'une **maldonne** au poker, aussi imprévisibles qu'une **catastrophe naturelle**, aussi contraires que **le feu et la glace**. Et pourtant, qui ne se rappelle pas, **dans une auto** un jour d'hiver, avoir vécu cet instant **d'éternité**, l'amour ?

Au milieu de ces années 80 qu'on dit marquées par la peur de l'amour, alors que le confort affectif l'emporte souvent sur la passion pour les échaudées que nous sommes, voici quand même, à mille lieues des duos classiques et des romances Harlequin, pour l'amour, sept **élégies** inhabituelles.

F.G.

# HISTOIRES D'AMOUR





# Le cœur est un

par Monique Proux

**E**lle est assise, le stylo noir au garde-à-vous dans sa main droite, une poignée de cheveux convulsivement tortillée par sa main gauche, et elle s'apprête à écrire une histoire d'amour. C'est l'heure drabe où les prisonniers du neuf à cinq caracolent sans protester vers leur quotidien climatisé. Elle abandonne un instant son stylo et sa poignée de cheveux, s'approche de la fenêtre pour mieux savourer sa différence et les regarder défilier sur la rue, uniformément harnachés de complets-veston clairs et de talons aiguilles, pimpants automatés à excréations bien réglées qui s'en vont marchander le meilleur de leur vie contre quelques bénéfices marginaux. Elle, l'Auteuse, l'Autrisse, elle n'appartient pas à la horde, elle s'en félicite à tous les matins, même celui-ci où il lui faut pourtant pondre en dix feuillets 8 et demi par 11 cette géniale histoire d'amour que lui a commandée un grand magazine féministe à tirage illimité et distribution universelle, histoire d'amour qui consacra une fois pour toutes la perfection de son art et l'immortalité de son talent mais dont, en attendant, elle n'arrive pas à accoucher du traître premier mot.

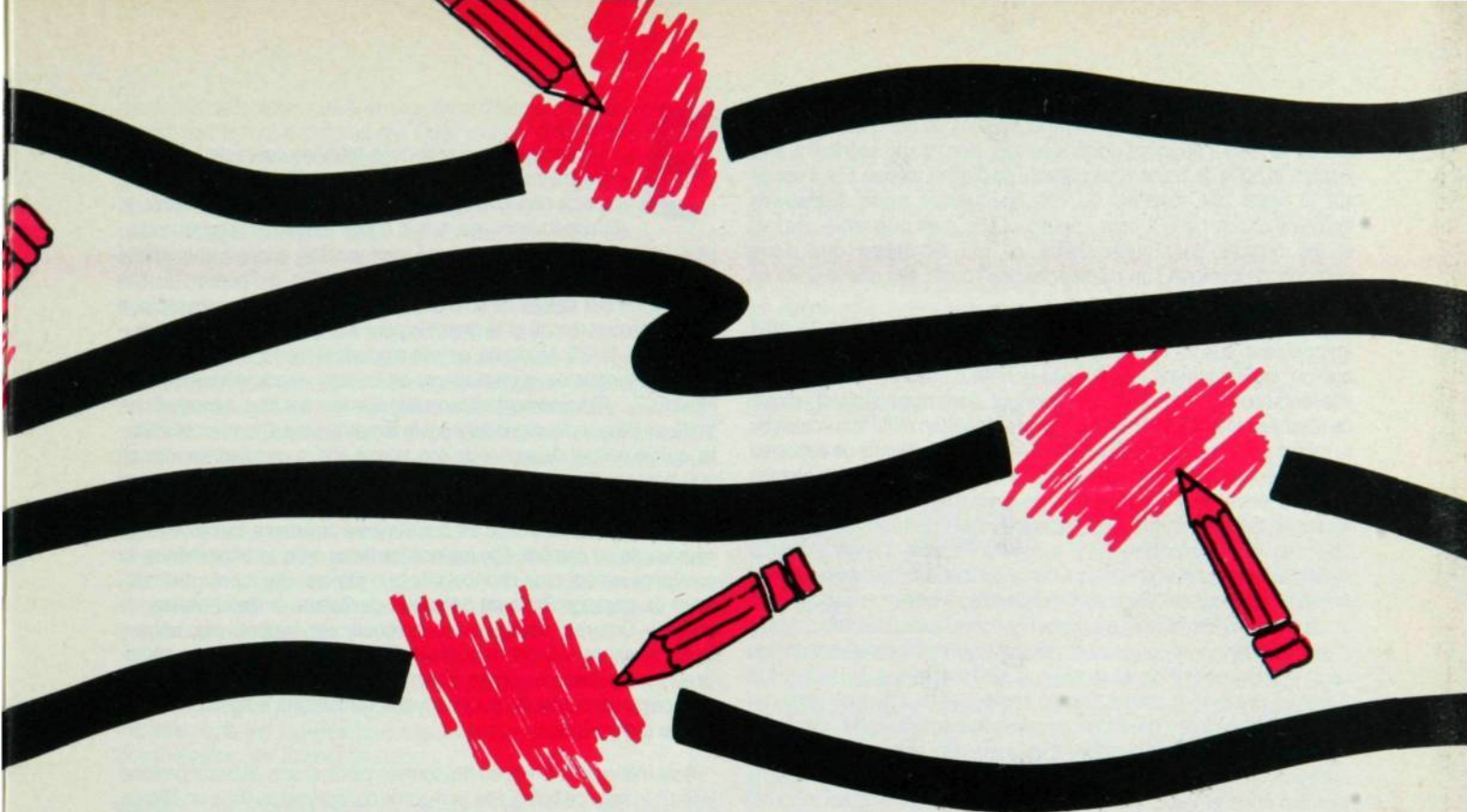
Elle se rassoit à son bureau, dit «la-la-la» pour s'éclaircir la gorge — on ne sait jamais qui téléphone, le matin, et les voix enrouées sont rebutantes — rempoigne son stylo qui se fait tout froid et inexpressif dans sa paume droite. Bigre, bigre, la feuille de papier est remarquablement blanche, aujourd'hui. Elle s'emploie aussitôt à corriger cette situation, promène son stylo rébarbatif dans la marge de la laide page blanche, histoire de vaincre un peu l'illusion du néant et au cas où, le facteur d'entraînement aidant, ça se mettrait à écrire tout seul. Ça ne se met pas à écrire tout seul, ça fait docilement quelques barbots dans la marge, et puis ça s'arrête. Mais, au moins, la page n'est plus blanche.

Elle fête ce qui reste de café dans le fond de sa tasse, louche du côté

de la fenêtre où il n'y a malheureusement plus rien à observer, arrache méticuleusement une petite peau qui s'obstine à croître sous l'ongle de son médium droit. C'est assez, se dit-elle sans conviction. Elle écrit «c'est assez» sur sa grande page presque blanche, pour se rappeler ce que ça fait, aligner des mots, ajoute «les hippopotames se baignaient» à côté de «c'est assez», afin que l'exercice soit plus concluant. Elle se relit. Ça ne ressemble à rien, même pas au début d'une histoire d'amour. Elle se lève. Elle marche un moment en rond, vu l'exiguïté de la pièce, fouille dans la poubelle et sous le tiroir à coulisses de son gros secrétaire, gratouille un peu la terre de ses deux coléus, finit par se rendre à la détestable évidence : l'inspiration ne se dissimule nulle part, n'est tout simplement pas là : évanouie, volatilisée, gone with the wind. Dehors c'est l'été, il ferait bon n'être qu'un gros moineau insignifiant ou une borne-fontaine à la peinture écaillée, n'importe quoi qui stagne au soleil sans autre complication existentielle. Elle décide mélancoliquement d'aller faire pipi pour passer le temps et conjurer l'angoisse, et c'est justement là, affaissée sur le siège des toilettes, la main entortillée dans le papier Cotonnelle super-cotonneux que la frappe de plein fouet la première idée de la journée — les voies des muses sont impénétrables. Elle galope derechef vers son secrétaire, fond sur son stylo noir, et la voilà qui scribouille et qui pond en marmonnant d'heureuses onomatopées, auteuresse enfin comblée puisque fertile.

L'histoire est simple, il suffisait d'y penser. Il y a lui et il y a elle, puisqu'il s'agit d'un moment choisi dans la vie d'un petit couple straight et moderne. Lui s'appelle Pascal, disons, et il est Bélier ascendant Capricorne, et elle s'appelle Noëlle, par exemple, et elle est Capricorne ascendant pas-Bélier, Poisson, voilà, histoire de dérouter les astrologues. Noëlle est professeuse de sociologie et Pascal est psychothérapeute cri-primalien, ce qui va chercher dans les cent quelque mille piasses de revenus bruts par année, Madame. Ils consomment régulièrement du homard hors-saison et des truffes blanches, c'est vous dire s'ils sont à l'aise et puis, pour ne rien vous





# muscle involontaire

épargner, ils s'aiment très énormément. Ce soir-là, justement, ils célèbrent quelque chose, le sixième anniversaire de leur rencontre, ou la guérison inopinée du patient le plus atteint de Pascal, ou l'arrivée inespérée des menstruations de Noëlle qui avait pourtant négligé d'avaler une de ses pilules anovulantes cancérigènes, bref, tous les prétextes sont bons pour bouffer quand on est amoureux, riche et boulimique. Tandis qu'ils sont en train de s'envoyer derrière la glotte d'innocentes grignotines de truite fumée, de confit d'oie et de caviar, et de s'humecter les muqueuses au Dom Pérignon, ne voilà-t-il pas que passe sur la rue, sous leurs fenêtres plus précisément pour arranger les choses et l'histoire, un couple de rastaquouères, homme et femme qui n'ont visiblement rien à faire dans ce quartier bon genre, vu le clinquant de leurs vêtements et le brunâtre louche de leur peau, et qui commencent à se chamailler par-dessus le marché, directement là sous les boîtes de géraniums des fenêtres de Pascal et Noëlle. Le chamaillage dégénère en combat de boxe forcément inégal, puisque le rastaquouère mâle a de beaucoup plus gros poings que la rastaquouère femelle, et il s'en suit un passage à tabac viril et fracassant qui serait de nature à troubler le repas idyllique de notre petit couple amoureux, mais pensez-vous. Pascal et Noëlle jettent bien un coup d'œil curieux par la fenêtre pour voir qui est en train de se faire assassiner sous leurs géraniums, puis ils poursuivent fort civilement leurs agapes, «chéri, passe-moi s'il te plaît les câpres au poivre rouge elles sont super», «tiens, m'n'amour, reprends donc un peu de ces profiteroles au petit gibier elles sont géniales», et la femme dans la rue râle ses derniers râlements en appelant à l'aide d'une voix moribonde et Pascal et Noëlle s'embrassent dans le cou en se disant qu'ils s'aiment mais que décidément, le quartier s'en vient un peu bruyant, il faudrait sérieusement songer à s'établir en banlieue.

**À** ce moment, le téléphone sonne. L'Écrivaine s'arrache à l'étreinte précaire de l'inspiration et de son stylo noir pour répondre. Quelqu'un de suave et d'androgyné, à l'autre bout du fil, veut savoir si elle emploie des soutiens-

gorge à goussets rembourrés et à bretelles extensibles croisées dans le dos et si oui, de quelle marque sont-ils, c'est un sondage préparé par une compagnie de dessous féminins en collaboration avec le ministère de la Santé. Elle répond gracieusement à toutes les questions, elle se sent remplie à ras bord d'un amour invincible pour l'humanité, par ailleurs elle ne porte malheureusement pas de soutien-gorge, elle s'en excuse très humblement. Le récepteur du téléphone reconduit sur son socle, elle, l'Écrivaine, l'Écrivailleuse, elle considère avec fierté les dix feuillets qu'elle vient de noircir dans un temps record, elle n'en revient pas elle-même ; cette histoire originale, qui l'eût dit, dormait dans le néant quelques instants auparavant, et voilà qu'elle n'attend plus que son assentiment final pour être livrée, encore fumante, à l'univers réjoui. Elle se relit. Deux fois, pour être sûre. Caramba. C'est mauvais, c'est irréductiblement mauvais, comme les petits gâteaux Vachon, comme l'huile de foie de morue : il est de ces certitudes douloureusement indiscutables. Elle jette le tout à la poubelle, les dix feuillets noircis par ses pattes de mouche et l'histoire ridicule de Pascal et Noëlle qui n'auraient jamais dû sortir des limbes d'où elle les a extirpés.

Elle se lève, d'humeur sinistre. Elle déteste son bureau, elle déteste la pendule en forme de rosace qui lui rappelle qu'il est déjà midi, elle déteste les complets-veston clairs et les talons aiguilles qui ont recommencé à déambuler sur la rue — des veaux ! — elle vit dans une société de veaux, comment voulez-vous trouver de l'inspiration avoir du génie, encerclée par une colonie de veaux. Elle va jusqu'à la cuisine, et tant qu'à être rendue si près du réfrigérateur, elle fouille hargneusement dedans, avale tout rond trois tranches de bacon cru, règle son compte au pauvre poulet froid qui n'aurait demandé qu'à perdurer jusqu'au soir, enfourme six cuillerées à soupe combles de mayonnaise et le quart d'un gâteau au fromage, «ça leur apprendra», ricane-t-elle méchamment et sans trop de logique tout en regagnant le lieu de son supplice, le ventre distendu par les nourritures qui commencent déjà — c'est en tout cas ce qu'elle souhaite avec un



masochiste plaisir – à se transformer en kilos de bourrelets adipeux. Elle ne se résout pourtant pas à s'écraser devant son secrétaire, erre jusqu'à la salle de bains sous prétexte de digérer un peu. Elle s'assoit sur le siège des toilettes, au cas où quelque muse désœuvrée traînerait encore dans le coin – pourquoi pas, c'est bien arrivé une fois et les auteurs sont superstitieux, ce qui est mieux que d'être coprophage quoique l'un n'empêche pas l'autre. Elle attend. Rien ne vient, ni pipi, ni inspiration.

Elle se lève, et cette fois c'est en se savonnant des mains pourtant immaculées que la foudroie l'inspiration. Elle court illico vers son bureau, légère comme une poupée gonflée à l'hélium. Que ne s'est-elle rendu compte plus tôt que l'important, dans une histoire d'amour, ce n'est justement pas l'histoire, pauvre répétition mille fois éculée de la même pauvre pièce, mais les PROTAGONISTES, diantra de vertudieu de bonyenne ! Elle s'attaque donc à l'anti-histoire d'une histoire d'amour entre deux femmes dont le sujet n'est justement pas leur histoire mais bien plutôt elles-mêmes en tant que sujets de l'histoire. VU ? Les deux femmes – l'une s'appelle Pascale, l'autre s'appelle Noëlle, économie oblige et à quoi bon s'échiner à trouver de nouveaux prénoms alors que les vieux sont réutilisables – restent ensemble et se vouent un amour réciproque et lesbienne, mais l'une d'elles a contracté d'un précédent accouplement erratique un enfant maintenant en âge de se prendre pour Mickael Jackson, le petit monstre, et qui leur en fait baver un coup. Il va même jusqu'à provoquer leur rupture après un enchevêtrement sans précédent de méandres émotifs que l'histoire ne raconte pas puisque son propos n'est justement pas de s'attarder sur l'anecdote du récit mais sur la vérité des personnages – problème racinien dans lequel la Romancienne bute balourdement, car raconter une histoire sans la raconter, c'est un peu comme tenter de faire de l'équitation sans cheval pour choisir une comparaison accessible à tous. Cette fois-ci, elle n'a nul besoin de se rendre au dixième feuillet et de se relire deux fois pour savoir que c'est exécrable. C'est toujours ça de gagné. Du reste, étant elle-même déplorablement hétéro – on ne choisit pas ses tares – elle éprouve quelque difficulté à intérioriser la lesbiarité de ses héroïnes, aussi est-ce sans remords qu'elle avorte de son anti-histoire et qu'elle reconduit les restes à la poubelle.

**E**

lle se lève.

La panique la guette dans tous les coins de l'appartement où tic-taquent des horloges. C'est que la journée, mine de rien, court à sa ruine, et qu'elle, la Romanceuse, la Romansavonneuse, elle n'a pas rempli sa fonction naturelle, elle n'a encore rien enfanté, rien excrété, elle est plus stérile qu'une peau de banane et tout aussi inutile à l'humanité. Elle s'agglutine aux rayons de sa bibliothèque, s'empare d'un exemplaire de son dernier roman et le mordille pour être sûre de son existence – trois livres, TROIS, Madame, qu'elle a pourtant réussi à expulser dans sa pas si longue vie, et ce malingre dix feuillets viendrait à bout de ses moyens ?... Ridiculement impensable. Elle relit ses trois romans d'une traite, en diagonale cependant car le temps presse. Diantra, cette fille-là, qui se permet de signer de son nom à elle, a un talent certain, ce qui, personnellement, ne l'avance guère, puisqu'elle se sent aussi éloignée d'elle qu'une papoue de Simone de Beauvoir. Elle n'a pas pu écrire ces lignes, ou alors c'est dans une vie antérieure, au moyen-âge heureux de sa carrière. Elle replace les livres dans la bibliothèque, la confiance en soi plus chancelante que jamais. Elle tapote distraitemment au passage **Belle du Seigneur**, de Cohen, et **Une Passion**, de Murielle Cerf, se décide à les parcourir un instant, ces briques leucorrhéennes qui ont la particularité similaire de s'étendre génialement mille quelque pages durant sur une histoire d'amour. Elle les replace presque aussitôt sur les rayons, écrasée par le sentiment de sa propre insignifiance.

Sale métier, se dit-elle en trainant les pieds et son désarroi profond jusqu'à la salle de bains. Elle se regarde dans le miroir. Elle a un bouton qui commence à poindre sur le menton, bien fait pour elle. Elle le gratte consciencieusement pour être sûre de bien l'infecter, qu'il ne rate pas sa sortie, ce pauvre petit. C'est sur le siège des toilettes qu'elle finit bien entendu par s'écrouler, en ayant pris soin d'apporter avec elle du papier à écrire et son stylo noir pour ne rien laisser se perdre des miettes de littérature qui lui échapperaient malgré elle. Voilà où mène la carrière des lettres, constate-t-elle avec un froid cynisme et un amercinement – à proximité des bidets, parmi les émanations douteuses

## Anne d'Acadie

Jeanne Ducluzeau, 260p., 11.95\$



L'héroïne de ce roman, la jeune et belle Anne Babin, n'avait que cinq ans au moment du "Grand Dérangement." Déportés par les Anglais en 1755, des milliers d'Acadiens se réfugièrent à l'étranger. Anne d'Acadie raconte l'histoire de ceux qui furent accueillis à Chatellerault, en France, en attendant la construction des fermes promises par Louis XV.

**Éditions d'Acadie**

Les Éditions d'Acadie,  
C.P. 885, Moncton, N.-B.  
E1C 8N8

Nos livres sont distribués par **DIFFUSION PROLOGUE**



## Histoire de la littérature acadienne

Marguerite Maillet

L'outil indispensable pour comprendre la littérature acadienne

264p., 15.95\$



## Sans jamais parler du vent

## Sans jamais parler du vent

France Daigle

"Entre le mobile et l'immobile se jouent les mots voulant décrire le prétexte d'un livre à faire et qui se tisse sous nos yeux de page en page.

—C. Beausoleil

136p., 7.50\$



des fonds de toilettes ! De fil en aiguille et d'humour noir en sarcasme féroce, germe tout à coup en elle l'idée d'écrire une histoire d'amour érotique, voire même cochonne – fichtre, le bon flash ! et sous-utilisé en plus dans la littérature féminine, mais attention, pas question de sombrer dans la plate sous-pornographie, une satire, voilà, fignoler une délicieuse hilarante satire de la littérature mâle cochonne, à charge de revanche. Elle se cale plus confortablement les reins contre le banc de toilette, gloussant déjà de plaisir anticipé. D'abord, ceci dit sans jeu de mots simpliste, par quel bout commencer ? C'est étrange, mais il subsiste en elle comme un relent de vieille pudibonderie qui freine net ses élans créateurs. On aura beau dire, ce n'est pas donné à tout le monde d'utiliser désinvoltement les crues et vertes expressions des mystères de la vie. Afin de faire tomber les inhibitions, elle décide d'aligner sur papier, sans souci de cohérence, tout ce qui lui vient à l'esprit de libidineux, en passant par-dessus ses doutes de nature grammairienne – par exemple, «bite» s'écrit-il avec un «b», et convient-il mieux d'orthographier «bizoune» avec un «z» ou un «s» ?... le petit Robert ne le dit pas. Elle écrit, elle écrit, cela donne de surprenantes alliances de mots qui ressemblent à des totems scouts (Petit Vagin sanguinaire, Bite frigorifiée...) et puis, elle finit par poser son stylo noir par terre et se masturber, la chair étant faible et les mots, trop évocateurs. Quinze minutes de son précieux temps y passent.

Elle se relève, les genoux douloureux, les tibias flageolants : c'est épuisant, l'écriture. Elle prend sa feuille de papier bien en main et le relit : cela la fait rire aux larmes, ce qui n'est pas bon signe. Elle expédie dans les toilettes tous ces zizis tumescents et ces vulves flouchetantes, tire la chasse d'eau.

**E**lle retourne dans son bureau. Elle arrose ses coléus, à petits gestes minutieux et calmes. Elle pourrait aussi essayer d'écrire l'histoire d'une femme qui essaie d'écrire une histoire d'amour, cela s'appelle une mise en abîme, dans le jargon littéraire. Elle s'essaie pas, elle continue d'arroser ses coléus, même s'ils n'ont plus soif. Elle regarde la seule feuille de papier qui subsiste sur son secrétaire, et sur laquelle apparaît, en grosses lettres carrées, le titre qu'elle avait trouvé : **Le**

**coeur est un muscle involontaire.** Dehors, il est près de six heures, la rue est envahie par les complets-veston clairs et les talons aiguilles affolés par leur liberté retrouvée. Elle sait maintenant pourquoi elle ne l'écrira pas, cette histoire. Dans quelques instants, la porte va s'ouvrir, et il va entrer. Ils vont s'embrasser sur la bouche, les gestes sont tenaces. Et toute la soirée, elle va regarder, sans fin regarder couler leur pauvre petit amour, pauvres petits morceaux de leur amour fondants comme des pastilles dans la bouche et la langue cherche à les retenir plus longtemps grosses et sucrées et si bonnes pastilles mais il n'y a pas moyen. Elle, l'Écrivante, elle en a connu d'autres, elle est cuirassée comme un navire et demain est un autre jour. Elle remet le capuchon sur son stylo noir et jette la dernière feuille à la poubelle. C'était un beau titre, se dit-elle.

**Monique Proulx est née à Québec il y a 32 ans. Capricorne ascendant inconnu, chat dans l'astrologie chinoise, pour celles que ces détails émoustilleraient. Vit de sa plume depuis quatre ans, l'heureuse, en écrivant principalement des scénarios de fiction pour le cinéma, qui sont continuellement sur le point d'être tournés. A déjà publié des nouvelles dans les revues *Châtelaine*, *Mouvements* et un livre de nouvelles, *Sans coeur et sans reproche*, qui lui a valu le Prix Adrienne-Choquette 1983. A écrit aussi des dramatiques pour la radio et la télé, et deux pièces de théâtre créées à Québec : *Mesdames et messieurs*, *l'hymne national* et *Vie et mort des souris vertes*. Sue présentement sang et eau sur un scénario de long métrage, une ébauche de roman et un foetus de pièce de théâtre. Les trois ensemble, il faut le faire...**



## À TOUS COUPS!

Sylvie Charbonneau  
et Myriam Raymond

Pour les femmes victimes de violence et pour les intervenant(e)s qui peuvent leur venir en aide, un livre de ressources renfermant une liste des maisons d'hébergement et une liste des services offerts aux femmes. De plus deux cas types permettent de connaître tous les recours juridiques disponibles pour ces femmes victimes de violence. Un livre qui veut briser l'isolement.

128 pages, 5,95\$ l'exemplaire.

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl.  
H2T 2E1 Tél. 845-7850



# élogie pour

*Yam Voie Sita, that I will never hear again.*

par Kate Millett

**À** nouveau, les longues heures et la mer. Provincetown. Tu ne l'es jamais rendue ici. Et maintenant, à cause de quatre cents petites pilules vertes – il en restait encore quelques-unes entre les poils du tapis de ta chambre quand je m'y suis assise pour jaser avec ta fille Pia – tu ne viendras jamais. À moins que tu ne sois déjà ici, curieuse présence que j' imagine auprès de moi depuis que tu n'es plus en Californie, à l'autre bout du continent, depuis que tu n'es nulle part ; partout ton être est convoqué, évoqué, invité. Tu aurais pu venir ici après la Fête du travail, finir l'année avec moi, la plage presque déserte, parfaite, le meilleur moment disent toujours les gens d'ici. Ou à la ferme cet été. Si j'avais su. Si tu avais parlé.

Parce que quand Robin m'a rejointe, il était trop tard. Il serait trop tard à jamais. (...) «Sita s'est suicidée mercredi dernier.» D'abord je n'entends que mercredi, et rien d'autre, le reste de la phrase, je ne peux pas encore l'affronter. Je n'entends que mercredi et je sais que nous sommes lundi matin dans un bureau où je suis venue pour téléphoner, parce que le téléphone ne fait pas partie de ma vie de campeuse au Colorado. À Naropa, pour le plaisir d'enseigner Chaucer à la Faculté d'anglais d'Allen Ginsberg,<sup>1</sup> une académie pseudo-bouddhiste de poètes hippies au milieu des montagnes. Et ici, à l'un de leurs petits pupitres affairés et encombrés, ces mots m'agressent depuis New York au beau milieu de la cohue des inscriptions tardives (...).

«Oh mon Dieu ! Je vais te rappeler.» Des mots définitifs, irréversibles. On se retrouve totalement impuissante ; tout est déjà fini. Depuis des jours. Où étais-je mercredi ? Que le diable m'emporte, j'étais en Californie. À deux heures de cette chambre de San Diego. De cette salle de bains. (...)

Était-ce mercredi ? Ou jeudi ? Et toi déjà morte. Et l'ironie attendant pour me foudroyer que le coroner laisse partir tes enfants qui ont prévenu des amies qui me préviendraient. Quand elles réussiraient à me trouver. Il leur a fallu des jours. Moi qui suis si rarement hors d'atteinte. Mais justement cela devait contribuer au charme du voyage. (...) le Colorado devait m'offrir quelques jours de splendeur

sauvage à relire Chaucer au bord d'un ruisseau au chalet de Duck Lake. Sans téléphone, sans eau courante, ni chauffage, gaz ou électricité – rien que la paix, un printemps frileux, les feux de juin, les Rocheuses pour nous rappeler les emplois d'été de notre adolescence dans cet Ouest que nous n'avions pas revu depuis vingt ans. Et ce projet fou avec Rosie Dakota d'acheter un coin de terre à Duck Lake, une petite concession minière, une mine d'or sans or mais pas chère et merveilleusement sauvage. (...)

Et le lendemain tu étais morte. Tu étais morte depuis déjà cinq jours. (...) Il était trop tard pour acheter quoi que ce soit avec toi. Est-ce que cela l'aurait gardée en vie ? Car maintenant je me demande pourquoi tu es morte. J'attrape Dakota par le bras et je l'arrache à une discussion sérieuse avec un innocent jeune homme – alimentation macrobiotique, mysticisme oriental, Tai Chi – quoi qu'il en soit, tout se dissipe dans la nouvelle que je porte, que je transmets à mon tour, à laquelle je donne une réalité, répétant sans cesse l'impossible dans la voiture, tout le long du trajet jusqu'à la maison que nous fournit la Faculté. (...) Que serait-il arrivé si j'avais appris cette nouvelle à la ferme de Poughkeepsie ? ou au Bowery, dans mon studio de New York ? Ces lieux auraient-ils été hantés à jamais ? Même cette petite maison de Naropa, sa ressemblance avec cette autre maison, notre maison de Sacramento, même cette réminiscence jusqu'ici délicieuse, enchanteresse : maintenant un reproche cuisant – c'est dans un endroit comme celui-ci que j'ai commencé à l'aimer. Que j'ai éprouvé mon indépendance de Fumio,<sup>2</sup> de New York, et que je suis tombée sous le charme de Sita, et d'un mode de vie simple et spontané. Aujourd'hui confinant presque au nomadisme. Pas même un téléphone ; le besoin, la nécessité, l'urgence d'en trouver un. Reparler à Robin. L'entendre. Le pourquoi de ta mort. D'abord tellement secondaire et maintenant tellement pressant. Comme si ce pourquoi pouvait donner du sens à l'événement.

**G**insberg a un téléphone. Le seul. Notre président, notre mentor, notre hôte au fond ; Dakota a obtenu la permission, du café, des cigarettes. Installée sur le balcon d'Allen, une petite véranda de ciment suspendue au-dessus des lignes téléphoniques, les montagnes que la distance rend incongrues. Mon lait, mon café, mes cigarettes



# Sita

*Except in my mind*

ridicules à côté du téléphone, lui-même ridicule sur cette petite saillie dans le vide, Allen solennel qui fait de la poésie en tête-à-tête avec un étudiant derrière la porte vitrée pendant que je verse dix-huit, puis vingt-huit dollars de larmes dans l'oreille de Robin, écoutant le peu qu'il y a à savoir, cherchant encore à nier les faits, et combien le suicide fait de ravages autour de lui. Cette tricherie, cette escroquerie dégueulasse. Que je ne me sois doutée de rien. Les rares à connaître sa dépression qui ne m'ont rien dit, qui elles-mêmes ne la croyaient pas fatale. «Elle était amère dans une lettre que j'ai reçue en mars, raconte Robin, et même un peu fataliste. (...) Mais je ne me doutais pas que...»

— «Écoute, je lui ai téléphoné avant de partir à Paris en avril. Elle allait bien. Elle allait même à merveille. Crois-tu que mon livre ? Rien que d'y penser... ce serait trop affreux.»

— «Voyons, elle est venue à New York pour assister au lancement du livre, pour proclamer qu'elle était Sita, en jouer, s'en régaler et en régaler les autres. Elle était radieuse ce jour-là. Tu es sur une fausse piste. Son amie Maude l'a vue le week-end précédent et elle-même n'y comprend rien. Sita était déprimée mais pas assez pour justifier son geste, tout allait mal mais rien ne semblait assez grave pour aller jusque-là. Il y avait son travail et elle avait des raisons de croire qu'elle risquait de le perdre. Et aussi un certain jeune homme qui l'avait plaquée en lui annonçant qu'il allait se marier avec une autre femme (...).»

Son âge, son travail, les jeunes hommes, le dernier de ses jeunes hommes, était-ce celui que j'avais rencontré la dernière fois ? Un imbécile. Un cinglé sur une moto au milieu de la nuit. Un type bizarre qui insistait pour me refiler de la cocaïne artificielle. Un crétin. Avait-il osé se moquer d'elle ? De toute façon, ne fallait-il pas qu'elle soit déjà bien bas pour accorder de l'importance à un petit salaud comme lui ?

«Maude a dit la même chose. Elle a dit que Sita savait tout cela, qu'elle lui avait avoué ne pas être amoureuse de lui, mais avoir besoin de lui pour l'instant. Comme d'une mauvaise habitude.»

Sita et ses jeunes hommes (...) Mais celui-là, ce Warren. Il n'était pas beau. Il était probablement drogué la plupart du temps mais sobre il aurait été d'une intelligence au-dessous de la moyenne, et même un peu détraqué. J'avais peur pour elle, à la voir fréquenter ce genre d'individus. L'acolyte de Warren «redescendait» de la coke après avoir saccagé son nez sa vie sa santé et se perdait dans d'interminables descriptions de quasi-illettré. Ils étaient arrivés en pleine nuit et ils avaient dormi sur le divan. Sita et moi ensemble dans sa chambre. «Il est au courant de tout. Il sait que tu passes avant lui.» L'assurance de la femme du monde.

Depuis février, il vivait à San Diego et s'était installé à proximité. (...) elle passait beaucoup de temps chez lui. Puis il l'a plaquée. Il s'est trouvé une autre femme et a décidé de l'épouser. Sita en reine d'opéra. Sita en Tosca. Sita à cinquante-trois ans et terrassée. Je crie à Robin : «À cause de ce débile ?» «Eh bien, il semble que ce soit tout cela à la fois.» (...) La pensée de cette femme splendide se suicidant pour un voyou m'humilie. En tant que femme. En tant qu'être humain. Est-ce la précarité de notre situation, notre insondable vulnérabilité, notre inexorable condition qui nous réduisent à cela ? Sapho s'est-elle jetée en bas d'une falaise à cause d'un batelier ? Je suis certaine qu'il était beau, qu'il avait la grâce, la lumière d'un garçon.

Mais ce type falot, minable – selon Robin, selon Maude, selon ce que Pia, la fille de Sita, leur a raconté à toutes deux. Et il y avait aussi ce médecin, le fait qu'elle n'allait pas bien, qu'elle se sentait mal depuis des mois, toutes ces pilules qu'il lui imposait. (...)

Il y a toujours eu tellement de choses que je n'ai jamais comprises. (...)

Une fois morte, tu commences à vivre avec moi.

**À** nouveau, les longues heures au bord de la mer. (...) Où je l'invoque. Chaque jour. (...) Provincetown.

Rosie Dakota à mes côtés, en train d'installer son trépied. Sophie m'attend à la ferme. Il y a les autres. Amantes. Amies. Compagnes. Mais une en moins. Parce qu'une femme d'âge moyen a perdu toute raison de vivre et avalé



plusieurs centaines de somnifères dans une chambre de San Diego, il n'y a plus de Sita dans le monde. (...)

Ta maladie, ta mystérieuse maladie. Tu m'appelles une nuit à la ferme pour me dire que tu es mourante. (...) Le cancer du foie, tout est fini, on n'a pas la moindre chance avec cette saloperie, même moi je sais cela. Tu as dit qu'ils avaient trouvé une tache, qu'ils en étaient à peu près sûrs. D'autres tests, d'autres radios. Je pleure et je tempête et je rage dans l'allée qui tourne en rond et dans le chemin qui encercle le champ de maïs, quatre fois cette nuit-là, les épis au clair de lune et moi en larmes qui maudissait le sort. (...)

Ça, c'était le théâtre de ton agonie. La version dramatique, littéraire, presque cinématographique. La réalité deux ans plus tard était tellement banale, la voix de Robin deux ans plus tard alors que la tache avait été effacée par un autre diagnostic et que nous étions amies et amantes pour toujours et qu'il ne restait qu'à attendre la fin de l'été pour profiter des deux prochains voyages gratuits en Californie, tous ces préparatifs minutieux anéantis en une seconde par la voix de Robin, la catastrophe irréversible déjà vieille de cinq jours. (...)

Moi, quand j'ai cessé de vouloir vivre, je ne voulais pas non plus mourir. Pas assez. Du moins pas assez pour me tuer. Tuer mon propre corps. (...)

Ce n'est pas vrai pour toi. Tu as eu la noblesse, la bravoure, la détermination. Tu n'as pas pris quelques pilules pour te réveiller plus tard. Comme je l'aurais voulu, et que Robin me parle d'une tentative et non d'une réussite. (...) Presque toute ma conversation avec Robin a été consacrée à des «si». (...)

Si tu m'avais téléphoné, j'aurais saboté tes plans. C'est ce que tu faisais avec mes tentatives de suicide, interrompre une grande escapade avec un tuyau de gaz la dernière nuit dans la Bohème, mon ancien studio, la veille de l'éviction par la Ville, sonner en plein dans mon akavvit et dans mon cran gonflé à bloc, une sirène du fond de la Californie résonnant jusqu'au crépuscule glacial du Bowery. Et bien sûr j'avais eu la curiosité de décrocher le récepteur, sachant déjà que c'était toi. La seule à pouvoir m'arrêter. (...) Tu pouvais m'arrêter. Je ne pouvais pas l'arrêter. (...)

Pourquoi ne pas avoir essayé mes remèdes contre ton désespoir – pourquoi ne pas venir à la ferme, à Provincetown, pourquoi ne pas me faire venir en Californie, sonner l'alarme ? (...) Je me suis accrochée, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? (...)

**E**t tes cendres, seuls restes de ton corps, le corps que j'ai aimé, si brun, la douceur du velours, la perfection, ce corps merveilleux – tout à coup propriété d'une quelconque société crématoire à laquelle tu avais pris la précaution d'adhérer. Ils distribuent les cendres dans des lieux secrets qu'ils choisissent eux-mêmes. Personne n'a le droit de les regarder faire, ni même de connaître l'endroit. Des dispositions qui parachèvent le désespoir. Pourquoi pas dans la Baie ? Dans ce port de San Francisco qui t'était si cher ? La pollution ? Les règlements ? La bêtise des autorités. Qui suis-je pour poser des questions, je ne suis même pas une parente ; je n'ai aucun lien reconnu avec la morte. Au Japon, on permet aux proches de goûter les cendres. En fait, ils ont droit à leur urne. Mais goûter les cendres me touche davantage. Qu'ils puissent en boire une pincée avec du saké, les incorporer, ultime eucharistie d'amour, la chair transcendée et redevenue carbone, le premier et le dernier élément. Savoir que tu es morte et manger ce savoir – comme les funérailles rendent possible l'inhumation. Alors, je t'aurais goûtée, j'aurais consommé ta substance, tes précieuses cendres. Avec du champagne, assise à la meilleure fenêtre du Solomon Grundy, en contemplant le Bay Bridge, le Golden Gate, le Richmond. Ou du haut du Guardelli Square avec le soleil sur Angel Island. Ces lieux qui ont été les lieux de notre amour. Nos milliers de dîners, les décors de notre engouement, de nos premières amours, leurs méandres, leurs danses, leurs douceurs, le soleil sur l'eau, l'ombre d'un bateau à travers les grandes fenêtres du Solomon Grundy, le soupir que nous avons poussé quand un quelconque rabat-joie a voulu baisser les stores, le coucher de soleil figé dans cet instant, dans cette pièce, ces grandes fenêtres sur la Baie, la lumière dans un martini on the rocks :

gravant l'or de la mer de l'après-midi, le son de ta voix.

Que je n'entendrais plus jamais. Sauf dans ma tête.

**L**a grisaille d'un après-midi de tempête ici. (...) Un temps à se souvenir des morts, à admettre qu'ils le sont. Leur départ, leur disparition définitive. Que je n'entendrais plus jamais ta voix. J'ai écrit ça l'autre jour et j'ai dû m'arrêter. Ça faisait trop mal pour être utile. Je ne toucherais plus jamais ta peau non plus. La sentir, lui faire l'amour, plonger dans la luxure de son exceptionnelle douceur, sa douceur de femme, le galbe de tes seins, le brun de tes mamelons, ce fruit entre tes jambes. Tout cela n'existe même plus. Tout cela n'est plus que cendres dispersées par des étrangers. Tout cela n'existe plus ailleurs que dans ma tête. Tu es aussi intellectualisée que l'idéologie, tu ne persistes que dans l'intellect, la mémoire. La mémoire.

Ou l'imagination ; car bien sûr j'entends ta voix. Dans ma tête, ou quand je perds la tête – parce que dès l'instant où j'ai su en écoutant Robin que je devrais vivre avec ta mort tout le reste de ma vie, tu as commencé, presque dès cet après-midi-là, à l'insinuer en moi. Au cœur de mes préoccupations comme tu ne l'avais pas été depuis les derniers jours de Berkeley, les jours Sita, nos tentatives de cohabitation touchant à leur fin, une fin – pas comme la fin du livre – dans la paix de nos dernières amours. Le livre triche, il nous sépare sur un coup de téléphone. Il raconte une tranche précise dans le temps, une phase dans une relation, une scène, une action étroite arbitrairement d'un tableau plus large ; il ne s'est jamais soucié, n'a même jamais senti le besoin, de poursuivre et de rendre compte de sa propre fin, d'aller au bout de sa mission : te montrer avec ton manuscrit, cet étrange week-end que tu as passé à le lire. En larmes. Moi aussi, la plupart du temps. Quand je n'étais pas en train de prétendre passer au travers des innombrables journaux d'Anaïs Nin, d'une seule traite. Terrifiée : comment le prendrais-tu ? Être dans la même pièce que sa première lectrice. Qui est aussi son sujet. Son objet d'amour. La victime de son adoration, de sa revanche, ou d'autre chose – tous les trucs de l'écrivain. Notre abri dérisoire contre la vie. Tu voulais écrire l'autre version, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Il y avait aussi ce désespoir dans ta mort, ton désir, ta peur et finalement ta renonciation à la volonté de créer. Cela aussi t'a été enlevé. Et maintenant je voudrais qu'il n'en ait pas été ainsi. Tu as vu ton sujet et tu ne l'as pas reconnu, tu ne lui as pas fait confiance, tu ne t'es pas jetée sur lui. Zelda<sup>3</sup> aurait dû dire ce qu'elle savait, répétais-tu souvent. Ça aurait été plus intéressant, plus complet, ça nous aurait appris davantage. Et tu avais raison.

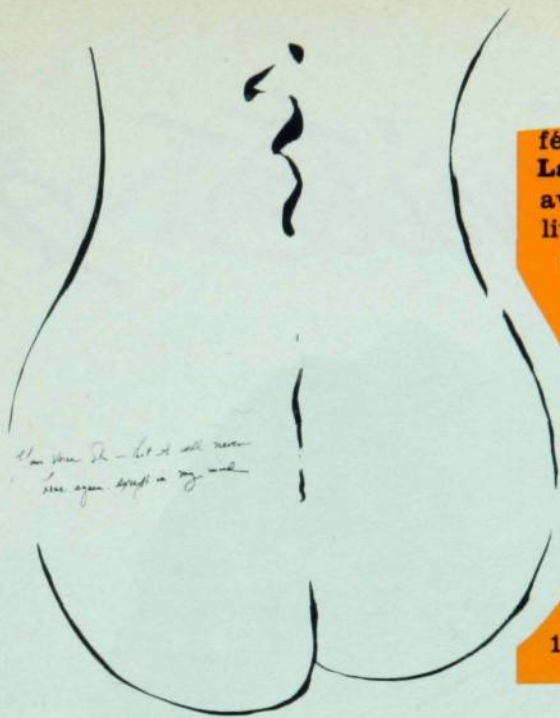
Dans ce manuscrit, je me suis trompée souvent ; souvent, j'ai été injuste et méchante – tu l'as permis. Tu l'as reçu comme un valentin. Et tu m'as reprise. (...) De nouveau, nous étions amantes. (...)

Notre vie c'était les avions. New York et la Californie. Le problème des billets. Les comptes de téléphone. Bien des gens vivent ainsi maintenant. Et en amour la distance est une vieille histoire. Pense aux immigrants, aux réfugiés ; transatlantiques, transcontinentaux, transsibériens. Mais certains avions étaient pires que d'autres. La dernière image de ton chapeau cet affreux jour de Noël où j'ai essayé de me faire sauter la cervelle, où j'ai ratissé les bas-fonds de Poughkeepsie pour un revolver, pour une paire de pistolets assortis dans une boîte de velours rouge. (...) les après-midis à rôder dans les pharmacies.

C'était devenu une blague entre nous – que nous avions finalement acquis le «savoir-faire» de notre bouteille de pilules. Que nous ne nous en servirions jamais. Tu ne conservais cette bouteille qu'en cas de paralysie à quatre-vingt-six ans. (...) «Tout le monde devrait avoir une bouteille pleine de pilules, un choix dans la vie.» Nous étions entièrement d'accord. (...)

**N**ous étions à l'unisson. Du moins je le pensais. Y avait-il déjà une ombre au tableau ? C'était en novembre. Warren était déjà dans les parages. Il a emménagé, ou du moins il est arrivé, à San Diego en février. Je t'ai téléphoné plusieurs fois pendant l'hiver, et au printemps, tu allais bien, tes lettres disaient que tu allais bien. En juin, tu étais





Kate Millett, sculpteure, peintre et écrivaine féministe américaine a maintenant 49 ans. Après **La politique du mâle** (1970), **Envol** (1974), avant **La cave** (1979), elle publiait en 1975 un livre intitulé **Sita** sur ses amours et sa rupture avec une Californienne d'origine italo-brésiliennne. En juin 1978, en voyage dans l'Ouest américain avec son amie-amante Rosie Dakota, Kate apprend par son amie l'écrivaine Robin Morgan que Sita s'est suicidée. **Élégie pour Sita** est créé cet été-là et « complète l'oeuvre avec regret » ; il s'agit d'un livre d'artiste publié à 300 exemplaires, composé de 17 dessins de l'auteure, de 47 poèmes et d'un récit en prose dont nous vous présentons ici un montage de quelques extraits, avec la permission de l'auteure.

**Elegy for Sita**, Targ Editions, Poughkeepsie, 1979. Copyright Kate Millett © 1979

morte. (...)

Pourquoi Warren est-il le seul à qui tu aies dit que tu avais un cancer ? Le médecin l'avait-il finalement révélé cela lors de ce dernier voyage à San Francisco, juste avant ton suicide, le week-end qui a suivi la visite de Maude ? La tache était-elle réapparue sur ton foie ; avait-elle seulement disparu ? Connaissais-tu la vérité tout ce temps-là, essayais-tu de vivre avec, nous mentais-tu ton diagnostic ? Ou avais-tu inventé ce cancer pour garder ton motard ? Ou savais-tu la vérité, la connaissais-tu au fond de tes tripes, malade, pourrie par la maladie, savais-tu bien au-delà d'un oui d'un non d'un peut-être, de la vérité du mensonge, de la panacée, de ce que le médecin te racontait, ou se racontait, ou nous racontait, savais-tu que tu allais mourir ? Comme les animaux le savent, et tu étais un bon animal.

Face à la mort et choisissant ta manière. Après coup, je cherche un indice dans ton dernier badinage. Il n'y a pas eu de « Si j'avais un cancer, je le ferais sûrement », ni aucune hypothèse semblable. La bouteille de pilules était pour la vieillesse, l'ultime infirmité. Nous devions vivre éternellement toutes les deux, nous rendre visite encore et encore. Entre nous, les choses étaient enfin arrangées. C'était mon impression. Que c'était réglé. Que finalement nous y étions arrivées, nous avions réussi : la relation parfaite, ou s'il s'agissait d'une relation particulière et distante, une relation épisodique, du moins serait-ce une relation à vie. Un amour que nous aurions toujours. Une âme dont je pouvais être sûre, un être au monde à qui je serais attachée par un invisible fil de tendresse, une amie-amante à qui je pouvais me fier entièrement, en qui je pouvais croire – en permanence, pour le reste de nos vies. Et comme tu as vite rompu ce fil.

L'absurdité, parler à un fantôme comme je le fais si souvent maintenant, l'absurdité c'est que je crois encore l'avoir. Est-ce là l'éternité que tu m'as promise ? Certains jours difficiles cet été, ces jours où dans des poèmes je t'ai même traitée de salope, la perfidie que je sentais parfois dans **Sita**. Que tu me décevrais un jour. Avec un homme. Un étranger pour moi. Un ennemi. Pourquoi un homme serait-il davantage une insulte qu'une femme ? À cause des circonstances. La fragilité de notre lien aux yeux du monde. Mais tu m'as toujours juré qu'il n'y avait pas d'autre femme – tu m'offrais comme un cadeau ce serment que je n'avais pas sollicité. Parce qu'il y aurait toujours des hommes, et qu'ils compteraient toujours moins (en tout cas, c'est ce que tu affirmais, et puis ils semblaient compter davantage, et finalement ils ne comptaient plus du tout). Ou alors ils comptaient d'une autre manière, sur un autre territoire, notre lien restant toujours quelque chose d'à part. Constant. Avant eux. Après eux. Au-dessus.

Et est-ce que je te pardonnerais plus facilement de l'être suicidée à cause d'une maladie qu'à cause d'un homme ? Oui, très certainement. Après avoir rencontré l'homme et l'avoir trouvé crétin. Et aussi sachant que tu savais cela ; tu l'as dit à ton amie Maude, à tes enfants. Qui, malgré toute leur largesse d'esprit hippie, leur désir d'agréer tes amants, tes hommes, le considéraient comme un monstre. Tu le trouvais sûrement beaucoup plus agréable que cela, ou plutôt tu le considérais comme une drogue – et cette dévotion d'esclave à la masculinité en soi, même indigne ou égoïste ou arrogante ou brutale ou immature, je te l'ai toujours pardonnée. Mais pas quand elle te coûte la vie.

(...) la perte. La perte du futur, des rencontres dans le futur, de toute cette vie d'amour serein. Le son de sa voix, la sensation de sa chair contre la mienne. Elle lance : « Je suis encore avec toi. Du moins quand tu es attentive à moi. C'est la seule différence. Autrefois, je vivais en Californie, maintenant je suis près du centre. Dans l'imagination, la mémoire, ce genre de choses. Tu sais tout cela ! » « C'est la chair que je voulais, pas l'esprit. » L'intimité profondément enivrante de ses yeux qui doucement commencent à se moquer de moi, comme quand l'humeur passe à l'humour et à la tendresse, après l'orgasme : « Tu as ce que tu as. »

Le dernier jour au bord de la mer. Le jour le plus précieux de tous. Parce que c'est le dernier, parce que demain la route et New York et la rentrée. Fini Provincetown, ce hiatus entre l'été et l'automne, entre une année et une autre. Et parce que c'est mon anniversaire. J'ai quarante-quatre ans aujourd'hui. Toujours vivante. Tu aurais eu cinquante-trois ans cet été, je crois, si tu étais restée pour les avoir. Mi-juillet, Cancer, ton signe, pour la vie comme pour la mort. Je suis contente maintenant que tu aies été tuée, non pas assassinée par d'autres, mais tuée par une maladie contre laquelle tu as pu t'élever, prendre les armes, et que tu as pu vaincre de tes propres mains. J'espère avoir ce courage si jamais j'en ai besoin. Et une bouteille pleine d'opiacés. (...)

Rien n'a de fin. Tu ne m'as pas quittée. 🍀

Traduction :  
SYLVIE DUPONT

1/ Poète américain qui fut l'un des initiateurs de la "beat generation" des années 60. (N.D.T.)

2/ Sculpteur japonais, ex-amant et mari de K.M. (N.D.T.)

3/ Allusion à Zelda Fitzgerald, écrivaine et épouse de l'auteur américain Scott F. Fitzgerald. (N.D.T.)



# *L'éternité et*





# La sauce tomate

par Suzanne Jacob

**A**utant se débrouiller. Il y a toujours quelqu'un pour souffler une phrase juste dans le cerveau de Pomme Douly. Elle se débrouille donc, pour le moment, comme caissière au Steinberg, celui qui est à peu près à l'angle de l'avenue Côte-des-Neiges et du Chemin de la Reine-Marie. Il lorgne de ses yeux mous, sous un grand cil de catin, la vitrine de la librairie Renaud-Bray a dit Pomme au dernier parasite de son frigo et de sa couverture de Corée. Comme celui-ci n'a pas émis le moindre signal d'allumage en réaction à cette description de son lieu de travail, Pomme a conclu que les piles étaient mortes, et elle lui a donné son congé. Une cruauté de plus à additionner dans la colonne de Pomme, vu qu'on est au pire en février, que le parasite n'a pas de mitaines en attendant de tomber sur sa prochaine soupe populaire.

Même si elle ne se permet pas d'évoquer tout haut à l'intention de ses consoeurs la quantité statistique de nus-bédaines qui s'étalent en Floride, qui surgissent dans l'esprit de Pomme à chaque fois qu'elle voit passer des oranges sur le convoyeur qui lui fait penser, lui, aux aéroports et aux valises, Pomme se plaint. Elle regrette qu'on ne lui assigne pas tous les jours la même caisse, ce qui la sécuriserait, et avec elle toutes les vieilles personnes qui viennent ici dès l'ouverture et qui sous prétexte d'acheter un yaourt nature, cherchent une amitié stable que Pomme se sent disposée à assumer. Deuxième point, Pomme déplore que le peu de soleil qui pourrait ramper jusqu'aux caisses soit bloqué par l'immense cil de catin des vitrines. Un vain combat, un faux combat, Pomme en est consciente. Ses remarques ont cependant déclenché de multiples transactions verbales, des haussements d'épaules et des fous rires. Cette histoire de soleil réussit même à déstabiliser le gérant qui cumule, grâce à sa forte personnalité, les fonctions de père-mère, de frère aîné et d'aumônier de la vaste épicerie dont il ne parle jamais sans utiliser le possessif. Si on ajoute à cela que je me présente au travail les cheveux tirés en deux couettes qui me jaillissent de la tête juste au-dessus des oreilles, qui donc, se dit Pomme, me parle de faux combats ? Ma fille, tu n'as pas à te plaindre, on a ce qu'on mérite. Les parents de Pomme, morts depuis longtemps dans le fruit de l'âge, utilisent régulièrement la ligne directe dans le cerveau de Pomme. De leur vivant, ils avaient fait comprendre à Pomme dès les premières pénibles têtées qu'il faut examiner d'où vient le soleil avant d'acheter. Qui ignore désormais que les âmes choisissent leur mère avant de s'y enfouir : ma fille, tu n'avais qu'à mieux choisir tes parents. La mère de Pomme entretenait-elle des doutes sur ces affirmations, elle s'était en tout cas toujours comportée comme s'il s'agissait de certitudes profondes et elle n'avait pas vécu assez longtemps pour que Pomme ait l'occasion de vider le sujet. Ma fille tu n'as qu'à, ma fille tu n'avais qu'à, c'était là les pierres d'assise

sur lesquelles madame et monsieur Douly avaient édifié la personnalité de leur fille.

**E**h bien Pomme, tu es silencieuse depuis deux jours, on s'ennuie, tu n'as plus rien à reprocher au soleil ? Pomme pitonnait. Elle était absorbée par une recherche sur l'instant d'éternité. Tout se joue dans cet instant. Cet éclair qui fiançait deux êtres, qui les soudait pour toujours, qui instituait que parmi les milliers de personnes que Pomme croisait chaque année dans les métropoles où la débrouillardise la menait, une seule était soudain miraculeusement fusionnée à elle pour quelques mois de vie commune et pour l'éternité de mémoire, Pomme n'arrivait pas à le saisir, à l'isoler, à le maîtriser. Foudres, filtres, gélules MDA à effet prolongé, Pomme cherchait. Si elle trouvait, elle serait sauvée. Car Pomme avait décidé de vivre seule plus de quinze jours par année. Depuis qu'elle était autonome, au cours des quinze jours qui avaient suivi le déménagement d'une de ces personnes éluées par l'instant d'éternité, Pomme avait été immanquablement frappée par un nouvel instant. Elle tenait depuis aujourd'hui dix jours. Elle était ravie de cette solitude, mais plus les jours passaient, plus elle sentait peser la menace de l'instant en question.

Elle dit quarante piasses et cinquante-six. Elle vit s'avancer un nouvel échafaudage de boîtes de sauce tomate Hunt, le spécial de la semaine. Idiote, se disait Pomme, tu ne peux pas faire une seule chose à la fois, comment veux-tu cerner quelque chose, faisant ainsi office de mère pour elle-même, de façon à permettre à sa mère d'utiliser sur le reste de la parenté sa ligne directe. Comme la fouille qu'elle effectuait dans ses souvenirs ressemblait à une tentative pour sortir des noyaux de citron de l'huile et de l'ail de la vinaigrette, Pomme donnait peu de signes de l'amitié stable qu'elle éprouvait pour sa clientèle.

— «É ben bête,» déclara une voix.

— «Trente-deux piasses et quatorze, quinze, vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze, trente trois quatre cinq merci madame,» dit Pomme. Elle repoussa son tiroir, se croisa les mains sur le ventre, entendit résonner le «è bien bête» qui est une façon montréalaise de faire savoir les choses, ce que Pomme, n'étant pas arrivée du Japon par l'avion d'hier, comprenait très bien. Elle aperçut l'enlignement des Hunt qui l'attendaient ferme. Elle glissa de son tabouret et mit les poitrines de poulet dans le sachet de plastique.

— «Je suis bien bête ?» demanda Pomme pendant que son regard filait à toute vitesse vers les arbres nus de l'entrée du cimetière, vers les arbres, et des arbres, en plein dans un ciel pouding au riz. C'est de là que Pomme revint avec le radieux sourire dont elle gratifia la femme



qu'elle aperçut alors, une jeune femme au teint doré, avec des lèvres orangées avec de la graisse de baleine, les baleines qu'on essaie de sauver, oui, les mêmes, mais sur sa bouche, on n'imaginait pas qu'une baleine puisse pleurer, et l'événement fut clos.

Elle ferma sa caisse après trois piasses et trois. Elle hésita à aller manger chez Vito, plus bas, parce qu'elle se méfiait ce jour-là de tout ce qui dérogeait à ses courtes habitudes. La moindre bifurcation – Pomme mangeait au Campus – pouvait entraîner l'irruption de l'Instant. Une jeune mariée sans doute, imagina Pomme en revoyant en esprit la bouche orangée au suif de baleine. Et pourquoi ça ? demanda Michel dans la tête de Pomme. Inutile, se dit Pomme, de me demander pourquoi la logique de Michel ne me sortira jamais de la tête, c'est précisément à cause de l'éternité. Et pourquoi chez Vito ? ajouta Michel. À cause du spécial de la semaine, répliqua Pomme, ce qui la décida. Elle n'entra chez Vito ni d'un air ni d'un pas assurés comme les habitués. Il y avait une place pour elle à la terrasse fermée et chauffée.

Pomme Douly devrait aller faire un séjour en Italie, tout le monde le lui a déjà dit, ne le lui dites pas, elle sait. Une pizza toute simple, elle veut, tomate mozzarella. Alors, la mariée avec son suif orange fait sa

deuxième entrée dans la vie de Pomme. Comme la mariée veut une place à la terrasse, comme c'est plein à craquer, comme la mariée a repéré la chaise vide en face de Pomme, voici que la mariée s'assoit en face de Pomme.

– «C'est vous, la bien bête du Steinberg, je m'appelle Anna».

C'est quand même drôle comme la bouche s'ouvre pour prononcer Anna, pense Pomme.

**P**omme ne vit plus seule. Non mais l'instant, tu comprends, l'instant, dit-elle à Anna, c'était quand ? C'était à la caisse ou c'était l'orange de ton rouge, ou le ciel pouding au riz, ou quand tu as dit «Anna» ou quoi ?

– Tu as encore laissé glisser des noyaux de citron dans la vinaigrette, dit Anna. Et si c'était tes couettes, tes deux couettes folles ?»

– «Oui, mon éternelle,» murmure Pomme toute absorbée par sa pêche aux noyaux de citron. «Et si c'était le spécial de la semaine ?»

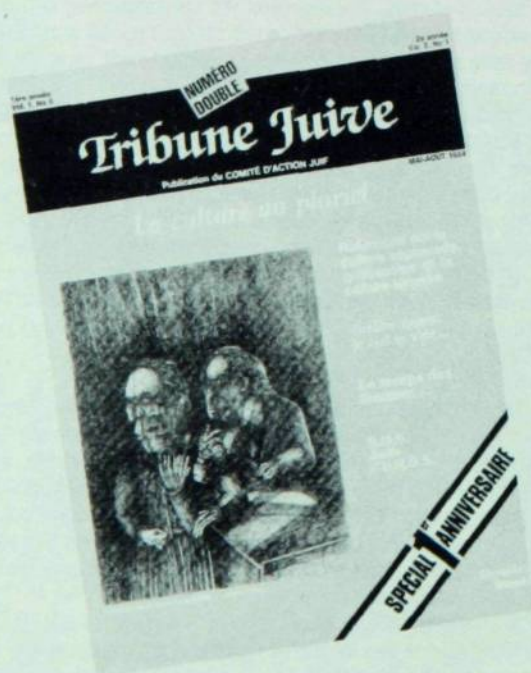
Le cœur d'Anna se serre aussitôt à l'idée que Pomme peut être distraite à n'importe quel moment et par n'importe quoi.

Suzanne Jacob écrit, parle et chante (et vice versa). Son âge varie selon les heures et oscille entre 14 et 84 ans. Elle a publié un roman, **Flore Cocoon**, en 1978, aux Éditions Le Biocreux, qu'elle a fondées, un livre de nouvelles, **La survie**, en 1979, un recueil de poésie, **Gémellaires**, en 1980, et un deuxième roman, **Laura Laur** (prix Québec-Paris), en 1983. En plus, des dramatiques pour Radio-Canada : **Exercice pour une comparaison**

et **Le mur** ; un collage de ses textes, **Le rire de l'étrangère**, au Théâtre expérimental des femmes et, depuis trois ans, une chronique humoristique dans la **Gazette des femmes**. Auteure-compositeure-interprète, elle a aussi «publié» deux disques. Elle vit en France jusqu'à nouvel ordre, depuis septembre 1981, et travaille à son troisième roman.

## Dans Tribune Juive de mai-août

publication du comité d'action juif



- Une entrevue avec Marek Halter
- La découverte du plaisir féminin chez Hélène Cixous
- Dossier : S.O.S. – Juifs d'URSS
- 36<sup>e</sup> anniversaire de l'État d'Israël

### ABONNEMENT À TRIBUNE JUIVE Le seul magazine juif d'actualité

Nom .....  
Adresse .....  
Ville ..... Province .....  
Code postal ..... Tél. ....

Abonnement 1 an – 6 numéros : 25\$  
Abonnement de soutien : 100\$ et plus

Découper ce coupon et le retourner avec votre chèque à l'ordre de Tribune Juive, 5005, ch. de la Côte Ste-Catherine, suite 12, Montréal H3W 1M5.





# LE CHAMPAGNE DU SON



## *Filttronique*

HAUTE FIDÉLITÉ

Représentant les meilleures marques dans le domaine de la reproduction sonore,  
nous serons heureux de vous aider à choisir la chaîne stéréophonique correspondant à vos besoins.  
Au plaisir.

9343 LAJEUNESSE, MONTRÉAL, QUÉBEC, CANADA H2M 1S5, (514) 389-1377





par Greta Hofmann-Nemiroff

**N**ous sommes dans une auto en route vers quelque part, toi et moi. L'endroit n'a pas d'importance. De profil, je regarde le triangle bleu intense de ton oeil fixé sur la route. C'est un portrait familial, cet oeil, et tous les voyages entrepris ensemble en quinze ans de mariage me refluant à la mémoire : le cap Hatteras, Innsbruck, la Jamaïque, la péninsule gaspésienne, le pays de Galles, les landes écossaises. Nous sommes toujours partis en voyage, il me semble, en croyant devenir ces amants des poèmes de John Donne, mystiques et sensuels, enfermés dans un amour si rare et si exquis que seuls les symboles les plus métaphysiques peuvent le contenir. Le voyage d'aujourd'hui semble empreint d'un plus grand désespoir ; nous dépêrissons chaque jour davantage et, à l'arrière-plan, se profile la silhouette approbative de da Silva, notre psychiatre.

Cet Espagnol petit et vif, à l'accent prononcé mais au verbe éloquent, nous a conseillé d'engager une gardienne d'enfants responsable et de prendre congé pour nous redécouvrir l'un l'autre. L'irréalité de la scène me submerge encore. Ai-je bien entendu quand il a suggéré de remettre à flot notre relation sexuelle par... et là, il a tousoté discrètement, n'est-ce pas?... par plus de manipulations tactiles ? Nous ne discutons jamais de nos sessions, après ; elles demeurent entre nous une barrière palpable, un secret indésirable et partagé. Si nous pouvions en parler, peut-être n'aurions-nous plus besoin de son ombre dans notre vie, tous les mercredis à cinq heures ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? Ah oui... Je tourne la tête

pour les voir, eux, notre famille, encadrés par la fenêtre, avec pour toile de fond l'ample silhouette de madame Blount dans son large tablier de vichy. Alignés en ordre décroissant, les trois enfants nous saluent de la main. Madame Blount aussi et ses gestes exhalent une apaisante bonne volonté professionnelle. « Tout va bien se passer, madame, semblent-ils exprimer, partez et amusez-vous bien ». Pourtant, j'entends aussi, de cette silhouette au tablier noué, la suite et la fin d'une litanie silencieuse : « ... pendant que je m'échine ici, en charge d'une maisonnée incontrôlable, avec vos enfants gâtés et insupportables ». Nous leur faisons au revoir de la main, tous les deux, mais séparément.

Est-ce pour nous rapprocher que tu allumes la radio MF, qui distille docilement, dans l'air chargé de silence, une symphonie de Mozart ? Je m'entends rire d'un rire involontairement cassant. « Notre chanson », dis-je, sans être tout à fait inexacte. Tu ne réponds pas ; après tout, peut-être da Silva l'a-t-il convaincu que le silence vaut mieux que tes réparties sarcastiques habituelles. Je remarque combien les lignes, de tes narines à ta bouche, se sont profondément creusées. À quarante ans, il n'est pas trop tard pour changer, n'est-ce pas ? Ton visage se détend et je me demande si tu es aussi en train de te souvenir de ce que la musique signifiait pour nous, les premiers mois de notre rencontre à l'université. Ah ! comme nos journées s'illuminaient alors, toutes brillantes de l'éclat de notre engouement. Plus tard, quand nous avons commencé à mythifier notre amour, nous avons découvert que nous nous arrangions tous les deux pour aller aux mêmes concerts, de façon à nous retrouver « par hasard » aux entractes.

Et quand nous avons fini par devenir amants et aller aux concerts ensemble, je n'étais consciente que de la texture de ton bras posé





contre le mien sur l'accoudoir commun, à travers quatre épaisseurs de tissu. J'étais au diapason de ton jeune bras duveteux plus que de toutes les harmonies entrelacées et des complexes contrepoints des suites de Bach. Maintenant, ici dans notre auto, je voudrais te toucher le bras en souvenir, mais je ne le fais pas. Une étrange perversité m'a gagnée ; je ne veux pas de la reconnaissance que cela me vaudrait de toi et, par extension, de da Silva, de nos familles, de nos voisins. Je pense plutôt à traquer et enfermer, comme une mouche à feu dans un bocal, un instant de ces anciennes soirées. J'imagine que le désir qui voyageait par synapse d'un bras à l'autre, dans les dernières rangées poussiéreuses de la salle du Plateau, pourrait encore luire doucement comme une mouche à feu mourante. Alors je pourrais recréer le sens, même affaibli, de cette illumination, revoir comment elle a pris naissance, éprouver encore une fois comment nous étions, alors.

Nous dépassons des boutiques familiales ; ce serait un réconfort de m'y arrêter, de voir le quotidien si bien tenu à distance de notre compartiment d'acier arrêté au feu rouge, ses fenêtres bien scellées. Mais après un virage à droite, nous sommes sur l'autoroute qui s'étire vers le Nord jusqu'aux Laurentides.

«Est-ce que ta porte est verrouillée ?», demandes-tu, comme nous dépassons les 70, puis 80 milles à l'heure. «As-tu bouclé ta ceinture ?»

Je vérifie et réponds «Oui», et je me demande pourquoi tu m'as soudainement posé la question : souhaites-tu me voir vivre éternellement ou dégringoler de la voiture ?

Pourquoi nos conversations se font-elles si minces ? Da Silva ne mentionne jamais nos silences ; peut-être n'en a-t-il pas conscience, nous nous montrons d'une telle verbosité en sa présence, nous disputant son attention. Mais nous payons pour parler et nous

sommes devenus si obéissants, si redevables de ses avis. Avec une discipline de fer, nous avons touché, agrippé le corps de l'autre dans le noir, comme en braille, et utilisé langues, lèvres, doigts et dents de manières encore inexploitées. Nos silences s'amplifient et ces étreintes nocturnes nous donnent peu de plaisir, manquent de conviction. Je ne peux pas mettre le doigt sur ce qui nous réduit au silence et nous paralyse l'un en face de l'autre.

**C**e qui me vient à l'esprit tout à coup, avec un sentiment aigu d'urgence, c'est mon trente-cinquième anniversaire, fête il y a quelques semaines. Qu'ai-je accompli jusqu'à maintenant ? Que me reste-t-il ? Je me tourmente avec cette devinette. Ce matin, j'ai arraché de ma joue un poil noir et dur, et j'ai paniqué devant les pouvoirs déclinants de ma réserve d'oestrogènes. J'ai pris rendez-vous pour une électrolyse la semaine prochaine. Songeant à mes réalisations passées, me revient la mémoire de mes amants passés, de mes infidélités passées. Tu es au courant pour plusieurs, ou du moins certaines d'entre elles, n'est-ce pas ? Parfois, tu m'as signalé tes soupçons, d'une manière volontairement sibylline et j'éludais la question. Pourquoi n'as-tu jamais creusé ces soupçons, pourquoi n'as-tu pas défié l'un d'eux en duel, pourquoi ne m'as-tu pas présenté d'ultimatum ? Peut-être as-tu commis tes propres infidélités ? Je soupçonne tes soirées du lundi, mais je n'éprouve que lassitude face à la corvée de me renseigner, probablement autant que toi à me presser au delà de mes faux-fuyants. Je ne dis rien de mes amants à qui que ce soit, n'introduis personne dans mes confidences ; ce sont mes secrets et à cela tient tout leur charme. Les hommes eux-mêmes n'en ont jamais été le principal sujet ; rustres et imbéciles, ils ont marché à l'aveuglette dans



le scénario de mes distractions. J'ai dicté leurs répliques, orchestré les rendez-vous et me suis assurée de ne jamais être triste quand tout finissait.

Encore une fois, j'énumère mes amants, un à un sur mes doigts gantés : un boucher grec de Baltimore pendant une semaine passionnée ; un peintre en bâtiment dont les sourcils se rejoignaient ; un jeune Écossais aux mains larges, étudiant en théologie à la recherche du péché ; un collègue plutôt efféminé qui démontra pourtant une surprenante virilité et beaucoup de désir, pendant quelques semaines agréables, avant de déménager pour toujours en Australie avec sa jeune famille. Parmi eux, un seul m'a apporté un instant de réelle beauté, et c'est arrivé de façon tellement inattendue. C'était un authentique homme-à-femme, qui avait appris à briser les coeurs de cette manière propre aux hommes noirs avec les femmes blanches. Ils m'intriguaient tellement, lui et son mode de vie ; c'était un « gambler » qui faisait du taxi de nuit en périodes de vaches maigres, pour ensuite passer ses jours plus fastes à jouer. Il ne semblait jamais dormir beaucoup.

Traversant la lumière crépusculaire de l'hiver, je ressens à nouveau tout le pouvoir de cet instant dérisoire d'un été de ma vie. Nous avions fait l'amour ; d'un seul mouvement, il s'est allongé par-dessus moi pour prendre sur la table de chevet son tabac et son papier à cigarettes, avant de retourner s'appuyer sur ses coudes. Légèrement redressé, il a roulé sa cigarette sur son ventre plat. Ce sont ses mains qui m'ont alors saisie, et qui me captivent encore. Ces doigts, si frais sur les contours de mon corps, des doigts articulés avec une telle finesse qu'ils auraient dû produire de grandes musiques, de superbes oeuvres d'art. Leur dextérité aurait mérité des instruments plus productifs que les corps femelles protégés par la contraception qu'il manipulait habituellement. L'observer en train de rouler sa cigarette, c'était surprendre une exquise danse rituelle, et une délicatesse érotique émanait du mouvement de ces doigts agiles... bien plus excitante que tout ce que j'avais vu avant, ou ai vu depuis. Il a levé les yeux et dit, autour de la flamme, « Viens ici », d'une voix épaissie. Mais pourquoi ? Ces doigts possédaient leur vie propre, chacun d'eux long et parfaitement modelé, avec un ongle beige symétrique embelli d'un lustre mat. Il avait senti mon désir, mais sa propre compréhension des choses le poussa à me décerner ses prouesses comme une récompense. C'était comme faire l'amour dans le cadre d'un programme exigeant d'entraînement physique. Ça ne voulait rien dire, rien. Quand nous nous sommes séparés, il m'a fait cadeau d'un sourire triomphant, sûr que ses gymnastiques banales m'avaient conquise. Je ne lui ai pas souri en retour, n'ai même rien dit. Pour dire quoi ? Que je n'avais jamais vu tant de beauté que lui roulant une cigarette et que nous n'aurions plus jamais à nous revoir ? On ne peut pas dire impunément de telles choses aux gens.

Je me demande si tu peux lire dans mes pensées. Mais tes yeux, fixés sur la route pour éviter les plaques de glace, tes yeux ne me disent rien. Rien dans ton profil ne m'indique que tu as perçu mes infidèles réminiscences.

« Ne t'inquiète pas des enfants » me dis-tu, sentant mon regard. Tu allonges le bras, me tapotes la main pour me rassurer. « Je suis sûr qu'ils vont bien. As-tu téléphoné pour les arrangements de samedi ? »

Je rétorque abruptement « Bien sûr » et j'essaie de voiler ma brusquerie en te pressant la main en retour. Je répète « Bien sûr », plus doucement cette fois, « les Thomas viendront les reconduire ».

Ma vie ressemble trop souvent à ça... ces explications détaillées que je te donne sur ces arrangements qui sont l'essence même de la vie urbaine et bourgeoise. Précédés d'une série de coups de fil, nos enfants sont toujours reconduits par moi ou par toi ou par d'autres parents distraits. En familiales, en covoiturage, en taxis, en autobus, on les transporte ici et là dans la ville pour suivre des cours où les experts actuellement en vogue les gavent, par bouchées, d'un millénaire de culture. Est-ce que, parfois, tu n'as pas envie de déceler et de protester : « Non, nous nous appauvrissons le coeur à grand frais » ? Je m'interroge et je sais pourtant que ma pauvreté émotive a sa source plus loin que le covoiturage ; je ne devrais pas confondre symptômes et maladie. Je te regarde encore. Ton visage est légèrement soucieux, et il me faut une fraction de seconde pour comprendre que cela est causé par les parasites de la Radio MF - et non par mes pensées. Tu

éteins la radio.

O h ! je peux facilement imaginer ce que tu répliquerais, irrité, à mes questions, à l'expression de mon malaise. Ce portrait de moi en ménagère harassée est peu crédible, me ferais-tu remarquer. Je suis, poursuivrais-tu avec emphase, une professionnelle raisonnablement payée, pour servir à la société de mère d'emprunt et pour travailler au département de service social d'un hôpital du centre-ville. J'écoute sans fin mes clients, mes yeux rivés aux leurs, dans un geste d'implication bien inculqué et bien exécuté. J'ai appris à hocher la tête de manière encourageante, un geste sans jugement de valeur, conçu pour inspirer confiance ; mais une partie de moi est détachée, et prête plutôt l'oreille à ces détails qui transforment une tragédie personnelle en anecdote.

Il est probablement vrai que mes ressentiments sont exagérés, ruminations vagues d'une vie choyée. Il n'y a pas tant d'hommes, me disent ma mère et mes soeurs, en me cajolant inconsciemment pour me remettre le pied à l'étrier, il n'y a pas tant d'hommes qui auraient même envie de connaître tous les détails de la vie de leurs enfants. Pourtant moi, cela m'apparaît comme un manque de confiance... comme si tu me surveillais. Puis-je te le dire franchement ? Je sais que tu écoutes mes téléphones et je te soupçonne de lire mon courrier. Je sens toujours ta présence dans ma vie ; tu tournes autour de moi comme un chacal, toujours à l'affût aux abords de ma vie, au fond de mon coeur. Parfois je me demande pourquoi tu ne fonces pas sur moi, pourquoi tu ne m'attaques pas ; c'est à cause de ma constante vigilance, je suppose. D'un autre côté, maintenant que j'y pense, c'est que tu n'as pas besoin d'attaquer ; tu sais très bien que, souvent, ta présence seule suffit à me ronger les entrailles.

Malgré tout, je n'arrive pas à vous dire, ni à da Silva ni à toi, que nous n'avons pas besoin de pourchasser notre intimité dans cet hôtel coûteux des Laurentides, où nous rejoindrons les autres skieurs, à l'après-ski, pour prendre l'apéro devant le foyer énorme et invitant. C'est cher et inutile parce que tu es toujours là. Ton esprit légaliste trace des plans, vérifie, compare et réexamine tout avec une voracité dont je dois faire abstraction si je veux survivre à ma vie de tous les jours. Mais je ne peux pas te dire ça, parce que ça te blesserait. Non, ce n'est pas vrai du tout. Je ne peux pas te le dire parce que ça te fournirait d'autres armes, ça accroîtrait encore le caractère destructeur de tes embuscades.

« Nous sommes chanceux d'avoir de si bons amis, si dignes de confiance ». Je suis d'accord avec toi et pourtant, dernièrement, je n'ai pas pu déterminer si la prudence et l'impartialité que j'ai tant admirées chez mon amie Margaret Thomas, n'étaient que le fruit d'une générosité limitée. Il y a quelques semaines, je lui ai confié que nous... toi et moi... nous n'étions plus très heureux ensemble. C'est seulement avec cette périphrase puérile que j'ai pu emballer notre désespoir d'une manière acceptable à ses yeux. Je l'ai vu regarder sa montre à la dérobée, anxieusement, et je l'ai entendu me dire qu'elle ne l'aurait jamais deviné. Sa réserve naturelle réussit à réprimer sa surprise, et cela était si poignant que les larmes me vinrent spontanément aux yeux sans que je puisse les retenir.

« Je ne sais pas quoi faire », lui ai-je dit ce jour-là. Pour la première fois, j'avais l'impression d'y pouvoir quelque chose moi-même. Alors, quand je lui ai téléphoné à propos des enfants pour samedi, ça me tordait le coeur d'entendre le soulagement dans sa voix, après qu'elle eut bien évalué le but de mon appel. Bien sûr, elle serait enchantée d'avoir l'oeil sur eux. Et je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle serait ravie d'avoir l'oeil sur n'importe quoi, sauf sur les mariages et plus spécifiquement sur le sien. Elle et Fred ont tracé, à même le territoire occupé par leur mariage, une géographie émotive sans risques, qui ne résisterait peut-être pas à un examen critique. Notre situation change sans aucun doute sa perception de la sienne. Pourtant, même au milieu de ces réflexions si peu charitables, je sais que je suis injuste, que Margaret a été pour moi une bonne amie durant toutes ces années ; j'ai simplement besoin maintenant de quelque chose de plus consistant que les dissimulations délicatement dosées de notre fragile amitié.

« Marg était ravie de s'occuper d'eux », dis-je, sachant bien que pour



toi les Thomas sont un territoire neutre, un terrain sûr.

«**A**

lors, tu ne sais pas quoi faire?», répéterais-tu peut-être, incrédule, et tu soulignerai d'un ton mesuré, raisonnable, que nous faisons ce que nous pouvons. Ne nous sommes-nous pas soumis, à prix d'or, aux bons offices de da Silva? Ne consacrons-nous pas tous les deux beaucoup d'énergie à pourchasser cette proie commune et fuyante: un rajeunissement du cœur? Et je ne peux que répondre faiblement: oui, c'est vrai; mais je me sens comme oubliée. Nous faisons tout pour préserver notre union... si ce n'est en réalité, du moins en apparence. De ma voix assourdie, je veux m'objecter au statu quo aussi raisonnablement que tu le défends. Je voudrais, d'un ton calme et impersonnel, me diviser comme une amibe et engendrer une autre moi-même, meilleure. Ça ne peut plus continuer: les cours de musique Orff pour les enfants, les leçons de ballet, les soupers à la chandelle en longues jupes de laine, les mardis soir de symphonie, nos corps à corps infortunés dans le noir. Non, laisse-moi reprendre... Je ne veux pas banaliser mon angoisse: je ne sais pas combien de temps encore je pourrai supporter ce joug, et arpenter stupidement les sentiers déjà battus par tant d'autres. Tu as raison; nous nous servons des meilleurs palliatifs que notre culture peut offrir. Moi aussi, souvent, je conseille à mes clients une «thérapie de couple», laissant même planer l'idée de «thérapie familiale», alors que da Silva ferait aussi bien l'affaire... petit dieu ménager se réchauffant à notre foyer reconstruit.

«Est-ce que je t'apporte un café ou un coke?», demandes-tu d'une voix que je connais bien. C'est une voix déterminée à maintenir la bienséance et le bon ordre. Nous sommes arrêtés pour faire le plein et tu diriges tes mains gantées vers les machines distributrices, dans le bureau embué du garage.

«Oh! je prendrai un café, merci... noir», te dis-je, bien que tu saches comment je prends, comment j'ai toujours pris mon café.

«C'est probablement de l'eau de vaisselle. Tu serais mieux avec un coke», offres-tu sans ouvrir ta portière. Tu évoques ici notre plus ancienne mythologie... que ni toi ni moi ne tolérons le mauvais café. Nous frichons tous les deux et commentons chaque jour séparément, au travail, la petite hérésie de boire le liquide brunâtre et infect des machines.

Je réponds «Non, je veux quelque chose de chaud». «Alors, pourquoi pas une soupe ou un chocolat chaud, s'il y en a? Ou même du thé?» «Non, du café. Noir, s'il te plaît.»

Tu ouvres ta portière et tu es surpris de ne pouvoir sortir. Tu as oublié de détacher ta ceinture. Nous échangeons un sourire hésitant. «Pourquoi ne viens-tu pas avec moi à l'intérieur?» Ta voix contient à la fois tristesse et espoir. «Un peu d'exercice et d'air frais te ferait du bien.»

Je me rapetisse sous l'enlacement de la ceinture de sécurité. «Non, il fait trop froid. J'attendrai dans l'auto», dis-je en me blottissant dans le siège d'une manière exagérément féline, et j'espère que ce moelleux refus l'adoucir.

Évidemment, le café est infect, et tu bois ton coke avec un air de satisfaction un peu exagéré. «Nous y serons dans moins d'une demi-heure», signales-tu en t'attachant et en verrouillant ta portière. «Fin prête? Ta porte est verrouillée, ta ceinture est bouclée?» Tu n'as pas l'air de l'apercevoir que je ne te réponds pas.

**L**a vérité, c'est que je n'arrive pas à trouver un sens à tout ça et que je n'ai personne à qui en parler. J'ai peu confiance en toi ou en da Silva. Vous semblez ligués pour rétrécir ma vie. Mes amis et la famille nous voient déjà comme la version idéalisée de nous-mêmes que da Silva nourrit avec tant d'assiduité. Mais rien ne parvient à étouffer mes protestations intérieures. Quand je pense à tout ce que je veux en dire, cela se réduit apparemment à une si maigre pitance... à tant de futilités. Je dirais ceci: oui, j'ai ceux que je dois aimer, je m'occupe de ma carrière, de mon passé, de mes acquis; ça n'a pas été une mauvaise vie, n'est-ce pas? En quelques secondes, je peux évoquer des souvenirs d'instantanés remarquables, d'événements délicieux que nous avons partagés, toi et moi.

**Greta Hofmann-Nemiroff, 46 ans, a publié différentes nouvelles et articles dans *Fireweed*, *A Room of One's Own*, *La Vie en rose* et d'autres périodiques. Directrice du New School Dawson College, à Montréal, c'est une féministe qui a donné des conférences et des ateliers à travers le Canada et les États-Unis. Son premier roman, *Visitings*, est en voie de publication.**

**We are in a car going somewhere a été publié dans *Matrix*, new canadian writing, no 16, printemps 1983, Lennoxville, Québec.**

Mais je dois spécifier aussi que chaque nuit, je rêve de suffocation, d'étouffement. Parfois, j'ai si peur de m'endormir, d'être la proie de mes rêves, que j'ai inventé un exercice que je recommence indéfiniment, étendue contre ton corps immobile et inconscient. En esprit, je parcours la maison et je dresse l'inventaire... tiroir par tiroir, armoire par armoire... de tout ce que je pourrais abandonner. J'appelle ce trésor ma collection «d'abandons». Tu ronfles doucement, un bras posé sur les yeux (pour te protéger de moi, ai-je toujours pensé), et je commence à étendre ma liste aux gens, aux situations, aux relations. J'abandonne tout ce que je peux. Finalement, je coule dans le sommeil et je me réveille le lendemain matin fatiguée et incapable de me rappeler les gens et les projets de ma liste. Un peu groggy ces matins-là, je me sens comme, j'imagine, une femme «facile» mais d'un certain statut social, après une soirée de beuverie. Elle ne peut se rappeler à qui elle a offert ses faveurs mais elle se souvient de scènes pornographiques et humiliantes, avec des gens sans visage. Je sais que cela n'explique pas tout. Pourtant, je ne peux ajouter qu'une chose: les mains de cet amant-là semblent compter beaucoup. Je pense souvent à elles, je les détache d'une personnalité désagréablement vaine, je les revois roulant une cigarette avec une précision olympienne, une sensuelle délicatesse. Ces quelques secondes retranchées de ma vie semblent contenir l'essence même d'une exploitation impénétrable. La comprendre, je saurais peut-être quoi faire.

Nous tournons dans l'entrée semi-circulaire de l'hôtel. Nous freinons complètement, et le propriétaire lui-même vient à notre rencontre, en gros chandail torsadé et knickers à la mode. Il a le sourire figé de l'hospitalité européenne professionnelle, qui promet une bonne qualité, mais rien de plus sans supplément. Mentalement, je le caricature, j'imagine des apprentis-hôteliers pratiquant de tels sourires devant une enfilade de miroirs, dans les meilleures écoles suisses. Déjà dehors, debout auprès de notre hôte, tu attends que j'ouvre ma portière. Mon visage reflète-t-il la moindre trace de mes protestations intérieures? Je me voudrais capable de réclamer à grands cris plus de dignité que ne peuvent m'en procurer ces vacances de ski émotivement écrasantes. Mais je ne suis pas prête à créer tant d'embaras, tant de fureur. Mes voix s'étranglent elles-mêmes avant de naître; avortées, ce n'est pas aujourd'hui qu'elles trancheront l'air glacé de l'hiver.

Tout à coup, il m'apparaît que nous continuerons peut-être toujours d'errer ainsi sur la voie du bon sens et des intentions exemplaires. Nous serons toujours dans une auto en route vers quelque part... enfermés dedans, coupés du dehors, regardant s'enfuir le paysage. Je détache ma ceinture, j'ouvre la portière, saluant l'hôtelier d'un sourire aussi professionnel que le sien. Puis, à tes côtés et du même pas, j'entre dans l'éclat bucolique d'un hall de bon goût. De sa propre volonté, on dirait, mon bras se glisse sous le tien et s'y agrippe, pendant que nous examinons le groupe coloré réuni devant la cheminée et qu'il nous examine. Tu presses ostensiblement et chaleureusement mon bras contre ton corps et je me demande qui, au fond, séduit l'autre, et qui est séduit?

Traduction:

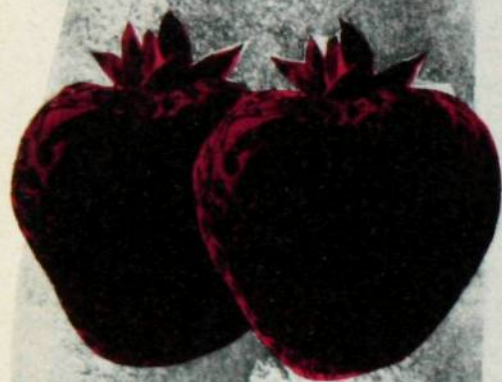
CLAIRE DÉ

Révision:

LVR et l'auteure

1/ John Donne: poète et prédicateur anglais né et mort à Londres, 1573-1631.





# Le désir comme ça

par Claire Dé

**L**a première fois. La première rencontre, un soir tard, dans un café-théâtre désert. Je m'en souviens mal, j'avais le cœur qui battait trop vite. Tu m'as fait rire en me racontant des histoires tristes. Tu m'as parlé aussi de la grande faille marine du Saint-Laurent, et que tout le Québec serait ébranlé dans pas longtemps, et que la meilleure manière de se garantir des tremblements de terre était non pas de se garrocher dehors ou de s'enfermer dans un garde-robe mais bien de se tenir dans l'encadrement de la porte.

Quelle est cette flamme qui me lèche les veines ?

Je maudis la belle actrice qui vient tout à coup te parler. J'ai fini par l'arracher à elle en lui disant que je te kidnappais. Je te vole. Je te prends. Je te veux. Pourtant c'est toi le premier qui m'a prise, saisie. Mais tu ne le sais pas encore.

Dehors, l'automne froid et pluvieux a disparu, la brume, toute rose, s'accroche au cou des lampadaires. Je te demande de venir me reconduire. Montréal est endormie, engourdie, ou déserte ? Là, dans ton auto, même si tout à l'heure je t'ai fait du genou sous la table, je n'ose pas mettre ma main sur ta cuisse, seulement tourner entre mes doigts les cheveux de ta nuque.

Puis tu as stationné, et j'ai eu peur, tu laissais le moteur tourner, comme si tu allais repartir tout de suite et ne pas monter avec moi dans ma chambre, ni faire l'amour ni dormir avec moi, ni même m'embrasser. Mais nous avons échangé un long baiser, tu as fini par éteindre ta voiture et me suivre.

**P**arfois je me dis que ça aurait bien pu se passer comme d'habitude. Je t'aurais rencontré, après avoir épuisé tous les sujets de conversation nous aurions fait l'amour pleins de bonne volonté, et nous nous serions levés le lendemain plus raisins que figues, pour avaler d'un trait

un café plutôt amer. Une nuit pareille à tant d'autres et dont on ne se souvient pas parce qu'on veut les oublier.

Mais ce que j'avais senti de toi, à partir de toi, ce qui gonflait mon ventre et durcissait mes mamelles, ce qui me faisait le cœur gros mais content et le sexe tout miel, enfin le désir de toi qui m'avait enfiévrée, ne pouvait pas me tromper.

Que dire alors de cette première nuit avec toi, sinon qu'elle m'a enchantée, en effet, enivrée. Que tes baisers, tes mains sur mon corps, mes seins, ma vulve, que ton sexe fiché en moi me rendent folle de plaisir. Et que nous avons dormi noués jusqu'au matin.

Quand tu es parti je t'ai dit ne m'oublie pas.

Tu ne m'as pas oubliée. En me traitant de «tentatrice» tu es revenu charmé en même temps qu'un peu effrayé. Tu me l'as dit, je t'ai répondu que le désir a de quoi faire peur, ou du moins de quoi surprendre, que c'est une avalanche, un geyser, une tempête de vent, un incendie, oui c'est terrible, terrible et délicieux, et sûrement illégal.

Tu me demandes encore si je suis toujours «comme ça». Je ne peux pas l'avouer que «comme ça» c'est la première fois, tu ne me croirais pas, je te réponds rarement, très rarement. Et aussi que j'ai déjà payé cher, dans le passé, de n'avoir pas écouté mon désir, d'avoir laissé la vie, les circonstances, les aléas prendre le pas sur ma passion. Je ne t'en ai pas dit plus, pas plus que toi sur ton suicide par amour à quinze ans. On ne peut pas tout découvrir d'un seul coup.

**Q**uand je suis seule, des souvenirs de toi m'assaillent, comment, faisant mine de croquer mes perles, tu as déposé des baisers comme un collier de feu tout autour de mon cou, ou comment ta langue est venue abreuver, après l'orgasme, ma bouche devenue aride, ou comment nous avons joué comme des enfants à qui mettrait ses mains sur celles de l'autre, ou comment tu t'es endormi dans le creux de mon





bras, mon pouce dans ta paume, ou comment, toi assis une jambe repliée sous toi, moi à genoux devant toi, mon clitoris au bout de tes doigts, tu m'as fait danser, ou comment tu me chevauches jusqu'au fond de moi, et d'y songer seulement des bouffées chaudes très très agréables me montent d'entre les cuisses.

La prochaine fois que tu dois aller à Québec, avertis-moi, j'ai-je dit hier soir. Québec est si érotique, et je n'ai jamais eu vraiment l'occasion d'en profiter. Avec toi...

Tout m'érotise, les fèves duveteuses, une pomme luisante, le vent sur mon visage, le tissu sur mon corps, tout goûte merveilleux, surtout toi, tu goûtes si bon, je mâchonnerais bien une poignée de tes cheveux odorants, je prendrais une mordée dans le gras de ton épaule, une bouchée de ton beau torse, ce soufflet géant, cette forge d'où tu tires ton souffle prodigieux et ta puissance, je luncherais de tes fesses, tes magnifiques fesses d'homme, rectangulaires et dures, je gèberais toutes tes couilles, je me pourlècherais de toi, je t'avalerai jusqu'à la garde pour que tu viennes dans ma bouche. Je voudrais tant que tu aies autant de plaisir que moi.

On sirotait notre cognac en silence. Tu sais, m'as-tu dit, après une grande inspiration, dans six mois je ne serai peut-être pas là à côté de toi, ou peut-être j'y serai... Je ne veux pas te faire de peine, mais je ne veux rien te promettre.

J'ai accusé le coup. Je sais ça, j'ai-je répondu. Je sais ça depuis le début. Tu es libre. Je suis libre aussi. Ce qui est important pour moi, c'est que tu sois là, tout de suite, avec moi. J'ai pris ta main entre les miennes, ta main neuve et si douce. Et puis t'en fais pas, ai-je continué, je ne t'épouserai jamais, je ne ferai plus ça à personne. Ça t'a fait sourire. Tu sais, m'as-tu dit encore, je suis pas mal foqué. Moi aussi je suis foquée. On est foqués et c'est correct. C'est comme ça.

Je t'ai offert une clémentine que j'ai épluchée, séparée en quartiers que je suis allée porter un par un avec mes lèvres à tes lèvres à toi,

douze occasions de baisers fruités. Je me suis assise sur tes genoux, on s'est mis à se frotter, se pogner, se dodicher un bon moment.

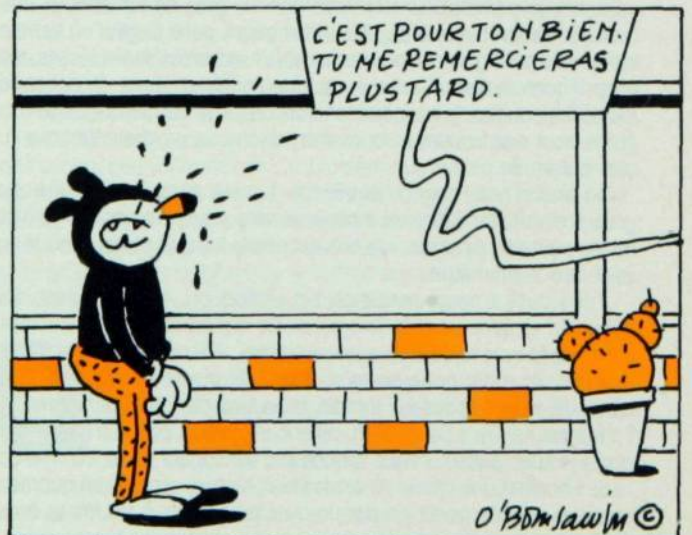
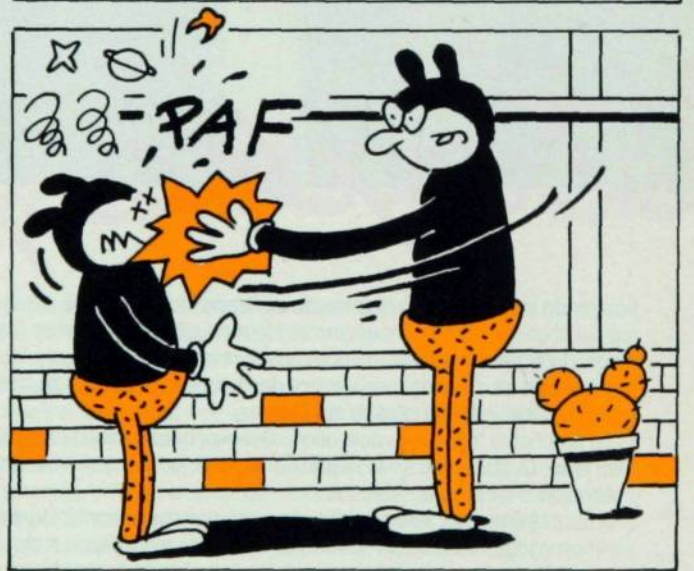
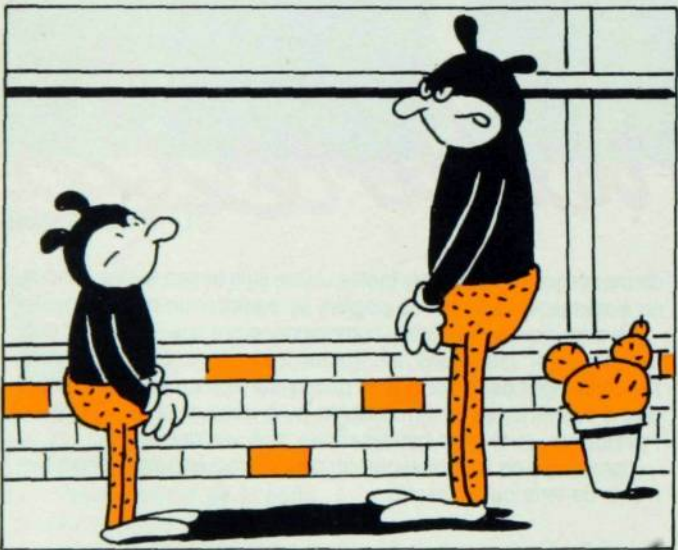
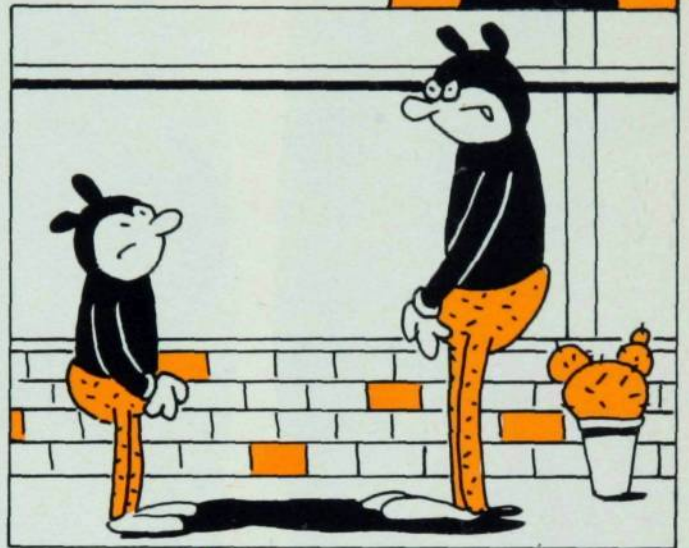
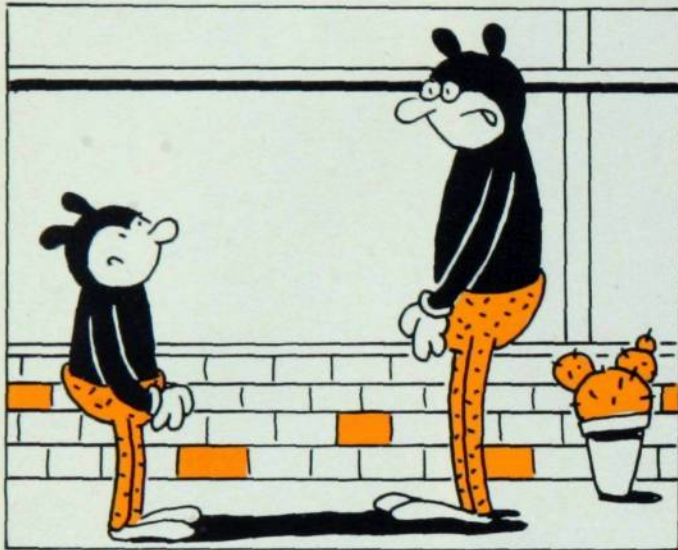
Lève-toi, j'ai-je tout à coup commandé, avant que j'oublie. Je dois accomplir un rite. Viens ici. Tu es intrigué, je t'emmène dans l'encadrement de la porte, je te plaque sur le chambranle, me colle contre toi, te liche. Je te chuchote qu'à chaque porche je devrai t'embrasser. Je te sens bander contre mon ventre.

Comme ça, on sera protégés, on pourra produire tous les tremblements de terre qu'on voudra.

Claire Dé, née en 1953 à Montréal, est d'abord auteure dramatique. Avec sa jumelle Anne Dandurand, elle a publié un recueil de nouvelles intitulé **La louve-garou**. Elle prépare, toujours avec cette dernière, une dramatique-télé de 90 minutes, **Le manoir Brouillard**. En voie de publication : une dizaine de ses pièces, aux Éditions de la pleine lune, sous le titre **Des coups de dés** et un récit érotique, **La nuit**, sous forme de livre d'art aux Éditions art global. Claire Dé se fait à l'occasion traductrice de pièces de théâtre et de fictions qu'elle apprécie particulièrement.

Illustration : Dominique Blain







# maldonne

par Lisette Ménard

**J'**ai longtemps pensé que si nous avions déménagé cette année-là, c'était par la force de ma volonté. J'avais tellement honte que je voulais mourir. En changeant de ville, loin de tout témoin, je pourrais recommencer à zéro, «refaire ma vie», et qui sait ? je finirais peut-être par oublier ; quoique l'humiliation était si cuisante que je doutais pouvoir y parvenir un jour. Le souvenir de la petite phrase m'était insupportable. J'avais l'impression que ma vie était ruinée et je ne me pardonnais pas d'avoir permis que ça arrive. Je ne me pardonnais pas de m'être trompée : je m'étais laissée séduire par une garce, j'avais aimé la mauvaise personne. Heureusement, personne n'était au courant. D'ailleurs, je n'avais jamais été vraiment amoureuse d'elle, au fond. Après tout, je n'étais pas si naïve, voyons. Ça crevait les yeux que ce n'était qu'une pauvre idiote, et puis elle n'était même pas si jolie...

J'avais sept ans et elle devait en avoir vingt. Elle avait le visage lisse et doux d'un ange gardien. Jamais je n'avais vu une femme aussi belle qu'elle. Elle me fascinait complètement, au point que ça me posait un problème de conscience : j'osais à peine me l'avouer, mais je la trouvais plus belle que ma mère ; même que je l'aimais plus que ma mère. Chaque soir, je m'endormais en pensant à elle. J'en rêvais. Je m'inventais toutes sortes d'histoires où elle m'adoptait. Quand elle paraissait dans la cour de récréation, j'avais mal tellement j'aurais voulu qu'elle m'aime. J'essayais d'imaginer un moyen de me faire changer de classe pour être dans la sienne. Finalement, j'ai abandonné cette idée, parce que je ne voulais pas qu'on sache que j'étais amoureuse ; j'avais le sentiment de faire quelque chose de mal en étant aussi troublée par quelqu'un, et puis je me sentais ingrate envers soeur Thérèse, la vieille religieuse si gentille qui m'enseignait. Pourtant, mon Dieu ! que l'autre était belle et qu'elle me semblait douce.

Je lui supposais toutes les qualités. Il me semblait que je ne pourrais jamais aimer personne autant qu'elle. Faute de pouvoir l'approcher, je l'observais à la dérobée lorsqu'elle se promenait dans la cour de l'école avec ma prof. Ça me plaisait qu'elles soient amies. J'aurais aimé pouvoir interroger soeur Thérèse à son sujet, mais à cette époque, je ne parlais jamais à personne. Je ne connaissais même pas les prénoms des petites filles de ma classe. J'étais «sauvage», comme on dit quand on ne comprend pas le drame des enfants uniques.

Puis, un jour, peu avant les vacances de Noël, je suis restée à l'école un peu plus tard qu'à l'habitude. J'étais peut-être de corvée de tableau, je ne me rappelle pas. Je me souviens cependant qu'il faisait très sombre quand je suis sortie dans la cour, mon sac au bout du bras. J'étais fatiguée et j'avais froid. Tout à coup, je l'ai aperçue à quelques pieds de moi, en compagnie de soeur Thérèse. J'ai détourné les yeux, mon coeur battait trop vite. Je l'ai entendue dire : «Venez ici,

vous.» Je me suis retournée et j'ai vu qu'elles me regardaient toutes les deux. Soeur Thérèse souriait. Je me suis avancée, le coeur serré, et quand, arrivée près d'elles, j'ai regardé l'autre en souriant timidement, tremblante d'émotion, elle m'a dit d'une voix sévère : «Vous marchez bien mal, vous !»

J'ai failli m'effondrer. Je ne voyais plus rien, je ne comprenais plus rien, je ne savais plus quoi faire. Il fallait que je parte vite, mais je n'arrivais pas à bouger. Je ne voulais pas pleurer. Il fallait que je reste digne. Que JE MARCHE chez moi. Que je continue mon chemin en faisant mine de ne pas avoir de peine, de ne pas être humiliée. Faire comme si de rien n'était, comme si j'avais toujours su que je marchais mal et que ce n'était pas plus grave que cela. J'ai entendu soeur Thérèse chuchoter : «Vous n'auriez pas dû, c'est une enfant très sensible.» Je l'ai haïe aussi d'avoir dit ça, et surtout d'avoir assisté à la scène. L'autre a répondu : «Mais voyons, elle est trop grande pour pleurer pour rien.» Je voulais que ça arrête, que tout le monde se taise, qu'on me laisse m'en aller. J'ai relevé la tête, j'ai même réussi à sourire, la bouche un peu croche. Je les ai saluées et je suis sortie de la cour en chambranlant.

Je suis rentrée à la maison comme dans un rêve, enveloppée dans un brouillard épais, comme si j'avais eu de la ouate dans les oreilles et un voile sur la face. J'étais morte. J'aurais voulu parler à mon père, espérant qu'il me convainque que rien n'était arrivé ou que ce n'était pas important, mais j'avais trop honte pour raconter la scène. Jamais je n'aurais pu prononcer la petite phrase tout haut, même si je l'entendais sans cesse, sans cesse.

J'ai eu l'impression que j'allais devenir folle ou exploser en mille morceaux. J'étais hantée jour et nuit. Je n'arrivais plus à me concentrer. La phrase me revenait toujours. Marcher m'était devenu un supplice. En février, comme s'il avait deviné qu'il fallait m'emmener loin, vite, mon père m'a appris que nous allions déménager dans quelques jours, c'est-à-dire que nous irions vivre dans une autre ville et que j'allais devoir changer d'école. Au fond, il a dû être bien étonné de la joie avec laquelle j'ai accueilli la nouvelle. Là-bas personne ne pouvait savoir. On aurait beau remarquer mon sourire croche, on ne soupçonnerait jamais mon secret.

**Lisette Ménard, née en 1947 à Montréal est membre du collectif féministe d'écriture Rrose Sélavy (voir LVR No 17). Première nouvelle écrite, première publiée.**





# Le feu et

par Andrea Dworkin

**G.** et moi, on s'assoit sur la seule et unique marche devant l'appartement de cette vieille J. L'aube se lève à peine. L'obscurité s'illumine de l'intérieur. L'acide commence à s'estomper, à relâcher sa prise. On est encore tremblantes, encore flottantes, encore stoned, particules poreuses, corps célestes flottant sur des vagues de lumière et d'air, mais l'ego commence à revenir furtivement : on sait qui on est et où on est, on sait que l'aube s'en vient, on sait qu'on a faim et qu'on doit manger, on sait que l'acide s'en va, on sait que la nuit est finie et que le trip est fini et que le jour est venu, on est assises à regarder le jour devenir de plus en plus clair, on est assises à surveiller un rat mort au bord du trottoir, c'est indiscutablement un rat, et non pas Dieu. Cette vieille J. dort à l'intérieur, elle ne nous laissera pas entrer, elle ne nous fera pas à déjeuner ; on est excommuniées, on est heureuses, on est assises là, en vieilles chums, et on jase dans l'obscurité, on marche aux alentours, on se touche les doigts et on se prend parfois la main, brièvement.

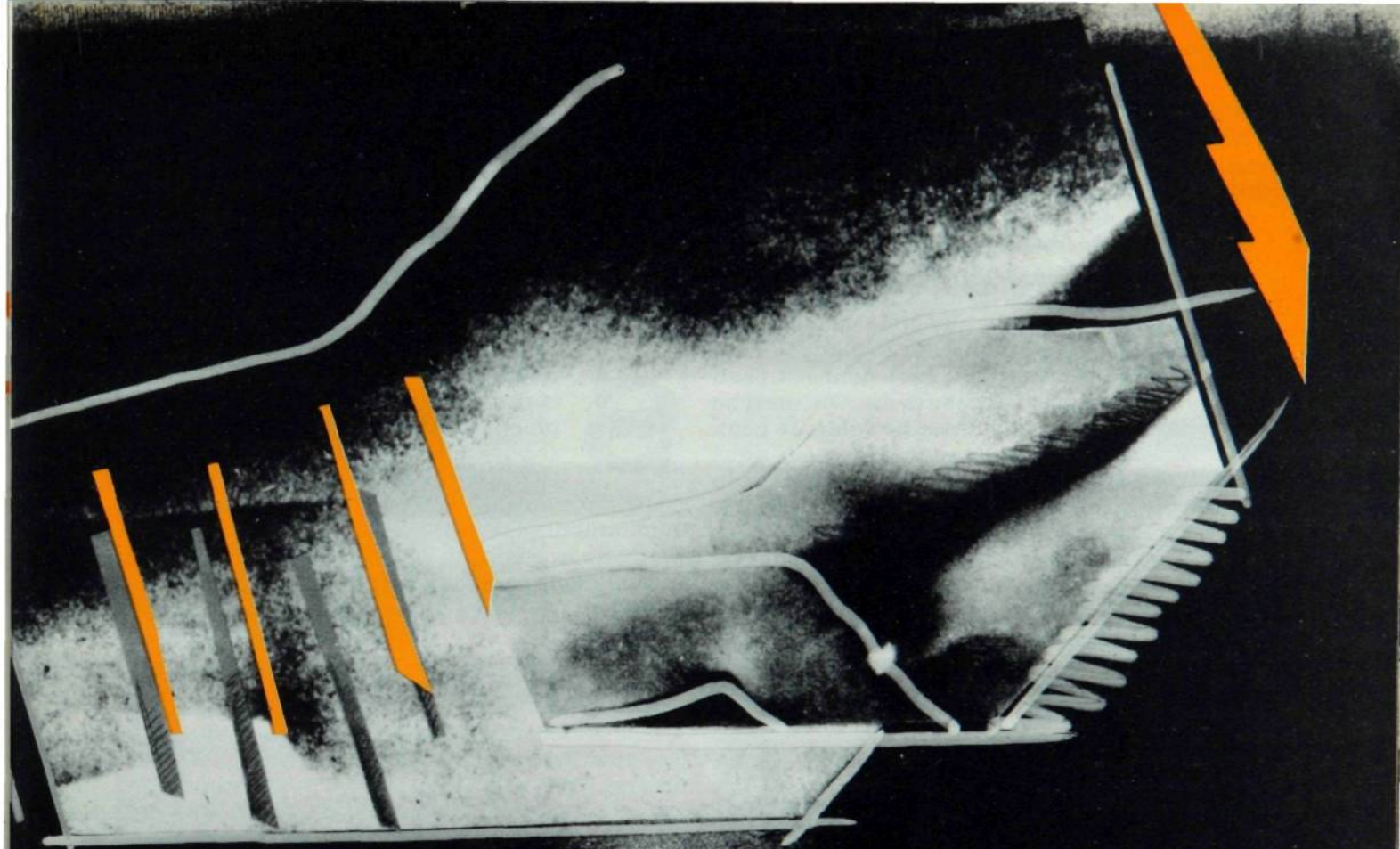
G. et moi, on est assises sur un perron de St. Mark's Place. Hé monsieur ! On a faim. L'acide s'effiloche. La dope nous a donné un appétit féroce. On est crevées. Hé monsieur ! Monsieur nous amène déjeuner. Il est silencieux, aux aguets, difficile à amadouer. Et

monsieur, on le voit, n'est pas si facile à baiser. G. le baise et tombe endormie. Monsieur ne dort pas. Monsieur n'a probablement pas dormi depuis des mois. Monsieur est cinglé. Je l'ai sur le dos pour longtemps. G. dort comme une bûche.

Monsieur est blanc, maigre, nerveux, les cheveux coupés en brosse, musclé, tendu, prêt à exploser. Un ressort trop contracté. Plein d'accès de violence inexplicables. Il baise comme s'il détestait ça. Ça ne le mène jamais nulle part. Il se concentre, il baise. Tu ne peux rien sentir, sauf sa concentration. Comme s'il pratiquait avec ses cuisses un art martial quelconque, encore et encore, essayant de réussir son coup parfaitement, de l'avoir. Mais ça ne le touche pas. Alors la violence le traverse, impersonnelle, et il baise avec fureur. Puis, plus tendu mais plus calme, il se concentre, il baise. Finalement, je dors. Sans savoir comment ni pourquoi.

Quand je me réveille, c'est presque la nuit à nouveau. Il nous emmène à la plage. Ici dans ce local au niveau de la rue, la chaleur est cuisante, traître, c'est de la vapeur humide. On a la peau à vif et brûlante. Nos vêtements sont détrempés, nos yeux gonflés, presque fermés. Il est difficile de respirer ; la chaleur nous fait mal aux poumons. Monsieur a une auto. Il nous paie à souper. Nous allons avec lui à la plage. Il conduit comme un maniaque mais nous, on ne sent que la brise. L'auto touche à peine la route, elle zigzague. Nous quittons la ville. L'air devient moins étouffant. On voit les lumières de la ville filer derrière nous alors qu'on bondit et qu'on s'élanche dans la voiture qui vole. On se rafraîchit assez pour avoir peur.





# La glace

L'auto stoppe et il y a une plage et un océan. C'est désert à perte de vue. Il n'y a pas d'autre auto. Il n'y a personne. C'est la pleine lune et il fait presque clair sur la plage. L'eau scintille, elle s'avance sur le sable. Les vagues sont courtes et délicates. La mer est docile mais elle existe pour l'éternité. Elle s'étend plus loin que notre regard, au-delà de la lune. On est sur la plage. Monsieur veut du cul. G. m'a dit tout bas qu'elle ne peut pas baiser, elle saigne encore. Elle a eu tout l'été des saignements bizarres. Je l'ai taquinée, parce que ça commence dès qu'elle ne veut pas baiser un trou-de-cul comme celui-là. Mais de toute façon elle saigne, c'est pas une menstruation, c'est une hémorragie, elle ne peut pas se faire baiser. Elle et moi on fait l'amour pour lui sur la plage. Ça ne lui suffit pas. Il est tendu comme un fil électrique, il a des spasmes de violence, nous montre son couteau. G. me retient au sol par derrière, les deux bras. Il se retourne une minute, elle a le sourire fendu jusqu'aux oreilles. J'essaie de me dégager, l'oeil fixé à son sourire. Elle est trop forte et je ne peux pas. Il baisse son pantalon. Il me baise. Je me rhabille. G. et moi, on s'assoit et on regarde l'océan. G. et moi, assises, on regarde la lune. De lui-même, il s'en va. Un flic arrive. Qu'est-ce que vous faites ici, les filles ? On regarde la mer, monsieur l'agent. C'est dangereux ici la nuit, les filles. Merci monsieur l'agent. Nous remontons jusqu'à l'auto. Le flic continue sa ronde. Monsieur se relève d'un bond, derrière l'auto, joue avec son couteau. Monsieur nous amène manger du homard, il est silencieux et méfiant, il ne mange pas, puis il nous reconduit à la maison.

**O**n sort de l'auto. La plage est là. L'océan est là. La lune est pleine. On voit l'océan et la lune suspendue au-dessus. Monsieur est tendu. Monsieur nous dit qu'il a un revolver dans l'auto, sous le siège avant. Monsieur nous dit qu'il déteste sa femme. Monsieur nous dit qu'il va la tuer, l'écoeuvante. Monsieur nous dit que sa femme a essayé de le quitter. Monsieur nous dit que sa femme marchait sur la rue et qu'il l'a battue, l'écoeuvante, qu'il l'a mise en pièces et lui a refilé un coup de couteau. Comment sa femme a-t-elle pu faire ça ? disons-nous, sans savoir ce qu'elle a fait. On va sur la plage.

La plage est par endroits couverte d'écume, canettes et bouteilles vides, papiers, ordures. Le sable est un peu sale. G. et moi, on se déshabille l'une l'autre. On s'embrasse. On fait l'amour debout. Il nous veut dans le sable. On fait l'amour dans le sable. Elle s'habille. Il sort son couteau. Elle me tient par derrière. Je suis étendue sur le dos, nue, sur la plage. Elle est derrière moi. Je



regarde son visage au-dessus de moi. Elle sourit, ce sourire fendu jusqu'aux oreilles. C'est un sourire de camarade. Mais j'essaie de me dégager et je ne peux pas. Elle est forte. Elle m'immobilise. C'est un jeu entre elle et moi mais je ne peux pas me libérer. Il me baise. Il disparaît. Je brosse le sable mais j'en suis pleine encore. Je m'habille vite. G. et moi, on s'assoit et on regarde la mer. Le flic arrive. Il dit que nous, les filles, on pourrait être blessées seules sur la plage la nuit. On panique en pensant que Monsieur est parti sans nous. L'auto est toujours là. On marche jusque-là. On monte, couvertes de sable. Je peux goûter le sable dans ma bouche. Monsieur nous paie du homard. Il s'assoit et observe, tout tendu et ramassé sur lui-même. Il nous dépose devant le local. À l'intérieur, on boit du thé glacé et on dort, complètement enlacées l'une à l'autre. On dort et on s'embrasse à la fois, enroulées l'une autour de l'autre comme les branches tordues d'un très vieil arbre. Elle a cessé de saigner. Le sable nous mord la peau, encore et encore, nous fait un peu mal, on est trempées de sueur, on dort et on baise en même temps, sans jamais se lâcher.

**A**s-tu déjà vu la lune, pleine, se lever derrière la tête d'un homme en train de te baiser sur une plage polluée ? As-tu déjà entendu la mer, étendue sur le dos, tes bras bloqués derrière la tête, as-tu entendu le son de l'océan derrière lui, as-tu levé les yeux pour voir sa figure à elle, si souriante ? As-tu déjà senti le sable, sale et un peu humide, et qui s'infiltrait partout, et embrassé ses cuisses à elle avec le sable ? As-tu déjà embrassé partout une femme qui saigne et goûté le sable sale et puis observé l'éclat de la lune se reflétant sur un couteau, nue dans le sable alors que lui te baise, la lune si pleine derrière lui, le bruit de l'océan derrière

lui, tes poignets comme tenus par des fers, ses genoux à elle au-dessus de tes bras alors qu'elle caresse tes seins, pendant que lui te baise comme s'il faisait ses push-ups, mais la pleine lune est très belle et le bruit de l'océan est très pur ?

Et puis, seules, avez-vous déjà eu besoin l'une de l'autre, si désespérément que vous dormiez et baisiez en même temps, tout le temps que vous dormiez, ce temps que d'autres appellent la nuit, si rapprochées, si enchevêtrées, si fondues l'une dans l'autre, si enroulées l'une autour de l'autre, le sable vous mordant la peau dans la sueur, et ainsi, été en paix, heureuses, le temps suspendu là ?

**S**ur le plancher peint, le matelas étroit est transpercé de sueur, et le sable pince, comme de minuscules morsures acérées, blessantes, et la chambre est obscure et sans air, et on est enlacées, dormant et baisant : c'est une étreinte de somnambules, mouillée et brûlante, tout juste à la limite de la conscience mais pas encore en rêve, et la chaleur transforme cette étreinte en délire, pour toute la durée d'une nuit humaine. 🐌

Traduction :  
FRANCOISE GUÉNETTE

Andrea Dworkin, New Yorkaise, née en 1947, militante depuis douze ans contre la pornographie. En plus de livres d'analyse politique : *Woman Hating* (1974), *Our Blood* (1978), *Pornography*, *Men Possessing Women* (1979), et *Right Wing Women* (1978), elle est l'auteure d'un recueil de nouvelles : *the new woman's Broken Heart* (1980). Le texte suivant est extrait de son premier roman, encore inédit, *Ice and Fire*.

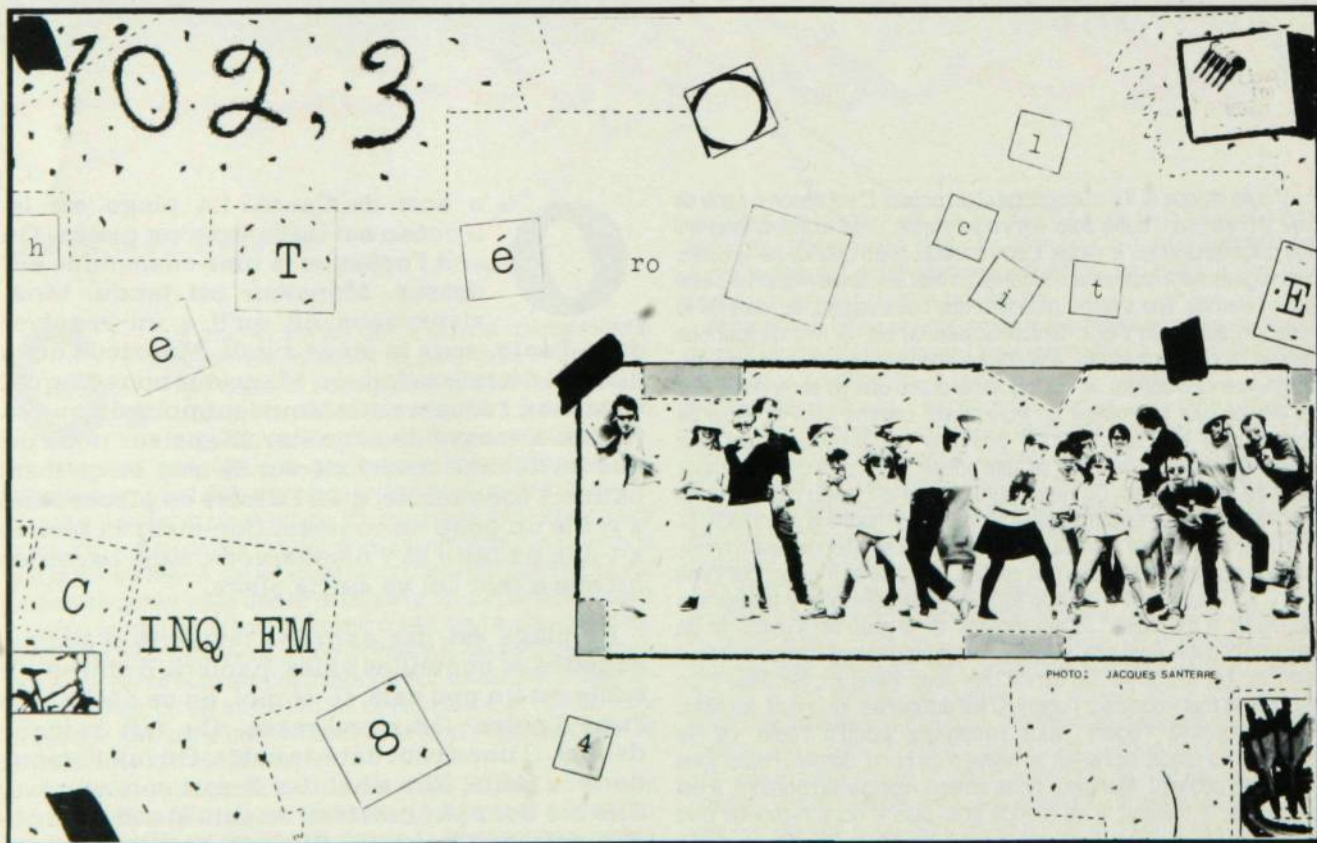



PHOTO: JACQUES SANTERRE



A black and white photograph of a person lying in bed in a room. The person is wearing a dark top and is partially covered by a patterned blanket. In the background, there is a window with horizontal blinds, a desk with a lamp, and a small framed picture on the wall. The text is superimposed on the wall area.

HEY! WANT TO GO TO THE BEACH. please  
hold the noise. je veux dormir.  
---space---au moins 3000 pieds  
chauffé de préférence. ESPACE  
VITAL-DO NOT INFRINGE. oh! please do  
but watch your.....





# SCEAUX :

## de plus en pl



SIXIEME FESTIVAL

**L**a Maison de la culture de Sceaux, en banlieue de Paris, héberge depuis six ans le plus international des festivals de films de femmes, avec un succès évident : 5 000 spectatrices-eurs et 25 films en 1979, 20 000 spectatrices et 90 films en 1983. Les organisatrices Jackie Buet et Elisabeth Tréhard, ainsi que l'extraordinaire équipe du festival, avaient décidé cette année de restreindre un peu l'entreprise. Du 17 au 25 mars, elles n'ont présenté que 14 longs métrages, devant 15 000 personnes. Joyce Rock était là.

En dépit d'un sous-financement chronique et scandaleux, le Festival de Sceaux joue un rôle inestimable dans la création d'une culture féministe à travers le cinéma. Son caractère informel, l'absence de snobisme, l'accès facile des cinéastes les unes aux autres et aux cinéphiles, lui confèrent son charme distinctif. En plus d'être le seul festival à défendre le cinéma d'auteur féminin inédit en France, il en assume la promotion toute particulière auprès des distributeurs. Au lendemain du Festival de Sceaux, les organisatrices avaient prévu quelques semaines de diffusion à Paris, puis une tournée dans 15 villes de province. De plus, le Festival présente chaque année un « Hommage à une réalisatrice disparue ou méconnue ». Cette année, on nous offrait la chance rarissime de retrouver les films de Jacqueline Audry.

### Perdue et retrouvée

Script en 1933, puis assistante de G.W. Pabst et de Max Ophuls, Jacqueline Audry devient réalisatrice en 1943 et produit 18 films avant sa mort. À cause de la mauvaise conservation de son oeuvre en France et comme certains détenteurs des droits de distribution de ses films exigeaient un prix de location inabordable, le Festival n'a pu montrer que cinq films d'Audry. Heureusement, les recherches ont été plus fructueuses du côté de l'Angleterre et du Québec (grâce à la généreuse collaboration de Robert Daudelin et cie, de la Cinéma-thèque québécoise). Voici les films rapatriés pour le Festival : *Gigi* (1948), *Minne*, *l'ingénue libertine* (1950), *Olivia* (1950), *Mitsou* (1956), et *l'École des*

*cocottes* (1957). *Olivia* et *Mitsou* étaient de beaucoup supérieurs aux autres.

Le 18 mars était marqué par un débat avec l'écrivaine Colette Audry (soeur de la réalisatrice), animé par la journaliste Michèle Lemieux, en présence de Madame Danièle Mitterrand et de Madame Yvette Roudy, ministre des Droits de la femme. On a souligné, avec le renfort habituel d'ironie qu'on assistait à une grande première en France ! Le British Film Institute, pour sa part, avait monté il y a cinq ans une imposante rétrospective de l'oeuvre d'Audry.

### Les meilleurs et les autres

Toujours pour limiter l'ampleur du Festival, les organisatrices n'avaient choisi que des longs métrages de fiction et le public a d'ailleurs ressenti l'absence du documentaire et du court métrage. Les films plus intéressants étaient :

*Le cri*. Le gagnant du premier Prix du public est un film extraordinaire, réalisé par une femme extraordinaire, la Polonaise Barbara Sass. Il nous montre par la fiction conventionnelle les marginales-aux de Varsovie. Grâce au jeu fascinant de Dorota Stalinska, nous découvrons Marianna, une jeune femme, tout juste sortie de prison, qui se fraie un chemin en travaillant dans la respectable Pologne urbaine et dans ses bas-fonds. Assaillie, après les visionnements, par une volée de questions trop explicites sur Solidarité et sur la censure en Pologne, entre autres, Sass a dû rappeler le public à l'ordre à maintes reprises, tout en réaffirmant son désir d'échanger avec nous. Au fil des quatre jours de sa visite, marquée de nombreuses conversations en plus des débats, le public s'est montré digne de sa confiance et

elle a effectivement réagi avec une aisance et une complicité grandissantes.

Le public a aussi accueilli avec enthousiasme les films *Canale grande* (voir LVR no 16) et *Dorian Gray dans le miroir de la presse à sensation*. Ce dernier, d'une durée de deux heures et demie, est la plus récente fantaisie, grandiose et débridée, de l'infatigable, l'irrépressible Ulrike Ottinger, cette « femme de la Renaissance » du cinéma moderniste. Dans *Dorian Gray*, nous retrouvons une Delphine Seyrig aussi admirable dans le rôle de Madame le Docteur Mabuse que dans *Freak Orlando* (Ottinger, 1981). Ce film s'est d'ailleurs mérité le deuxième Prix du public, comme *Freak Orlando* l'année dernière !



Barbara Sass et Jacqueline Buet

Photo : Joyce Rock



# us international

À ces trop brèves mentions, il faut ajouter deux autres films allemands : *Peppermint Frieden* de Marianne Rosenbaum, est un de ces rares films qui met en scène des enfants dans les principaux rôles sans jamais tomber dans le sentimentalisme. C'est l'histoire « suggestive » de l'Allemagne entre 1943 et 1950, observée par une petite fille qui vit dans un monde hésitant entre la jouissance refoulée et la destruction permise.

Le deuxième est *Le sommeil de la raison* de Ula Stockl. Comme Jeanne Labrune, Ottinger, Sass et von Trotta, Stockl est une cinéaste articulée et talentueuse (entrevue à paraître dans LVR à l'automne). Ce dernier film l'amène sur le terrain de la famille, pour examiner la violence habituellement refoulée chez les femmes. Elle montre l'espace familial moderne, petit-bourgeois, spacieux donc, et combien envahissant, parfois même dévorant, pour les individu-e-s. Une « tranche de vie » d'une gynécologue engagée, vivant à Berlin avec sa mère italienne, ses grandes filles et son mari, qui déclenche l'action dramatique par sa décision de quitter sa femme.

*La digue* - Ce genre de sujet ne me passionne pas (retournant sur les lieux de son enfance, une jeune professionnelle règle le compte de son passé, de ses amants, et de sa famille) mais ce sixième film de la talentueuse Jeanne Labrune est très habile. En plus, Labrune possède la grande qualité, plutôt rare chez les cinéastes, femmes et hommes, de savoir communiquer ses réflexions

sur son propre travail et sur le cinéma en général.

*Phaniyama* - Cet excellent film indien décrit les accablantes « traditions » qui condamnent une fillette, devenue veuve peu après son mariage à l'âge de 9 ans, à une vie entière de solitude et de rejet par la société. Ce premier film de Prema Karanth est tiré du livre du célèbre romancier M. K. Indira, d'après une histoire vécue. La vraie Phaniyama naquit en 1870 et mourut en 1952.

Dans *Karnal*, véritable épopée de par sa dimension dramatique, Marilou Diaz-Abaya dévoile la vie des Philippines rurales des années 1930, leurs tabous et leurs oppressions, parallèlement à la colonisation américaine (l'anglais devient la langue officielle du pays !). Grâce à une subvention spéciale cette année, nous pouvions profiter de la présence de Diaz-Abaya et de Karanth. Elles ont pu nous éclairer sur la condition des femmes dans leur pays et nous rappeler la spécificité de la mentalité asiatique.

## Des experts et des hommes

Traditionnellement, ce Festival décerne un Prix du public pour les films de fiction, les documentaires et les films d'animation. Cette année, on a institué en plus un Prix du jury. Ce premier jury se composait de Coline Serreau (réalisatrice, ex. *Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?*), de Maria Schneider (comédienne), de Françoise Maupin (Agence France Presse), de Louis Marcorelles (Le Monde) et de Roger Diamantis (exploitant). Pourquoi un tel jury ? Pourquoi doubler l'opinion du public par celui des « experts » ? Pourquoi deux hommes pour juger du cinéma de femmes ? La situation a d'ailleurs été cocasse et éloquente : ce jury officiel a primé le film de Helga Reidmeister, *Avec un intérêt obstiné pour l'argent*, qui n'avait reçu que quatre votes du public !

Malgré la très grande popularité du Festival, la critique française, elle, n'a pas raté l'occasion de déployer sa remarquable paresse professionnelle et son sexisme virulent. Le quotidien *Libération* n'a même pas publié le programme du Festival cette année, et nous lisons dans *Le Monde* une critique sèche, sans enthousiasme. Donc, deux souhaits pour l'avenir : qu'on n'entende plus parler de jury, et que le public exige une plus grande rigueur des médias d'information. Allons, un peu d'objectivité, messieurs !

JOYCE ROCK



Le sommeil de la raison



Suzanne Girard. O'C

# Christina...



# FLORENCE :

## Les Australiennes

Elles sont arrivées à Florence, lisses, belles, un rien punk, élégantes : comme leurs films. «Australian movies? The best». Sur les murs, le Koala-star l'affirme et dispute la place aux affiches de la sixième édition des Rencontres.

De plus en plus, ce sont elles qui produisent ou réalisent : technique impeccable, très belle utilisation de la lumière (australienne) proche de celle de l'école anglaise, images soignées, présentables sur tous les écrans. Non que tout soit facile pour elles, que tous les problèmes de financement, de production, de professionnalisme/professionalisation ou, plus épineux encore, de distribution aient été résolus d'un seul coup de baguette magique gouvernementale lorsqu'en 81; dans sa grande volonté de faire des films nationaux un produit exportable, l'État a octroyé au cinéma le rang d'abri fiscal par excellence (133% de déductions, plus 50% lorsque le film commence à faire de l'argent).

Si elles sont environ 200 à travailler dans les divers métiers du cinéma, elles le doivent cependant d'abord à leur ténacité. «Je ne savais pas ce que je voulais faire, mais je savais que cela pouvait être quelque chose de créatif» :

**D**es cinéastes australiennes? Nous commençons ici à mieux connaître et apprécier les Allemandes et voilà qu'au printemps les Australiennes leur volaient la vedette aux Rencontres internationales du cinéma des femmes, à Florence. Danièle Blain y a interrogé la productrice Joan Long et la réalisatrice Megan McMurphy.

pour travailler dans le cinéma australien, à la fin des années 50, même lorsqu'on possédait une licence en histoire moderne comme Joan Long, il n'y avait qu'une petite entrée : secrétaire. Puis, avec beaucoup de volonté, s'ajoutèrent le montage et la réalisation de documentaires. Pour produire, elle a dû attendre 10 ans, «tout simplement parce qu'alors, il ne se passait pas grand-chose chez nous».

«Sans l'aide de l'État, produire serait impossible, mais même avec les mesures gouvernementales (qui incluent aussi un Women's Films Fund, de l'Institut national de cinéma) il n'est pas facile

de trouver de l'argent : il faut être entreprenante, savoir choisir le sujet, qui doit être bon mais aussi «commercial», discuter le projet avec les scénaristes... En ce qui me concerne, mon critère est de faire des films que je comprends et qui peuvent être compris même dans d'autres pays. Je suis certainement plus attirée par les films qui parlent des femmes, parce que je les comprends mieux : Pat (Pat Lovell, productrice du populaire *Pique-nique à Hanging Rock*, qui travaille avec elle) préfère les films sur les rapports humains.»

Un discours qui menace, mais n'aneantit pas tout : à côté de produc-

**NOUVEAU**

**À LIRE ABSOLUMENT**

Le 1<sup>er</sup> roman  
de l'auteur  
de **GEORGIA**  
le célèbre  
film  
d'Arthur Penn



EN VENTE PARTOUT

13,95 \$

**belfond** ACROPOLE  
Presses de la Renaissance

Demandez  
nos catalogues gratuits:  
ÉDIPRESSE (1983),  
8382, rue Saint-Denis,  
Montréal H2P 2G8



Université de Montréal  
Faculté de l'éducation permanente

### Perfectionnement des intervenantes ou intervenants auprès des femmes (PIAF)

Vous œuvrez dans des associations, collectifs ou groupes de femmes ou dans des secteurs tels l'éducation, la santé, le travail, les affaires sociales... à titre d'employée (employé) ou de bénévole. Vous intervenez auprès des femmes ou avec des femmes... et vous vous interrogez sur leur situation, dans la dynamique constante d'action et de réflexion. Vous souhaiteriez vous ressourcer en approfondissant vos connaissances sur la condition féminine. La Faculté de l'éducation permanente vous offre, par le biais du micro-programme de perfectionnement des intervenantes ou intervenants auprès des femmes, l'occasion d'une réflexion articulée sur votre pratique dans le champ des études relatives aux femmes.

Voici les cours offerts à l'automne 1984:

- Anthropologie de la condition féminine (ANT 2035 - 3 crédits)
- La femme dans la société québécoise (DOM 3003 - 3 crédits)
- Condition féminine et service social (SVS 1151 - 3 crédits)

Date limite d'admission et d'inscription:

le 1<sup>er</sup> août  
Renseignements:  
Tél.: 343-6090



# d é b a r q u e n t

tions belles, certes, parfois touchantes, oui, mais souvent insipides comme *Starstruck* ou *Break of Day*, on trouve un surprenant *On Guard* où, à travers l'aventure d'un groupe de femmes qui fait sauter le «cerveau» électronique d'un centre de recherches sur la reproduction artificielle, sont posées les questions des rapports lesbiens et du contrôle de la maternité. Étonnant.

«Le plus grand problème demeure la distribution, pour laquelle l'État ne nous donne aucun appui. En Australie, il n'existe que trois grandes compagnies de distribution, fortement liées au marché américain. Un film refusé doit se trouver une distribution indépendante, comme ça a été le cas pour *Monkey Grip*.» Comment produire, comment distribuer, pendant que dans les films on parle beaucoup du travail, les discussions, à la fin de la journée, portent essentiellement sur les mécanismes de production : aucune discussion idéologique, aucun commentaire sur le contenu, la forme, les intentions. Pourtant, il y a certainement des raisons idéologiques derrière le refus des cinq chaînes de télévision (trois chaînes commerciales et deux chaînes d'État «plus ouvertes, mais moins payantes») de diffuser *For love or money*, l'impressionnant documentaire de Megan McMurphy et Jeni Thornley qui en deux heures raconte l'histoire du travail des femmes en Australie de 1906 à aujourd'hui, à travers le fil rouge de la lutte pour la parité salariale, tout en soulevant des

dizaines de questions qui partent dans tous les sens.

«Nous étions conscientes du risque de dispersion que contenait le choix de notre approche, souligne Megan, mais nous avons choisi de faire d'abord et avant tout un film qui stimule les interrogations, et qui incite aussi d'autres femmes, peut-être, à reprendre certains thèmes d'une façon plus détaillée.» Cinq ans de travail, un matériel puisé à même quelque 200 films, un hommage à une certaine production des femmes dont la carrière s'est vite terminée dans les sous-sols humides des archives : «Actuellement, le film est présenté dans les écoles. Pour faciliter son utilisation, nous avons aussi rédigé un fascicule didactique, avec un groupe de professeurs.»

Commencer s'il le faut par la forme pour revenir, plus tard et avec plus de moyens, sur les questions de fond ? Chose certaine, si elles ne représentent que 10% des artisans du secteur, plus de la moitié des films australiens à succès des dernières années ont été produits par des femmes, et le mouvement féministe anime aujourd'hui un solide réseau de distribution 16mm qui assure un public à leurs réalisations. «Manageriales», efficaces, habituées au succès : il n'en fallait pas plus pour qu'à Florence leur passage crée des remous. Qui sait ce qu'elles nous réserveront la prochaine fois...

DANIÈLE BLAIN



VIDÉO 84 organise des rencontres vidéo internationales.

Pays participants:

Allemagne de l'ouest • Angleterre • Belgique • Canada • États-Unis • France • Italie • Japon • Pays-Bas • Suisse • Yougoslavie •

Montréal, du 27 septembre au 4 octobre 1984

Design: Jean Segers



et ses amies...





COLETTE

Colette en 1944, elle a 71 ans. «Avec son air de chouette traquée par le grand jour» écrit Natalie Barney dans son portrait de Colette in *Aventures de l'esprit*.

**L**e 28 janvier 1873 naît en France une petite fille qu'on nomme Gabrielle-Sidonie Colette. Elle sera successivement Colette-Willy-Gauthier-Villars-de-Jouvenel-des-Ursins-Goudekot. Quand elle meurt le 3 août 1954, à l'âge de 81 ans, à travers le monde on la connaît surtout par son patronyme : Colette.

Fin juin, à Montréal, la libraire Elisabeth Marchaudon a l'heureuse idée d'organiser une exposition Colette. C'est l'occasion de redécouvrir l'auteur de *Sido*. Deux amoureuses des mots et des chattes, les écrivaines Jovette Marchessault et Anne-Marie Alonzo, l'évoquent ici.

## L'épicière de la littérature

Gallimard vient enfin d'admettre Colette dans sa prestigieuse collection de la Pléiade. Les femmes ne sont pas nombreuses dans ce pseudo-panthéon de la littérature : seules en furent jugées dignes George Sand, Madame de Sévigné et Marguerite Yourcenar. Et pourtant... C'est Madame de Lafayette qui a écrit la première nouvelle moderne et l'art de la nouvelle fut poussé vers la perfection par Katherine Mansfield. Au Japon en l'an 900 de notre ère, Dame Murasaki Shikibu rédige le premier chef-d'oeuvre de la littérature mondiale, *Le roman de Genji* et à la même époque, en Occident, la nonne Hroswitha invente le théâtre moderne. Ce sont les soeurs Brontë qui ont donné au romantisme son vrai langage ; c'est Emily Dickinson qui a écrit une des oeuvres poétiques les plus étonnantes du 19<sup>e</sup> siècle ; c'est George Eliot qui a été la pionnière du roman moderne. Où en serait la culture sans Germaine de Staël, Simone Weil, Louise Weiss, Simone de Beauvoir, Virginia Woolf, Gertrude Stein, Selma Lagerlof, Sigrid Undset, Ada Negri, Marguerite Duras, Violette Leduc ? Liste fort partielle... À vous de compléter !

Dans l'extraordinaire biographie consacrée à Colette, *Colette libre et entravée* (selon moi la plus belle biographie jamais consacrée à une auteure), Michèle Sarde cite cette anecdote : à un journaliste qui lui demandait quel métier elle aurait choisi si elle avait dû recommencer sa vie, Colette répondit «l'épicerie». Épicière elle le fut, dans le sens le moins péjoratif du mot, tel qu'on l'entendait au début du 20<sup>e</sup> siècle : épicerie, magasin de la marchande d'épices, d'aromates et de confitures. Avec Colette nous baignons dans les parfums, les odeurs de fruits, les offrandes de fleurs. Nous mûrissons avec elle aux jours de cueillette dans les vergers.

Parfums de l'amitié : avec la comédienne Marguerite Moreno, une amitié qui dura 50 ans. Amitié littéraire, admiration réciproque avec Anna de Noailles, Musidora, Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien, Marie Laurencin, Natalie Barney, Misia Sert et Marguerite Rachilde. *Parfums de scandale* : Colette dansant au Music-Hall... et surtout sa liaison amoureuse avec celle qui était considérée comme la reine du Lesbos de la Belle Époque : Mathilde de Morny, marquise de Belbeuf, dite Missy. Après sa séparation d'avec Willy-le-pou, Missy donnera à Colette un soutien affectif et financier. C'est dans leur maison de campagne qu'elle va rédiger,

C h e z l e s f e m m e s



entre 1906 et 1911, *La vagabonde*, *La retraite sentimentale*, *Les vrilles de la vigne*, *L'ingénue libertine*.

Parfums des bêtes: Colette a toujours manifesté une prédilection pour les femelles du monde animal, chiennes, chattes, panthères, guenons, pouliches. Elle a écrit sur les bêtes comme si elle en était une elle-même, solidaire de toutes les douleurs muettes. « Ses yeux magnifiques posaient sur toutes choses d'alentour, assurés, *prasins*, changeants, le regard mâle des chattes qui ont décidé d'échapper frénétiquement à leur sexe et de vivre à peu près stériles » écrit Colette dans *Chambre d'hôtel*. « Prasin » est ce mot qui décrit le vert doré des yeux des chattes ! Il fallait Colette pour nous le donner. »

JOVETTE MARCHESSAULT  
*Étang aux Oies*

## Des oeuvres de joaillière

Si j'avais pu rencontrer Colette, toutes les questions que j'aurais pu lui poser ! Toutes les interrogations, tout ce que l'on dit savoir, ce qui nous a été rapporté, ce qui est vrai... et le reste !

Fascinante Colette, à la fois « libre et entravée », vouant un culte à Sido, sa mère, et la faisant personnage, servant son propos et... sa mémoire, dans ses livres. Sido aurait pu nourrir des milliers de pages, elle qui entretenait une sérieuse correspondance avec sa fille dès son départ de la maison maternelle. Elle l'appelait son « Minet Chéri », lui enseignait la nature dans toute sa quotidienne splendeur et l'élevait de façon tout à fait anticonformiste. « Bien avant sa fille, avec autant de naturel, Sido semait le scandale » dans le petit village de Saint-Sauveur.

Si j'avais pu rencontrer Gabrielle-Sidonie Colette, je lui aurais parlé de ma mère tout en la questionnant sur la sienne ; je ne crois pas que nous nous serions particulièrement attardées aux joies (!) de l'écriture mais nous aurions longuement, je le sais, échangé des recettes de vins et de pâtés de foie, mangé ensemble jusqu'à plus faim et comparé nos fleurs, nos plantes et les habitudes de nos chattes (ma chatte, qu'on se le dise, est la réplique exacte - la réincarnation ? - de celle de Colette).

Mais Colette n'est plus et si ses oeuvres s'empilent sur ma table de travail, c'est que je m'étonne toujours devant la polyvalence et la grande diversité de ses écrits. Romans, théâtre, scénarios et adaptations cinématographiques, mémoires, critiques, recettes, récits... la liste est longue et un livre de Colette n'est, finalement, jamais lu.

Parmi mes favoris, *Sido* qui raconte sa mère exquise, *Duo* : amour et jalousie, *Le pur et l'impur* : son essai sur ce qu'elle s'amusait à nommer les « unisexuelles » (traduire homosexuelles), la série des *Claudine* : oeuvre première écrite sous la férule du maître/mari Wil-



Colette et Missy, séance de gymnastique. Colette portait au bras un bracelet sur lequel elle avait fait graver : j'appartiens à Missy.

ly, *L'envers du music-hall* parce qu'elle avait vécu (et souffert) en tournée par amour de la pantomime et de la scène, *Chéri* et *La fin de chéri* où une femme de cinquante ans, ancienne cocotte, s'amourache d'un jeune homme avant de « passer » sereinement à la « retraite sentimentale », *Bella-Vista* où les apparences sont plus que trompeuses et, et, et... ses oeuvres uniques écrites plus tard, alors que l'arthrite commençait à sérieusement emprisonner sa hanche, ses oeuvres si fines qu'on dirait des bijoux et qu'elle ciselaient tout en rouspétant contre le maudit métier d'écrivaine... *La naissance du jour*, *Mes apprentissages*, *Journal à rebours*, *De ma fenêtre*, *Gigi*, *L'étoile Vesper*, *Mes cahiers* et *Le Fanal bleu*.

Son dernier mari rapporte que Colette écrivait jusqu'à six lettres par jour. Sur du papier choisi et avec un assortiment de plumes, écrire des lettres devenait un rituel où l'écriture pouvait être un moment de plaisir. Une très importante partie de ces lettres (à Marguerite Moreno, la comédienne et amie très chère, à ses pair-e-s, à ses collaboratrices et à ses ami-e-s) est publiée dans la Collection du centenaire de Colette parue chez Flammarion en 1973.

Lire Colette, c'est aussi lire une époque, retrouver à travers elle une pléiade de personnages fictifs et/ou historiques, de Natalie Barney à Sarah Bernhardt ou Ravel, Proust et Valéry. Personne n'a mieux lu ou aimé Balzac, personne n'a décrit et aimé la nature et les bêtes comme elle. Et si certains de ses thèmes nous semblent démodés, il n'en demeure pas moins qu'au début du siècle, une femme choisissant comme nom définitif son patronyme, vivait pleinement, goûtant à tout, faisant scandale et s'en moquant ; cette femme a redonné à l'écriture un ton, une allure et un genre qui se tenaient fièrement hors des lieux du masculin.

ANNE-MARIE ALONZO

À paraître en juin, aux Éditions des femmes, deux volumes illustrés : par Sido, *Correspondance à sa fille* et par Colette, *Lettres inédites*.



**adorent**  
**le Café Cherrier**

3635 Saint-Denis (à l'angle de Cherrier)  
tél. : 843-4308



# L'INSOU LÉGER ÉTÉ

I faisait très chaud le 28 avril dernier. Marie-Claude Trépanier et Hélène Pedneault, les deux super-voisines de la rue Châteaubriand, se sont installées à la Librairie Gutenberg,

à Montréal, tout l'après-midi, l'une avec son magnétophone, l'autre avec sa caméra, en vue de soutirer à des lectrices fureteuses de librairies les titres de leurs passions. «Quel est le ou les livres que vous avez adoré(s), récemment ou non, et que vous recommandez aux lectrices de la Vie en rose? L'été est là. Les titres aussi. Faites vos jeux... de mots.<sup>1</sup>

En ce moment, je lis des livres très techniques pour une thèse en psychologie. Je n'ai pas lu de fictions depuis un bon bout de temps. J'aime beaucoup la poésie, de toute sorte : américaine, britannique, française - Rimbaud en particulier - Yates, Dylan Thomas... Un livre m'a beaucoup impressionnée récemment : de Charles Darwin, **The Evolution of the Emotions in Man and Animal**, écrit il y a plus de 100 ans. C'est le livre qui commence l'étude des émotions, mais d'un point de vue plus biologique que psychologique. Les dernières fictions que j'ai lues étaient un roman de Doris Lessing, **Shikasta**, (Ed. du Seuil ; 16,65\$) et **The Eve of the Needle** de Patrick White, un

très bon auteur australien. Ce que je projette de lire, c'est le dernier livre de Germaine Gréer et le dernier de Kate Millett sur une femme artiste. J'ai oublié le titre mais elle expose à New York en ce moment, à Soho.



LINDA ALLAN

C'est sans doute **L'insoutenable légèreté de l'être**, de Kundera. Ce n'est pas très original, tout le monde lit ça en ce moment. C'est à la fois un livre de fiction et de réflexion

philosophique. Et même si c'est écrit par un homme, les personnages féminins sont justes, touchants et riches.



JUDITH BROUSSEAU

**Le passé infini**, de Flora Groult. (Ed. Flammarion ; 15,25\$).

ANONYME

**Madame Bovary**, de Gustave Flaubert. J'avais à le lire pour un travail de philosophie. J'ai trouvé le vocabulaire poussé, très imagé. Je viens d'un collègue anglophone et j'ai dû le lire en anglais, mais je n'étais pas capable d'apprécier la beauté du langage. Alors je l'ai lu en français et c'est là que j'ai vu les images extraordinaires que Flaubert utilise. Cela m'a ébahie et je me suis enrichie de beaucoup de vocabulaire.



JUDITH ROCHETTE

**Le deuxième sexe**, de



Simone de Beauvoir. Il était temps que je le lise ! (Idée/ Gallimard, en 2 tomes ; 6,50\$ et 7,25\$).

BRIGITTE CHASSILLAL

**Critique et vérité** de Roland Barthes. (Ed. Le Seuil ; 10,40\$) C'est un beau petit livre qui permet de voir le travail de la littérature, du critique et de l'écrivain par rapport à la lecture. Un livre de rien, superbe, où tout est dit très simplement.



NICOLE MAILLÉ

**Literary Theory**, de Terry Eagleton, que j'ai lu dans le cadre de mon mémoire en littératures comparées. Aussi le livre de Thomas Hardy «**Tess d'Urberville**». Il ne faut pas voir le film très mauvais que Polanski en a fait, mais il faut lire le livre. C'est en livre de poche. (4,95\$)



JULIE ATTALLAH

**L'insoutenable légèreté de l'être**, de Milan Kundera, chez Gallimard (16,95). C'est génial, j'ai pris quatre jours à m'en remettre. Tu finis de lire le livre et tu essaies d'interroger ta propre vie pour savoir si tu penches du côté de la légèreté ou de la pesanteur, et une journée c'est l'un et une journée c'est l'autre. Je ne pourrais pas l'expliquer clairement, il me faudrait le relire pour en faire une synthèse. J'ai eu des impressions, et je m'en contente. Je me suis mise à lire Raymond Queneau aussi depuis



# TENABLE DES LETTRES

quelque temps. Tout le monde essaie d'écrire comme ça aujourd'hui, dans la discontinuité du récit. Et Queneau



écrivait avant la dernière guerre. J'ai l'impression qu'on est en retard quand je lis des trucs comme ça.

LOUISE LAHAYE

## Invention de l'hystérie,

de Georges Didi-Huberman. Ed. Macula.

Ce livre est basé sur l'iconographie de l'hôpital français La Salpêtrière où Charcot, le médecin qui a découvert l'hystérie, faisait des espèces de mise en scène montrant des hystériques en crise. Didi-Huberman montre, comment Charcot construisait et dirigeait ces crises, par exemple en faisant voir aux hystériques des gens en crise pendant qu'elles n'étaient pas en crise. Elles avaient donc des modèles auxquels se conformer.



C'est un livre fascinant, très bouleversant, difficile à trouver, cependant.

JOHANNE LAMOUREUX

**Maryse**, de Francine Noël (Ed. VLB ; 16,95\$) et

**L'insoutenable légèreté de l'être**, de Kundera. Ce livre est beaucoup moins misogyne que tous ses autres et le personnage de loin le plus sympathique et le plus libre est une femme,



Sabina... Mais on passe par-dessus sa misogynie, tellement ce qu'il fait est bon.

MARIE-HÉLÈNE LECLERC

**La disparition**, de Georges Pérec (DeNoël ; 16,75\$) et **Monde de ténèbres** de Robert Bloch, (Série noire, Gallimard ; 3,25\$).

LUCIE MÉNARD

Le livre que vous avez aimé et que vous voudriez que tout le monde lise... Ce sont deux questions différentes pour moi. Par exemple **Femmes** de Philippe Sollers m'a intéressée, mais je ne voudrais pas que tout le monde le lise ! En fait, j'aime beaucoup les livres que je n'aime pas, parce qu'ils me stimulent ! **La force du vertige**, de Glucksmann pour les mêmes

raisons. Je le trouve merveilleusement intéressant, mais je ne suis pas d'accord !

ADÈLE LAUZON

Moi, je suis une amatrice de Jean-Paul Sartre : **Les mots**, **Le mur**... tous ses livres. Mais je n'aime pas votre magnétophone...

ANONYME

## La libraire comme lectrice :



**Françoise Careil**

«**La place**» de Annie Ernaux chez Gallimard (9,95\$), une

autobiographie. C'est l'histoire d'une fille qui vient d'un milieu populaire en Normandie. Elle va à l'école, elle est brillante, elle fait l'École normale, devient professeure et se marie avec un prof d'université. Elle change de milieu social. Et l'auteure raconte son problème de culpabilité par rapport à son milieu d'origine, à ses parents, à son nouveau milieu et à ses élèves. C'est un tout petit livre qu'on lit en une soirée et dont l'écriture est superbe.

**Maryse**, de Francine Noël, que j'ai adoré. Je suis Française, mais je trouve le personnage de Maryse international. Je m'y retrouve complètement.

**Sauve-toi, Lola**, de Ania Francos, Éditions Barrault (17,95\$), distribué par Flammarion. Encore une autobiographie. L'auteure a eu un cancer, elle est maintenant en rémission, mais elle n'est pas guérie.

Je l'ai lu en deux soirs : le premier soir, j'ai complètement paniqué, je me suis tâtée les seins pour savoir si je n'avais pas une boule quelque part ; le lendemain, j'ai lu tout l'après-midi, et le soir je n'avais qu'une envie, c'est d'avoir moi aussi le cancer ! Quand elle apprend qu'elle a le cancer, elle pense qu'elle va mourir et elle décide de brûler la chandelle par les deux bouts. Alors toutes les bêtises qu'elle peut faire, elle les fait. Elle se lie d'amitié avec des femmes qui sont aux prises avec le même problème qu'elle ; elles sont toutes désespérées, mais en même temps pleines de

vie. C'est un livre drôle qui a un côté très dur parce que la plupart de ses amies meurent. Le cancer y est démystifié. Je suis aussi une folle de romans policiers. Je les lis à la chaîne et je peux difficilement dire lesquels sont les meilleurs. Dernièrement, j'ai lu le dernier livre de Donald Westlake.

**Ça n'arrive qu'à moi** (Série noire, Gallimard, No 1946 ; 3,95\$). J'ai commencé à deux heures de l'après-midi et j'ai fini à cinq heures sans bouger de mon fauteuil. C'est un petit bijou de policier. Aussi **Banquise** de Prudon (Fayard noir ; 5,95\$). C'est un policier du genre «social» qui se passe dans une banlieue très populaire en France. C'est excellent.

## Les suggestions de Praline Pedneault



(fine connaisseuse de livres très spécialisés...)

**Le rat de Venise**,

des nouvelles de Patricia Highsmith ; **La proie du chat** de la même auteure ; **Des souris et des hommes** de John Steinbeck ; **La chatte** de Colette (tous en livre de poche) et **Le chat dans tous ses états** de Jean-Louis Hue (Éd. France-Amérique et en livre de poche).

Entrevues :

MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉRIE

Photos :

HÉLÈNE PEDNEAULT

1/ Merci aux libraires Françoise et Marcel qui n'ont pratiquement pas pu travailler cet après-midi-là pour cause de plaisir.



**D**e passage à Paris l'hiver dernier, Hélène Pedneault en profitait pour jeter un oeil sur ce que font, en 1984, les féministes françaises.<sup>1</sup> Françoise Pasquier, Cathy Bernheim, Suzette Triton, éditrices et journalistes, lui ont fourni des renseignements toujours valables cet été 84. Avis aux voyageuses et aux curieuses !

## r e g a r d

### Françoise Pasquier et Tierce

**V**ieille routière du féminisme, fondatrice des Éditions Tierce et du CRIF, le Centre de recherches, et d'information féministes, éditrice de la revue **Questions féministes**, Françoise Pasquier est partout. C'est elle qui, en 1980, s'est retrouvée en procès contre les femmes de Psychanalyse et Politique/Éditions des femmes, qui avaient «déposé» le sigle MLF comme une marque commerciale pour empêcher les autres groupes de femmes de l'utiliser. Cette batailleuse du concret est aussi d'une disponibilité exemplaire. Elle a fondé les Éditions Tierce en 1977 et publié depuis 21 livres, huit numéros de la revue **Questions féministes** et 14 numéros de **La Revue d'en face**.

«J'ai commencé par faire des livres militants – on dit maintenant d'intervention – sur des sujets précis comme le **planning familial**. Puis des livres par plaisir comme **Calamity Jane : Lettres à sa fille**, et puis d'autres sur le droit au travail, sur le féminisme en Italie, etc. Des livres tout à fait nécessaires à l'époque. «On explore différents domaines. Par exemple, j'ai commandé un livre sur l'Islam parce que les 20 livres déjà publiés sur le sujet étaient tous plus mauvais les uns que les autres. J'ai donc cherché une femme capable d'écrire un livre enfin clair et intelligent... à mon avis bien sûr ; cette femme, c'est Fatima Mernissi. Comme je «suggère» toujours ainsi des sujets à des auteures, je n'ai publié à ce jour qu'un seul

manuscrit reçu par la poste. J'en refuse beaucoup et j'assume complètement ce refus. Je fais mon travail d'éditrice le plus honnêtement possible mais en 84 on ne peut plus se permettre – compte tenu des exigences commerciales – de faire n'importe quoi. Ce n'est pas parce qu'une femme a écrit quatre lignes que c'est nécessairement intelligent. Je ne regrette aucun livre que j'ai publié mais j'ai acquis une certaine dose de rigueur et j'espère pouvoir la garder. «J'ai fondé cette maison avec une amie et un fond de 60 000 FF (environ 10 000\$), ce qui n'est rien. Les deux premières publications ont été un agenda un peu commercial, qui s'est bien vendu, et la revue **Questions féministes**, qui nous a apporté un certain statut international parce que c'était la seule revue théorique en français.

«À l'époque, on produisait un livre et on attendait les recettes pour en faire un autre. Maintenant, les systèmes de diffusion sont plus classiques, mais pendant trois ans on a tout fait entièrement seules. J'ai fait la France au complet en voiture avec mes livres dans le coffre. Ça demandait une foi et une énergie énormes. Encore aujourd'hui, il n'y a pas d'argent à faire à Tierce. On paie l'impression, le loyer, l'électricité, et on réinvestit immédiatement dans un autre livre. C'est une société avec des actionnaires mais je suis seule à décider et à prévoir les fins de mois, ce que j'assume d'ailleurs très bien. À mon avis, il n'est pas sain, quand on a sa propre affaire, de demander à d'autres d'y investir bénévolement.

## S U R Q U

«Il y a quand même, autour de Tierce, un certain nombre de femmes à qui je peux demander conseil. Deux réseaux, en fait : des gens en province qui achètent systématiquement tout ce qu'on publie et un cercle parisien de gens qui me remontent le moral quand il me manque 10 000 FF. Ça compte !»

Les Éditions Tierce sont distribuées au Québec par Dimédia, 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent H4N 1S2, 332-3941. À Paris : Éditions Tierce, 1, rue des Fossés Saint-Jacques, 75005, tél. : 329.83.07. Tierce a publié entre autres : **Berthe ou un demi-siècle auprès de l'Amazone**, sur Natalie Clifford-Barney, préface de Michèle Causse ; **Séverine, choix de papiers**, recueil des principaux articles de la grande journaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, annotés par Evelyne Le Garrec ; et tout dernièrement, **Stratégies de femmes**, des textes de 26 féministes de six pays occidentaux.

### Questions féministes

«Née en novembre 1977, **Questions féministes** était une revue théorique, conçue par des sociologues. Elles y ont traité de thèmes comme le patriarcat, le travail domestique, les différences sexuelles, avec la rigueur scientifique dont nous avons besoin. Après le huitième numéro, il y a eu un problème dans la collectif. Moi qui étais l'éditrice de la revue, je n'intervenais pas dans le contenu. On a invoqué officiellement le débat homosexualité/hétérosexualité très fort dans le mouvement à Paris, mais moi je croirais plutôt qu'il y avait un problème de pouvoir non admis. J'en ai eu assez et je leur ai dit de se débrouiller seules. Il y a eu rupture et une partie du collectif a édité par ses propres moyens, en mars 1981, ce qui s'est appelé **Nouvelles Questions féministes**, avec la même idéologie, et avec dans leur numéro 1, le fameux texte d'Adrienne Rich, «La

contrainte à l'hétérosexualité». «Elles en sont maintenant à quatre numéros, je crois. Selon moi, les grandes idées théoriques émises dans les huit numéros de **Questions féministes** ont tellement bien mis en place le paysage de l'étude du patriarcat que tous les éléments de discussion – qu'on soit d'accord ou pas – ont été posés. Maintenant, ça se répète. On ne découvre pas de nouveaux concepts à tous les ans. Une fois qu'on en a développé certains, on devrait être à l'écoute des discussions qu'ils ont fait naître.»

**Questions féministes** : les numéros 2, 4, 5, 6, 8 sont encore disponibles aux Éditions Tierce, adresse ci-haut. Entre 23 et 25 FF.

### Le Centre de recherches et d'information féministes

«Monter un centre de documentation n'était pas, en soi, une idée particulièrement originale. Quand les socialistes sont arrivés au pouvoir, ils ont créé le ministère des Droits de la femme. Notre groupe d'amies a proposé un projet de centre de documentation qui a été retenu et soutenu financièrement par ce ministère. Le CRIF fonctionne depuis juillet 1981.

«J'avais entassé chez moi et à Tierce des documents qui dormaient dans des cartons. C'était idiot. Puis on a pensé que des genres de Women's Studies pourraient se créer en France et qu'il faudrait bien pallier le manque de documentation féministe des grands organismes comme le CNRS (Centre national de recherche scientifique) et la Bibliothèque nationale. Le CRIF ne veut pas se substituer à eux – on est pas mégalomanes – mais monter une documentation, à partir des années 80, qui s'adresse aux femmes à un niveau politique et théorique, avec cependant l'ouverture la plus large possible aux femmes



d'ailleurs.

«Je souffre de voir mes propres amies s'enfermer dans leur Hexagone, ne pas vouloir savoir ce qui se passe ailleurs et s'imaginer que nous sommes toujours les seules théoriciennes au monde. C'est vrai que la production théorique a été très forte en France, en Italie aussi d'ailleurs. À mon avis, ce sont les deux pays où le féminisme s'est vraiment théorisé.

«Mais aujourd'hui, il faut regarder ce que font les Américaines, les Anglaises. Plus on s'ouvrira, plus on trouvera des femmes prêtes à travailler pour transmettre aux générations futures ce que nous savons en tant que féministes. Ce travail de carrefour, d'une certaine communication internationale, est ce qui m'intéresse le plus. «En ce moment au CRIF, nous avons un système manuel : on classe, on fiche, on répond aux demandes provenant de partout au monde, par courrier, par téléphone ou par visite. L'accès à la documentation est gratuit mais c'est un problème ; il faudrait rentabiliser l'affaire pour la développer.

«Notre phase 84 sera l'informatisation. À partir de là, on devrait devenir un vrai service public. Le CRIF diffuse aussi un bulletin d'information quasi mensuel, sur abonnement : une vingtaine de pages, avec un article de fond, quelques documents, des critiques de livres et des sommaires de revues françaises et étrangères. Très souvent, après avoir reçu le bulletin, des femmes viennent consulter sur place, faire des photocopies d'articles ou s'abonner.»

**Bulletin du CRIF**, abonnement : le CRIF, 1, rue des Fossés Saint-Jacques, Paris 75005. Prix personnel : 70FF. Pour les collectivités : 120FF. Par mandat postal en francs français.

## La revue d'en face

La revue d'en face a démarré

en mai 1977 et nous en sommes maintenant à 14 numéros. Alors que **Questions féministes** venait combler un besoin de théorie et de féminisme radical, **La revue d'en face** n'a jamais voulu se situer dans une ligne particulière et, curieusement, ce non-dogmatisme fait sa faiblesse commerciale. De mon point de vue d'éditrice, je trouve intéressant de voir que la «rigidité» de **Questions féministes** se vend mieux qu'une revue qui butine et touche à tout comme **La revue d'en face**. Ça nous apprend beaucoup sur les femmes. C'est une revue difficile à maintenir mais qui a maintenant un collectif plus sérieux qu'avant. Certains articles sont tout à fait intéressants, avec des points de vue plus souples sur les choses, c'est une revue agréable et facile d'accès.»

**La revue d'en face**, abonnement : Éditions Tierce, adresse ci-haut. Anciens numéros encore disponibles : 4, 5, 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, entre 16 et 35FF.

## Les Cahiers Pénélope/Pour l'histoire des femmes

«Créée par un groupe d'historiennes – le groupe d'études féministes de l'Université de Paris – c'est une revue universitaire qui a pour but de résumer les travaux en cours sur certains thèmes. Neuf thèmes jusqu'à maintenant, dont la presse, l'éducation, la science, la violence, la création. Ce ne sont pas des articles de fond mais des articles très courts sur des sujets nouvellement traités dans l'histoire des femmes. Tierce ne publie pas la revue mais la diffuse.»

**Cahiers Pénélope** : anciens numéros disponibles chez Tierce, entre 20 et 35FF. Abonnement annuel (deux numéros, printemps et automne) : 90FF. S'adresser à :

Pénélope, 54, boul. Raspail, Paris 75.

## Cathy Bernheim et la perturbation

Écrivaine, traductrice et militante féministe depuis les débuts du mouvement des femmes actuel, Cathy Bernheim écrit depuis dix ans – avec d'autres – la chronique **Le sexisme ordinaire** dans la revue **Les Temps modernes**, sous le nom de Catherine Crachat (!). Elle a déjà été critique de cinéma au quotidien **Libération**, cette fois sous le pseudonyme de Spitty Cat. Elle a traduit Emma Goldman, Angela Davis et le dernier livre de Betty Friedan, **Second Stage**. Elle vit à Paris, travaille à la radio libre Fréquence gale, s'intéresse au cinéma et collabore à un petit feuillet féministe nommé **Folles Alliées** (!!). Elle a publié **Perturbation, ma soeur/Naissance d'un mouvement de femmes**<sup>2</sup> à la fin de 1983.

«**Perturbation, ma soeur** essaie de faire la jonction entre l'historique, le collectif et l'individuel, le personnel et le politique, ce qui est excessivement difficile. Quand je parle à des gens de l'extérieur du mouvement des femmes, on me dit : «Comme ce livre est subjectif !» Mais dès que je parle à des femmes du mouvement qui sont dans un «vouloir politique», c'est le contraire : «Je ne te vois pas dans ce livre, il n'est pas assez subjectif.» D'un côté, toute la gauche qui n'a pas voulu s'engager politiquement du côté des féministes rejette la subjectivité parce qu'elle est trop dérangeante ; et de l'autre, du côté des féministes, c'est l'absence de subjectivité qui est apparemment dérangeante. Je trouve ça passionnant. Et si on veut aller vers l'un et l'autre à la fois, il faut se tenir sur une espèce de ligne et j'avoue avoir du mal à maintenir l'équilibre. «J'ai voulu avant tout faire oeuvre d'écrivaine, c'est-à-dire écrire quelque chose qui soit

à la fois de la créativité et du concret, du réel. Quand on veut rendre publique de façon efficace une pensée à travers l'écriture, et qu'elle corresponde aux gens qui vont vous lire, il faut dire «moi-je». Si les gens ont tellement besoin de parler d'eux-mêmes, c'est justement parce que «cet eux-mêmes» n'est jamais exprimé dans une société. C'est nécessaire, on a eu longtemps tendance à raconter trop de destins collectifs et pas assez de destins individuels. La solitude est une donnée fondamentale de l'être humain, et elle est nécessaire. Il ne faut pas chercher à s'en débarrasser. Les sociétés qui veulent faire en sorte que les êtres humains ne soient plus solitaires sont des sociétés de mensonge ; et ça donne forcément des sociétés totalitaires puisque de toute façon chaque être poursuit son existence solitaire.

«Par contre, j'ai aussi une identité collective de féministe, et je veux expliquer ce qu'est une femme en 83, en 70, en 60, parce que j'ai commencé mon histoire dans les années 60. J'ai été obligée de donner à voir qui parlait, donc il a bien fallu que je raconte un peu ce qui m'a amenée à devenir féministe. Je l'ai fait très légèrement parce que je ne voulais pas entrer dans cette sorte d'inflation de livres de femmes racontant leur vie dans le détail. Elles continuent à penser que chacune de leur vie a une force de collectivité ; or, on a une force de collectivité seulement quand on rattache sa vie à la collectivité.

«J'adore quand même lire des vies d'hommes et de femmes :



Photo : Françoise Hugulier/Seuil  
Cathy Bernheim



rien ne me passionne plus que les êtres humains à chaque fois qu'ils arrivent à s'exprimer réellement. Cela dit, ça ne fait pas forcément avancer la pensée collective. Renvoyées à notre destin solitaire, on n'aurait pas pu s'en sortir parce qu'on n'aurait pas eu la force de se dresser contre ce qui était un système tellement au point qu'il nous broyait les unes après les autres. Il continue d'ailleurs à nous broyer. Je ne veux plus de cet isolement d'avant : devant une société collective, il faut se dresser collectivement en tant que femmes. Et quand il s'agit de notre propre vécu, il faut savoir être seule. C'est bien pour ça que j'ai essayé de faire ce livre qui est à la fois collectif et subjectif.

«Je n'ai pas raconté ma vie comme le fait Kate Millett ; j'ai raconté l'histoire de quelqu'une qui peut ne pas être moi. C'est pourquoi j'ai adopté le «pseudonyme» de Perturbation. Perturbation, c'est toute la révolte qu'il y a dans les femmes. Mais je ne veux pas

résumer l'humanité à l'intérieur d'un seul personnage.»

## Vlasta, fictions/ utopies amazoniennes

**S**uzette Triton est directrice de publication de la revue **Vlasta**, créée en avril 1983 :

«Nous avons constaté que les lesbiennes, en général, n'avaient aucun espace d'écriture dans lequel s'inscrire. Elles avaient un espace individuel mais peu de circulation des textes et des idées. À plusieurs — Michèle Causse, Nicole Brossard et d'autres — on se passait mutuellement certains textes, qu'on photocopiait, qu'on s'envoyait, et on avait envie que ces textes soient lus par plus de dix personnes. On a donc fait une revue de création, je le précise parce que ce n'est pas une revue militante au sens étroit du terme. «À notre avis, les lesbiennes manquent d'espace géographique évident, mais aussi d'espace imaginaire. En partant de ce

principe, du fait qu'on se bute continuellement à des référents qui ne sont pas les nôtres, on a tout à créer. Et pour créer, les mots et l'imaginaire sont déterminants. D'où la revue **Vlasta**, avec en sous-titre «fictions/ utopies amazoniennes».

«D'emblée, on a voulu faire une revue francophone — Québec, France, Belgique, Suisse — et internationale, avec des traductions de textes américains, allemands et autres, pour qu'il y ait une circulation plus grande et que se tisse, petit à petit, ce territoire imaginaire.

«On a choisi le nom en conséquence. **Vlasta** est une héroïne de la Bohème du XVIII<sup>e</sup> siècle qui a monté une armée de femmes et même créé un territoire avec un code, des lois. De nombreuses femmes de Bohème se sont jointes à elle, mariées ou non, de toutes conditions.

«Dès le début, la revue d'abord littéraire s'est ouverte à la création sous toutes ses formes — arts plastiques, photo — et à la vie elle-même dans la mesure où chaque lesbienne doit créer la vie, créer

sa propre vie. D'où l'importance de donner à lire aussi des vies de lesbiennes passées et présentes. Notre troisième numéro sortira en septembre.»

**Vlasta** est disponible à Montréal seulement aux librairies suivantes : L'Androgyne, Gutenberg, Aube-Épine, Renaud-Bray, Flammarion, au coût de 8\$ (format d'un livre).

## L'Agence Femmes Information, AFI

À l'AFI, rue des Jeûneurs, c'est Caroline Helsper que j'ai rencontrée, mais toute cette gang de femmes est bien sympathique. Je vous les recommande.

L'AFI est une agence de presse qui rassemble une information éparsée ou inédite sur les femmes, la répercute dans les médias et porte un regard critique sur l'évènement, à travers un bulletin hebdomadaire lancé en 1982. En marge de ce bulletin vendu par abonnements, l'AFI propose aux journaux des articles et prévoit

lise vekeman

# l'itinérante



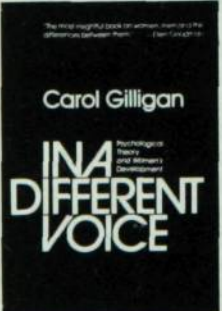
**L'itinérante** ROMAN  
184 pages / 9,95\$  
Une histoire d'amour qui n'a pas eu lieu.  
Éditions La Presse

«Un talent fou»  
Benoît Routhier  
Le Soleil


EN VENTE PARTOUT

# L'Androgyne

Littérature lesbienne et féministe



8,35 \$



25,95 \$

**842-4765**

**3642 ST-LAURENT 2<sup>e</sup> ÉTAGE MONTRÉAL**



l'organisation de tables rondes. Son centre de documentation public existe depuis 1979.

L'AFI propose des **dossiers de presse** sur des sujets plus aigus, comprenant les articles les plus importants parus dans la presse depuis plusieurs années, des documents inédits, des adresses utiles, une bibliographie, etc. À ce jour, une quinzaine de dossiers sont disponibles sur des sujets comme les femmes battues, l'avortement, le viol, les mutilations sexuelles, la prostitution, la loi antisexiste. Les prix varient de 50 à 100FF.

L'AFI propose aussi des «**recherches à la carte**», c'est-à-dire un dossier de presse sur mesure, selon vos besoins. Il n'y a pas de tarif pré-établi. Vous formulez votre demande par téléphone ou par écrit, l'AFI vous enverra gratuitement un devis, et commencera le travail dès réception de votre accord.

Un autre service : «**pièces à l'appui**». Contrairement aux dossiers de presse, ce sont des études originales faites d'analyses, de témoignages, d'inédits

préparés par les journalistes de l'AFI quand elles veulent intervenir sur un sujet controversé. Elles sont aussi accessibles au public.

On peut s'abonner au bulletin hebdomadaire de l'AFI ; en plus de Repères, un article de fond, on y trouve des nouvelles brèves, des chiffres, etc. Il y en a maintenant plus de 100 de publiés, et vous pouvez en obtenir copie. Bref, l'AFI est une mine d'or. J'en sais quelque chose. Quand je leur ai demandé de consulter le dossier Simone de Beauvoir, elles m'ont sorti un paquet de quatre pouces d'épaisseur... et passionnant. Vous donner les prix de tous les services serait fastidieux, je vous suggère plutôt d'écrire à l'AFI pour obtenir la documentation.

AFI, 21, rue des Jeûneurs, Paris 75002. Tél.: 233.37.47.

### Le Centre audio-visuel Simone-de-Beauvoir

En juin, et pour la première fois en France, s'ouvrait à Paris un centre

audiovisuel d'archivage et de production de documents par ou sur les femmes, fondé par Delphine Seyrig, Carole Roussopoulos et Ionna Wieder.

Comme me l'a expliqué Catherine Deudon, on peut y consulter sur place des vidéos, des diapositives et des archives sonores. Le Centre réalise des vidéos et offre aussi des stages d'initiation à la vidéo. Les productions de Vidéo Femmes, de Québec, y sont disponibles pour visionnement.

**Centre audio-visuel Simone-de-Beauvoir** : 32, rue Maurice-Ripoche, Paris 75014. Tél.: 542.21.43. Ouvert au public : mercredi, vendredi et samedi de 15 à 20 heures.

### Choses et autres

**Citoyennes à part entière** est le bulletin d'information du ministère des Droits de la femme. L'équivalent là-bas de la Gazette des femmes du CSF. Abonnement 1 an (11 numéros) : 20FF. 53, avenue d'Iéna, 75016 Paris.

**Femmes et Sociétés** est la revue de la Commission internationale pour l'abolition des mutilations sexuelles. Une parution trimestrielle. On suggère des abonnements de soutien à 30\$ U.S. On n'indique pas le prix d'un abonnement régulier. 137, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

**Folles Allées** est un feuillet humoristique féministe de quatre pages. Le nom suggère à lui tout seul le contenu ! Pour 5 numéros : 25FF. 13, rue des Thermopyles, 75014 Paris.

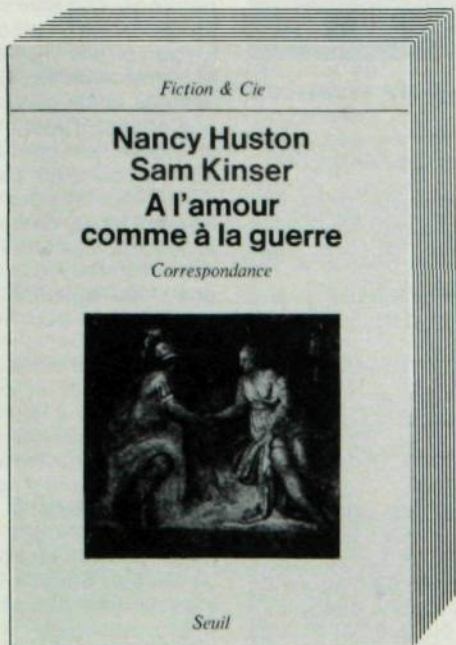
**Le Zig-Zig** est une boîte pour femmes. 13, Quai de la Tournelle, 75005 Paris.

La **Librairie Carabosses** est une librairie féministe. 58, rue de la Roquette, 75011 Paris.

HÉLÈNE PEDNEAULT

1/ *Allusion à la passionnante étude de Michèle Sarde* : **Regard sur les Françaises**, dont Suzanne Jacob rend compte dans les flashs.

2/ *Cathy Bernheim*, **Perturbation, ma soeur/Naissance d'un mouvement de femmes**, Ed. du Seuil, Coll. Libre à elles, Paris, 1983.



17,70\$



Que Mars le sauvage et Vénus la douce soient en vérité inséparables, ce paradoxe apparent a engendré l'idée d'une correspondance.

Très vite, au bout de quelques lettres, on verra comment la triade qui servait de point de départ (le guerrier, la prostituée, la mère) se trouve envahie, irriguée, débordée, à la lumière d'analyses, d'anecdotes, de souvenirs intimes, ou tout simplement de lectures.

**Seuil**



## livres

## Le «gender gap» américain

*Gender Gap, Bella Abzug's Guide to Political Power for American Women*, Bella Abzug et Mim Kelber, Ed. Houghton Boston, 1984, Mifflin Cp. Cloth, 11,95\$ ou Paper Books, 6,95\$.  
*Why and How Women Will Elect the Next President*, Eleanor Smeal, Ed. Harper & Row, New York. Paper: 6,95\$.

«Le 9 novembre 1982, les principaux conseillers du président Ronald Reagan convoquaient une réunion d'urgence à la Maison-Blanche. Le sujet de cette rencontre ? Une tendance alarmante confirmée lors des élections au Congrès et aux postes de gouverneurs, la semaine précédente : les femmes avaient voté différemment des hommes, et contre les politiques du président et de ses candidats. Ce phénomène a un nom : le clivage sexuel (gender gap).»

Ce sont les premières lignes de *The Gender Gap*, un livre de Bella Abzug qui a fait le palmarès du New York Times Books Review tout le printemps 84. Sur la même liste, un ouvrage d'Eleanor Smeal, l'ex-présidente du NOW, la National Organisation of Women : *Why and How Women Will Elect the Next President*. Oui, comment et pourquoi les femmes éliront-elles le prochain président des États-Unis ?

Le livre d'Abzug veut permettre aux femmes d'utiliser ce clivage sexuel, de profiter de cette coalition spontanée pour atteindre une plus grande force politique et se tailler une meilleure place au sein de l'appareil politique américain.

Smeal propose sensiblement la même chose. Son ouvrage, sous-titré «Handbook», est en fait un manuel pratique qui explique, outre ce clivage sexuel, comment

organiser des groupes de pression politique, comment choisir un candidat, comment voter plus intelligemment ; bref, comment agir à partir du «gender gap». Ce n'est pas un hasard si les deux livres ont trouvé place en même temps chez les libraires américains : à quelques mois des élections présidentielles, cette nouvelle thèse politique risque de compter. Des politicologues m'ont dit que le «gender gap» existe sans doute depuis que les femmes ont obtenu le droit de vote, sans qu'on ait senti jusqu'à maintenant l'urgence d'analyser le phénomène.

En gros, et là je résume à outrance, le clivage sexuel veut dire qu'aux États-Unis, les femmes votent démocrate et non républicain (20% de plus de démocrates), appartiennent davantage au parti démocrate (60% de plus), votent contre les politiques «guerrières» ; bref, dans le contexte américain, votent «à gauche».

Le livre d'Abzug, ex-membre du Congrès américain et grande partisane de la longue lutte pour l'ERA (l'enchâssement dans la constitution américaine du principe d'égalité pour les femmes) est de loin le plus agréable à lire. Truffé d'anecdotes et de statistiques, il a tout le sérieux de l'analyse et toute la vitalité d'un article de revue. Hélas, dans sa hâte de prouver que cette coalition féminine peut faire une différence, elle oublie que beaucoup de ces femmes, qui votent démocrate parce qu'elles estiment que c'est un parti plus libéral, sont au bas de l'échelle socio-économique et n'iront peut-être pas voter le 6 novembre prochain lors de l'élection présidentielle.

Le livre de Smeal est un peu plus aride, sauf lorsqu'elle nous explique comment les femmes peuvent s'organiser pour acquérir plus de prise sur le processus politique. En particulier le chapitre «Getting organized», où elle dissèque de façon magistrale la structure des comités d'action politique, le travail des «pollsters» (hyper-experts en sondage), le courrier politique et surtout les divers outils à la portée des groupes de femmes dans notre société

hautement technicisée.

La grande suffragette américaine Susan B. Anthony écrivait il y a cent ans : «Il n'y aura pas d'égalité tant que les femmes ne contribueront pas à rédiger les lois et à élire ceux qui les font». Si l'on en croit Abzug et Smeal, profiter clairement du clivage sexuel permettrait aux Américaines de décider qui sera assis dans la chaise du président.

Bien sûr, ces thèses sont américaines et n'ont pas d'équivalent ici pour l'instant. Ce sont quand même deux ouvrages à lire, ne serait-ce que pour s'inspirer de leurs trucs organisationnels, ma foi assez exceptionnels.

MADELEINE CHAMPAGNE



## Une fête de vivantes

*Regard sur les Françaises*, Michèle Sarde, Ed. Stock, France, 1983.

J'ai lu toutes les lignes, toutes. C'est un livre qui m'a fait un bien énorme. J'ai eu tellement peur de Virginia Woolf, de Camille Claudel et d'Alice James ces derniers temps, qu'il fallait que je tombe dans une fête de vivantes ! C'est fait.

Michèle Sarde dit en introduction que son livre s'adresse aux Françaises. C'était peut-être indiscret d'y entrer ? Mais non, les portes sont grandes ouvertes là-dedans. Non seulement j'y ai trouvé des réponses à presque toutes les questions que j'ai entendues ou que j'ai posées sur les Françaises (éducation des enfants et taloches, esprit de mariage et de famille, rouge à lèvres et conceptuali-

sation, etc.), mais surtout, dans ce miroir dû à la synthèse des informations arrachées au silence des siècles au cours des cinquante dernières années, je me suis mise à m'apercevoir, avec mes soeurs, mes mères et grand-mères, Soeur Alice et Soeur Saint-Martin, mademoiselle Joliete et madame Lévesque, la mère à Solange, et j'ai ri ! J'avais l'impression d'un party où il ne manquait personne, où on sentait qu'à travers tant d'expressions, de ruptures, de ressemblances, d'alliances et de différences, on avait traversé, on traversait, on traverserait, vivantes.

On est toutes invitées. On y rencontre Aliénor d'Aquitaine et Brétécher, Simone de Beauvoir et Christine de Pisan, Louise Michel, Claire Démar, Hubertine Aucher et Flora Tristan. C'est simple. On passe d'une pièce à l'autre, guidées par Michèle Sarde qui ouvre toutes les fenêtres qu'elle peut, qui trouve les entrées et les sorties des divers labyrinthes, qui donne et redonne la parole à toutes et à chacune, à chacune dans toutes. Michèle Sarde écoute si bien et laisse si bien entendre la parole d'une autre, sans jamais la recouvrir, en étant toujours consciente des résonances et harmoniques que la même parole peut émettre suivant la conformation du siècle ou du tympan qu'elle traverse, qu'on a le sentiment d'être soi-même écoutée comme lectrice.

«Ce livre, dit Michèle Sarde, s'adresse au grand public qui n'a pas le temps de tout lire.» C'était fait pour moi. À la fin de ce party de dix siècles et de six cent cinquante pages où je ne me suis pas ennuyée une seule ligne, moi qui n'ai aucun talent pour les party sauf celui de les fuir, Michèle Sarde dit : «Si ce *Regard sur les Françaises* a contribué quelque peu à éliminer les clichés, à démythifier la légende des Françaises et les stéréotypes qui s'y rattachent, s'il est parvenu à détruire quelques préjugés, il aura rempli son contrat.» Le regard de Michèle Sarde fait encore plus : il construit des ponts, des passerelles, des avenues, des sentiers entre toutes nos existences particulières, et il nous laisse libres d'emprunter les parcours



dont nous avons besoin. Regard thérapeutique par sa passion de la continuité.

J'oubliais : c'est joyeux. Or la joie soutenue fait toujours surgir en moi une sorte de détresse. Je sortais alors sur le balcon pour respirer, pour mémoriser par coeur une phrase ou le numéro de baignoire de Louise Michel, ou pour tanner Francine avec la même phrase : «Y'en a une gang de comiques qui sont passées avant nous autres». J'en raconte des bouts à Francine pendant qu'elle allaite Sarah tranquillement.

J'oubliais aussi : il y a quelques hommes au party. La mixité en France, ça fait partie des choses que Michèle Sarde explique.

SUZANNE JACOB

## Un buisson de feu

Le livre de *Promethea*, Hélène Cixous, Éditions Gallimard NRF, Paris, 1983.

Il n'est jamais facile (mais qui cherche la facilité ?) de parler d'un livre de Hélène Cixous. Il faudrait dix mille ans et autant de mots, ou alors, une seule phrase, un mot seul autour duquel s'asseoir, un mot unique (et les contenant tous) à tourner en tous sens afin de le palper, le regarder, l'écouter et le lire. Sans en jamais trouver le fond, la fin.

Chaque mot est ici unique. Chaque mot prend ici son sens premier et pour la toute première fois. Comme une rencontre nouvelle, riche de surprises, d'étonnements.

Parfois femme, parfois jugement clair transcendant le temps et l'histoire, toujours amour, *Promethea* donne à vivre. H. ou l'auteure ou *Promethea* elle-même, et les trois à la fois, écrivent un livre. Un roman d'amour épique, médiéval, un peu fou. Un texte de feu, avant tout.

Volant le feu des dieux pour l'allumer dans le coeur et l'âme de H. défiant l'aigle, galopant joyeusement à travers les siècles comme si elle y avait été invitée, *Promethea* se laisse écrire. Surveillant de près les phrases, lisant par-dessus l'épaule de l'auteur, la corrigeant quand le texte ne lui est pas fidèle, et l'accompagnant. Car ceci est

Le livre de *Promethea*. Livre immense au-delà des immensités. Livre éclat où l'amour fou peut être fidèle et joyeux, peut être impatient et béni, peut être jaloux. Terriblement. Peut être (!) livre de beauté surtout.

«J'ai un peu peur pour ce livre. Parce que c'est un livre d'amour. C'est un buisson de feu. Mieux vaut s'y jeter, une fois dans le feu, on est inondé de douceur. J'y suis : je vous le jure.»

ANNE-MARIE ALONZO

## Carrier la dérangeante

La danse macabre, violence et pornographie, Micheline Carrier, Ed. Apostrophes 3, Québec, 1984.

Récemment, paraissait le troisième ouvrage de Micheline Carrier, *La danse macabre*. Après *Doit-on pendre Jocaste ?*, une réplique passionnante et cinglante à Christiane Olivier (parue aussi dans sa collection Apostrophe), Micheline Carrier, historienne et philosophe de Québec, reprend ici un sujet de réflexion douloureux qu'elle a longuement tourné, retourné et approfondi depuis cinq ans : l'extraordinaire violence faite aux femmes dans la pornographie. Elle y avait d'ailleurs consacré un premier ouvrage, *La pornographie, base idéologique de l'oppression des femmes* (1983).

Il conviendrait d'analyser plus en profondeur le travail de cette journaliste militante, vigilante et radicale, qui ne rate jamais une occasion, depuis des années, de riposter publiquement et promptement, dans les médias écrits, aux coups portés par l'actualité et les institutions aux intérêts des femmes. Ainsi, *La danse macabre* est d'abord un recueil de textes déjà parus dans *Châtelaine*, *Le Devoir* ou *La Presse* ; des textes qui, remis à jour, ont très peu vieilli. Mais j'attire l'attention sur un nouveau texte, en conclusion de volume : «Faut-il vivre avec les hommes à n'importe quel prix ?», qui fait état de sa démarche journalistique.

Pour reprendre l'expression de Jean Francoeur du *Devoir*,

Micheline Carrier n'est pas «une journaliste-qui-vend-de-l'assurance». Bien au contraire. Elle heurte, elle dérange, en développant d'une plume mordante des textes d'analyse serrée mais accessible. Ses propos sur le féminisme radical et sur la misogynie sont souvent drus, durs, sans détours, sans compromis, inconfortables mais jamais inintéressants. Micheline Carrier oblige à prendre position. Cela dit, le ton un peu amer agace parfois (pourquoi faut-il donner mauvaise conscience aux lectrices ?), comme cette désagréable impression qu'elle parle au nom de toutes les femmes. Mais ce sont peut-être des écueils difficiles à éviter pour une polémiste.

Toute personne sensible au débat sur la porno, qui a «galvanisé l'opinion publique» en démontrant à quel point «la violence est un problème collectif, une arme dans les rapports de force entre les sexes», devrait lire cet ouvrage au titre merveilleux.

ARIANE EMOND



SURVEILLEZ  
TITANIC ET  
SES NOUVELLES  
BANDES  
DESSINÉES...

...PLEINES  
D'HUMOUR ET  
D'ACTION!

# TITANIC

LE MAGAZINE QUI FAIT COULER BEAUCOUP D'ENCRE





## À lire absolument

Le *Bouquet écologique*, journal du Réseau des groupes écologiques du Québec, Vol. 2, n° 2, déc. 1983/jan. 1984.

Avec son titre rose bonbon, le «bouquet» menaçait d'avoir des allures un peu... fanées. Cependant, il n'en est rien avec le numéro 2 du *Bouquet* qui aborde d'emblée la proposition de «Bâtir le Québec autrement» de la très dynamique Solanges Vincent, écologiste, pacifiste et féministe bien connue des lectrices de *La Vie en rose*. Madame Vincent ne propose rien de moins que de réécrire «Bâtir le Québec» mais en y incluant cette fois l'élaboration de propositions alternatives où seraient privilégiées «l'imagination et la volonté de sortir des vieilles ornières». Le projet consisterait à miser sur la fécondité d'équipes interdisciplinaires ayant des

propositions concrètes en vue d'un changement de cap dans les domaines économique, technologique et social. On croirait volontiers que Madame Vincent avait lu le Manifeste des Ami-e-s de la Terre avant sa parution, quand on lit: «Toutefois, il faut avoir aussi une vue d'ensemble et examiner les interactions d'un développement régional orienté vers l'auto-suffisance et l'auto-gestion des régions.»

Plus loin, le Conseil régional de l'environnement, par la voix de son président Gérard Scullion, fait un bilan des luttes écologiques dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il est à noter que le *Bouquet écologique* est en fait un bulletin à l'usage des groupes et membres du réseau. Cette situation justifie le repiquage de textes auquel se livre le rédacteur en chef, aussi nouvellement élu secrétaire du Comité permanent du Réseau des groupes écologiques québécois, Roger de la Durantaye.

On trouve aussi dans cette édition du *Bouquet* un texte

sur les menaces qui pèsent sur les forêts européennes, écrit par Wilhelm Knabe, porte-parole des Grünen, le parti vert allemand; des extraits du Manifeste des Ami-e-s de la Terre de Québec; des textes enfin sur la vision qu'ont les jeunes de l'environnement, sur les pluies acides et sur le mouvement de

retour au foyer des femmes qui semble s'amorcer en France. Comme on le voit, le *Bouquet écologique* mène à tout: somme toute, ce bulletin se veut un carrefour informel des idées alternatives qui circulent dans les groupes écologues du Québec.

MAGALI MARC

## cinéma

### Une leçon de racisme

*Rue Cases-Nègres*, Réal. Euzhan Palcy, en mai au cinéma Parisien, Montréal.

Difficile de ne pas beaucoup aimer ce premier film de la cinéaste antillaise Euzhan Palcy. *Rue Cases-Nègres*, une fiction «documentée», intelligente et brillamment interprétée (par des amateurs sauf deux comédiens), parle de la sous-condition des Martiniquais-es autour des années 30, coupeurs-ses de canne

de père en fils, de mère en fille.

Ce film raconte d'une manière très sensible la détermination farouche d'une grand-mère, m'man Tine, à faire instruire son petit-fils José afin qu'il échappe à un destin tracé d'avance et nécessairement misérable. La petite amie de José, pourtant tout aussi douée que lui, ne bénéficiera pas, elle, de l'appui parental — ni aucune autre fillette d'ailleurs. Et cela, la cinéaste a tenu à le souligner.

Au-delà de l'atmosphère chaude et vaguement rétro

**La Cabourg**  
WEEK-END 50\$  
TOUT COMPRIS  
BASE DE PLEIN AIR

À l'abri de la ville, en toutes saisons  
(819) 424-2552

**L'ATELIER Ô MONDE**  
Centre culturel  
Lieu d'hébergement  
ST-VENANT-DE-HEREFORD  
(PAQUETTE)  
COMITÉ DE COMPTON, QC JOB 150  
PAR LA ROUTE 253  
819-658-3750 819-569-2350

- A proximité de la frontière du New Hampshire.
- Ancien couvent, au cœur des Monts Hereford, d'un calme exceptionnel.
- Pour séminaires, sessions, activités de plein air.
- Deux chambres, trois dortoirs.
- Accueil: 25 personnes.


**Nicole Brossard**  
**Journal intime**

Répondant à une commande radiophonique, Nicole Brossard a écrit pour la première fois un journal intime. Elle s'interroge sur l'intimité des choses qui constitue le territoire de l'amour, de la solitude et de la créativité. Cette écrivaine s'y révèle émouvante et passionnée.

94 p. — 9,95 \$

**Les Herbes Rouges**



créée par des images aux couleurs écruées, au-delà de l'humour qui élève le propos au-dessus du misérabilisme, au-delà de la tendresse qui soude amoureusement les deux personnages de la vieille et de l'enfant, au-delà même de ce casting d'enfants remarquable, et malgré un montage qu'il aurait fallu resserrer vers la fin, c'est sans doute la description subtile du racisme, grossièrement exercé par les Blancs, plus ou moins intégré par les Noirs, qui m'a le plus touchée. Tranchant sur le défaitisme ambiant, la fierté de M'man Tine et de José fait écho à celle de Euzhan Palcy, «fière d'être négresse». À voir avec des enfants, si vous en avez sous la main. 

ARIANE ÉMOND

## théâtre

### Les cris de la pierre


Camille C., de Jocelyne Beaulieu et René Richard Cyr, d'après *Une femme*, d'Anne Delbée, mise en scène de Geneviève Notebaert, avec Lise Roy. Théâtre d'aujourd'hui, Montréal, du 10 mai au 8 juin.

Camille Claudel, sculp-

teure, n'aura jamais vu la force de son oeuvre reconvenue publiquement. Socialement reniée, même ridiculisée, on la réduisit aux rôles de muse de son maître-amant Rodin et de soeur de l'écrivain Paul Claudel. Question d'époque... (Vraiment?). Après 30 ans d'asile psychiatrique, elle mourait en 1943 (Voir LVR de mai 84).

La pièce *Camille C.* présentée en mai dernier au Théâtre d'aujourd'hui évoquait bien cette époque où une femme se battait pour exercer son art, dans une mise en scène sobre de Geneviève Notebaert. Animant une facture théâtrale classique, les éclairages et la bande sonore nous transportaient aisément dans les différentes atmosphères de la vie de Camille, de l'enfance à l'asile, du salon familial aux ateliers et salles d'exposition. Le jeu des comédiens-nes cernait avec justesse, sur un rythme bien mené, l'émotion et le feu qui habitaient cette femme, incarnée elle-même par Lise Roy, avec une passion retenue et prenante.

Pourtant, personnellement, je suis restée sur ma faim et cela me mènera sans doute à sa biographie. Le découpage d'une vie est un travail déli-

cat et, dans ce cas, il me semble qu'on a manqué de nuances, ce qui donne aux personnages des traits de caractère parfois stéréotypés (comme si l'on devinait les répliques d'avance). Mais Camille et son oeuvre restent à découvrir, et en ce sens la pièce (reprise éventuellement?) est à voir. 

DANIELLE LAPOINTE

## arts visuels

### Leur JE à elles

JE: 18 autoportraits, Centre culturel de Côtes-des-Neiges, Montréal. 3 au 27 mai.

Chacune se reconnaît dans les images de l'exposition JE: 18 autoportraits, dans la silencieuse de Rodriguez, dans l'«amoureuse excessive» de Boucher, ou même dans les corps en rondeurs de Brochu. Chacune reconnaît aussi son quotidien dans les références fantaisistes à «la divine casserole» de Blouin, ou dans les travaux de couture de Nantel. Les autoportraits des femmes sont-ils des portraits «prêts-à-porter» (Morisset) ou «automatiques» (Boudreau)?

Certaines artistes font des clin d'oeil à l'histoire de l'art. Par exemple, le tableau intitulé *Siamoise* fait sans doute référence à la ribambelle de jumelles, «cousines» ou «soeurs» qui sont apparues en art il y a plus de trois siècles (succédant à «la mère et l'enfant»). Comme si, pour le peintre mâle, il fallait être deux pour finalement devenir *La Femme. Les Baigneuses* de Poupart, trois blocs non figuratifs, cite ironiquement toutes les baigneuses produites par les hommes et montrant les femmes comme objets, objets d'art.

Mises à l'écart de l'histoire et de l'histoire de l'art, les femmes doivent tenir compte des images de femmes-objets qui leur ont été imposées, mais la camisole de force n'est pas un vêtement confortable. L'acte d'accrocher son portrait acquiert alors une valeur politique. Serait-ce pour cela que le corps est peu montré ou, s'il l'est, c'est de façon caricaturale (Brochu) ou humoristique (Tremblay)? C'est pour se dé-portraitiser que les autoportraitistes tiennent un discours ironique et dissident, sous le couvert de la figuration et de l'abstraction symboliques.

# théâtre du rideau vert

direction  
yvette brind'amour  
mercedes palomino



Du 2 au 28 octobre

## LA FILLE SUR LA BANQUETTE ARRIÈRE

Auteur: Bernard Slade  
Adaptation: Jean-Claude Carrière  
Mise en scène: Yvette Brind'Amour

Louise Turcot • Léo Iliail •  
Léonie Scoffié • Jean Fontaine •  
Gabrielle Mathieu

Du 15 janvier au 10 février

## CHACUN SA VÉRITÉ

Auteur: Luigi Pirandello  
Version française: Benjamin Crémieux  
Mise en scène: Danièle J Suissa

Yvette Brind'Amour • Jacques Godin •  
Catherine Bégin • Jean-Marie Lemieux •  
Gérard Poirier • Claire Pimparé •  
Vincent Davy • Gisèle Schmidt

Le plaisir renouvelé du théâtre...

# saison 84-85

Du 26 février au 24 mars

## UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

En co-production avec le Théâtre du Trident

Auteur: Ettore Scola  
Adaptation: Roland Lepage  
Mise en scène: Guillermo de Andrea

Marie Tifo • Jean Besré

Du 15 novembre au 16 décembre

## ALBERTINE, EN CINQ TEMPS

En co-production avec le Centre National des Arts

Auteur: Michel Tremblay  
Mise en scène: André Brassard

Murielle Dutil • Amulette Garneau •  
Rita Lafontaine • Paule Marier •  
Denise Morelle • Huguette Oligny

Du 9 avril au 5 mai

## L'ÉDUCATION DE RITA

Auteur: Willy Russel  
Mise en scène: Yvette Brind'Amour

Diane Lavallée • François Cartier

Dépliant sur demande:

845-0267

**ABONNEZ-VOUS !**  
1 SPECTACLE GRATUIT

Cartes acceptées:  
Master Card - Visa  
American Express







## spectacles

### L'aura de Laurie

Laurie Anderson, au Spectrum de Montréal, le 25 avril, les 1 et 2 mai.

Laurie Anderson entre en scène, le déclic se fait. Nous sommes ailleurs. L'espace-temps de son show, nous aurons l'intuition que le monde déborde l'unidimensionnelle réalité quotidienne. D'où surgit-elle, cette femme qui nous regarde, qui nous parle et qui désire si fort que le transfert s'opère, d'elle à nous ?

Cette femme, qui joue du violon depuis l'enfance, refuse à seize ans une carrière classique de virtuose. À dix-neuf ans, elle débarque à New York. Elle y étudie l'histoire de l'art ; enseigne, très peu de temps ; se met à la sculpture ; écrit dans *Art News*, *Art in America*, *Art Forum*. Pre-

Photo : GINETTE CLÉMENT

Laurie Anderson

mière exposition solo 1970. Débuts de sa carrière de performeuse en 1972. Invention du violon-qui-parle en 1975 : une tête de lecture de magnétophone chante sous l'archet doté d'une bande magnétique. New York reconnaît Laurie Anderson, Berlin l'invite ainsi qu'Amsterdam, Bruxelles, Paris. En février 1983, elle donne *United States I-IV* à la Brooklyn Academy of Music. La performance dure sept heures. Au printemps 1984, elle remplit le Spectrum, à Montréal. Le charme agit encore sur la ville.

Cette femme est tout entière à ce qu'elle fait. Sculpteure de la matière audio-visuelle, poète de la technologie, elle participe intégralement à son oeuvre d'art global. Elle devient son propre médium avec générosité et maîtrise. Dans son aura, pas d'ordinaire qui tienne. Sans dogmatisme, elle indique des potentialités de perception, à recevoir en toute innocence. Laurie Anderson propose un retour joyeux aux sources de l'intelligence. Qui l'aime, la suit.

JOSETTE GIGUÈRE

### Laurie superlative

Laurie Anderson est une planète magnétique, à doux visage blanc lunaire, à chevelure hérissée et à fossettes.

Son génie réside dans la simplicité extrême de sa musique dite «minimaliste». Cette nouvelle vague musicale consiste à répéter tout au long d'une «toute» un nombre minimal de notes ou d'accords. Les variations du son viennent des changements de rythme, d'instruments de musique et de gadgets électroniques.

Laurie Anderson a lu deux textes, traduits par Nathalie Pérowski et Jean-François Doré pour les spectacles des 1<sup>er</sup> et 2 mai. Mais, en général, ses paroles sont récitatives et irréductibles, ponctuant clairement les phrases musicales. La voix de l'artiste prend des inflexions insolites lorsque robotisée par des dispositifs électroniques. Un écran géant sert de fond de scène. On y projette des images animées qui, du début à la fin, illustrent les paroles et cadencent la musique.

Le spectacle commence par l'entrée de sept figurant-e-s masqué-e-s mais la curiosité et l'intérêt du public se portent rapidement sur le texte lu, d'une voix électronique-ment dénaturée, par un personnage central vêtu et masqué de blanc. Ce texte numérique et philosophique démontre l'abîme conceptuel, culturel et politique existant entre les chiffres 0 et 1, pourtant carrément consécutifs, par exemple entre une personne nulle (0) et une autre première (1). Ensuite, Laurie Anderson se démasque et enchaîne avec son synthétiseur.

C'est ainsi que la New Yorkaise et son équipe de trois femmes et trois hommes, musicien-ne-s et choristes, donnent le ton à un événement spectaculaire, exemple parfait d'harmonie entre différents modes d'art et d'expression, chaque médium réduit à sa forme la plus simple, la plus essentielle. Résultat : un show d'une beauté démystifiée, franche et unique.

DANA ZWONOK





# LIBRAIRIES CLASSIC

*NO:1 au Québec*

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 - 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 - 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 - GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 - LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 - CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 - LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 - PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 - PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 - LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 - CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 - LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 - CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

**SOLDE!**

**SOLDE!**

**SOLDE!**

\*\*\*\*\*  
\* Surplus d'inventaire, **GRANDE RÉDUCTION** \*  
\* sur plusieurs titres dans \*  
\* toutes nos succursales. \*  
\* De plus, n'oubliez pas \*  
\* que nos gérants-tes démarquent \*  
\* 5 best-sellers de leur choix \*  
\* à tous les quinze jours. \*  
\*\*\*\*\*

*Bon Soleil  
Bonne Lecture  
Bon Été*

*La direction des librairies  
Classic*



# CULTIVEZ VOTRE ÉTÉ...

es suggestions des amies, leurs cadeaux. Ceux dont elles m'ont parlé, les grains du texte dans la voix. Les parutions récentes. Quelques autres encore qui exigent une nouvelle rencontre. Les romans sont là, venus de l'automne et du printemps. Et parfois de beaucoup plus loin, de beaucoup plus près.

«Tout ce que je sais, ou presque, je l'ai appris dans les livres»  
(Volkswagen blues).

## LIVRES

**Maryse**, Francine Noël, VLB éditeur, 426 p., 16,95\$. C'est le livre de l'année, alors...

**Triomphe de l'amour**, Catherine Rihoit, Gallimard, 438 p., 18,25\$. Entre le sourire et le fou rire... les histoires d'amour de la trop riche famille Mollard-Smoldeu. Le seul risque : vouloir lire les autres romans de Catherine Rihoit ; **La favorite**, Gallimard, 280 p., 14,75\$ ou **Le bal des débutantes**, Folio, 4,95\$, par exemple.

**Jenny**, Sigrid Undset, Stock, 301 p., 8,95\$.

**Histoires d'amour**, Julia Kristeva, Denoël, 353 p., 19,95\$.

**Marquée au corps**, Margaret Atwood, Quinze, 280 p., 12,95\$. Le corps torturé, le corps reposé. L'apprentissage de la vie et de soi. Un roman qui précisément marque au corps.

**Laura Laur**, Suzanne Jacob, Seuil, 181 p., 12,95\$. On habite longtemps l'univers de Laura Laur ; moi, je crois même que je n'y échapperai jamais.

**Sans cœur et sans reproche**, Monique Proulx, Éd. Québec/Amérique, Montréal, 1983, 14,95\$.

**Volkswagen Blues**, Jacques Poulin, Québec/Amérique, 290 p., 14,95\$. De Gaspé à San Francisco, une lecture unique de l'Amérique.

**La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour de l'Amérique**, Madeleine Ouellette-Michalska, Québec/Amérique, 299 p., 16,95\$. (Voir flashes)

**Pierre ou la guerre du printemps 81**, Marie-Claire Blais, Primeur, 165 p., 14,95\$. Le cœur d'acier, la loi des hommes, des vainqueurs. La logique inexpugnable de la destruction. Jusqu'à ce que le Blanc de Chine efface tout, même cela. Un roman d'une lucidité franche, qui nomme le lieu où nous mène l'oeuvre de M. C. Blais depuis 25 ans. On ne peut choisir d'y échapper.

**La vie à deux**, Dorothee Parker,

10/18, 252 p., 7,60\$. Des nouvelles. «Les unes sont pitoyables et sentimentales, d'autres sont cocasses, d'autres d'un humour impitoyable et certaines sont tout cela à la fois. Mais toutes ont en commun ce qui fait l'originalité et la force d'un écrivain : le style.» (Benoîte Groult, préfacière et traductrice).

Des romans de Marguerite Duras : **Le marin de Gibraltar**, Folio, 428 p., 4,95\$.

**Un barrage contre le Pacifique**, Folio, 365 p., 4,95\$.

**Le ravissement de Lol V. Stein**, Folio, 191 p., 2,95\$.

**Pour qui te prends-tu**, Alice Munro, Québec/Amérique, 297 p., 12,95\$. Une écrivaine canadienne-anglaise qu'il faut lire.

**George Sand ou le scandale de la liberté**, Joseph Barry, Seuil, Points Biographie, 567 p., 7,75\$.

**T'as rien compris Jacinthe**, Sylvie Desrosiers, Leméac, 137 p., 9,95\$. Avoir 26 ans et envie de se suicider quatre fois par jour. Être bien jusque-là.

**Journal d'Alice James**, Éditions des femmes, 297 p., 14,95\$. La soeur méconnue d'Henry James. De son désespoir, un journal troublant.

**Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...**, Folio, 342 p., 5,75\$.

**Vie et aventures de la Trobairitz Béatrice**, Irmtraud Morgner, Éditions des femmes, 521 p. (environ 30,00\$). Tentée depuis que je l'ai reçue. Mais il faut le temps. Une belle au bois dormant féministe qui s'endort en 1130 et se réveille dans la France de Mai 1968.

**MICHÈLE ROY**

**QC 84**

**À SURVEILLER : ÉTÉ 84**. Passerez-vous par Québec cet été ? Les fêtes com-

mémorant la venue de Jacques Cartier sont l'occasion de centaines de spectacles dont ceux de Buffy Sainte-Marie, les 26 et 27 juin ; Véronique Béliveau, 25 et 26 juin ; Renée Claude et André Gagnon, 29 juin ; Brenda Wootton et Le chant des femmes, 9 et 10 juillet ; Chantal Beaupré, mêmes dates ; Sylvie Vartan, 16 et 17 juillet ; Margie Gillis et Marie-Josée Simard avec l'Orchestre symphonique de Québec, 23 et 24 juillet ; Marie Eykel et l'OSQ, 28 et 29 juillet ; Édith Butler, 4 et 5 août ; Judy Collins, 6 août ; Betty Carter, 11 et 12 août, et encore bien d'autres.

## EXPOSITION

**SUR LES ELLES DU TEMPS - CAMILLE CLAUDEL ET LES SCULPTEURES QUÉBÉCOISES CONTEMPORAINES** : créations de sept artistes inspirées de la vie de Camille Claudel, ainsi que des photographies des oeuvres de l'artiste. À la Galerie UQAM, au Pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal, du 20 juin au 9 juillet. Pour information : 282-8401.

**COLETTE**, une exposition de photographies à la librairie Hermès, 1120 ave. Laurier ouest, Montréal. Fin juin. Pour plus de renseignements, téléphoner au 274-3669.

## DANSE

**MOUVEMENTS ET RYTHMES ACTUELS : Portes ouvertes** à Andréanne Boutin, Jacinthe Giroux, Roger Gosselin, Normand Lécuyer, Johanne Madore et Claire Samson, 14-15-16 juin ; **De là, jus-qu'ici**, avec Sandy Acton,

Darcey Callison, Lynn Lanthier, Lee Anne Smith, Tedi Tafel, 22-23-24 juin ; **Clau-de-Marie Caron**, 28-29-30 juin ; tous à 20h30. À la Galerie Tangente, 307, rue Ste-Catherine ouest, Montréal (métro Place-des-Arts). Tél. : 842-3532.

## THÉÂTRE

**LES FEMMES EN SCÈNE** : Le Théâtre Parninou rappelle que ses deux pièces sur la condition féminine **Moi c'est pas pareil... j'travail!** et **Pensions-y bien!** sont disponibles sur demande. S'adresser à : Le Théâtre Parninou, C.P. 158, Victoriaville, G6P 6S8, ou téléphoner à : (819) 758-0577.

## MUSIQUE

**FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL** : le Big Band de Akiyoshi-Tabackin, Carmen McRae, Tania Maria, Joanne Brackeen seront du nombre. Sur la rue St-Denis, entre le 29 juin et le 8 juillet.

**MUSIQUES DE FEMMES** : Du folk au rock en passant par le blues, et le jazz, à l'occasion du **Canadian Women's Music and Cultural Festival**. Ça se passera au parc Kildonan, à Winnipeg, les 1<sup>er</sup> et 2 septembre. Pour information : OUR TIME IS NOW, Cdn. Women's Music Fest, 745 Westminister ave., Winnipeg, Man. R3G 1A5. Tél. : (204) 786-1921.

**LE NEUVIÈME FESTIVAL DE MUSIQUE DE FEMMES AU MICHIGAN** : cette rencontre de mères et de filles (voir LVR n° 14, nov. 83) présente, du 9 au 12 août, les artistes suivantes : Alix Dobkin, Casselberry et Dupree, Cris Williamson, et plusieurs autres...

Avant le 15 juillet, les billets sont offerts à prix réduit aux femmes à faible revenu, 4 jours : 84\$, 2 jours : 65\$. Au guichet, 4 jours : 100\$, 2 jours : 75\$. Le billet inclut tous les spectacles, les ateliers, trois repas végétariens par jour, et le camping. Écrivez à : WWTM, 1501 Lyons Street, Mt Pleasant, Michigan 48858, USA (tél. : (517) 772-0582)



# SPÉCIAL VACANCES



Enfin, dès septembre  
**LA VIE EN ROSE MENSUELLE**  
 Profitez de notre offre exceptionnelle  
 et limitée\* pour vous abonner dès  
 maintenant au seul magazine féministe  
 d'actualité.

3 ans / 30 numéros	<del>78\$</del>	<b>43\$</b>	45% de réduction sur le prix en kiosque
2 ans / 20 numéros	<del>52\$</del>	<b>30\$</b>	42% de réduction sur le prix en kiosque
1 an / 10 numéros	<del>26\$</del>	<b>18\$</b>	31% de réduction sur le prix en kiosque

\* Cette offre est valable jusqu'au 25 août 1984

ATTENTION: S.V.P. ne tenez pas compte des prix indiqués sur l'enveloppe-retour

<input type="checkbox"/> NOUVEL ABONNEMENT À PARTIR DU NUMÉRO		<input type="checkbox"/> RÉABONNEMENT		<input type="checkbox"/> J'ABONNE UNE AMIE À PARTIR DU NUMÉRO	
NUMÉRO D'ABONNÉE _____ DATE D'EXPIRATION _____					
NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____					
RUE _____					
VILLE _____					
PROVINCE ET/OU PAYS _____					
CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____					
<input type="checkbox"/> J'INCLUS MON CHEQUE À L'ORDRE DE: LA VIE EN ROSE, 2063 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4					
<input type="checkbox"/> VISA					
<input type="checkbox"/> MASTER CARD		NUMÉRO DE LA CARTE _____ EXPIRATION _____		SIGNATURE _____	
S.V.P. DÉCOUPER CE COUPON, L'INSÉRER DANS L'ENVELOPPE ET AFFRANCHIR SUFFISAMMENT. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE					



# LA VIE EN ROSE NE JAUNIT JAMAIS!

Le papier peut jaunir, en fait, mais les idées, dossiers, reportages et analyses de LA VIE EN ROSE ne se démodent pas d'une année à l'autre. Vérifiez-le avant que nos caves soient vides : commandez les numéros qui vous manquent.

1

MARS 1981  
**Gagner son ciel ou gagner sa vie ?**  
Dossier salaire au travail ménager.  
+ La presse féministe en France, Madame Bolduc, le P.R.N...

2

JUIN 1981  
**L'éducation sexuelle**, dossier.  
+ Le valium et le cancer du sein, entretiens avec Marguerite Duras et Tatiana Mamonova.

3

SEPTEMBRE 1981  
**Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir**  
Dossier les femmes et l'information.  
+ L'Irlande insoumise, le retrait préventif, les propos d'Adrienne Rich, Nicole Brossard, Léa Pool.

4

DÉCEMBRE 1981  
**La nouvelle famille et la loi 89**, dossier.  
+ Entrevue avec Claire Bretécher, questionnaire sur le harcèlement sexuel, la droite américaine.

5

MARS 1982  
**L'avortement en 1982**, dossier.  
+ La porno ou le terrorisme mâle, le mouvement socialiste et les femmes, la crise économique.

6

JUIN 1982  
**L'amour, toujours l'amour**, dossier.  
+ Entretiens avec Clémence Desrochers et Luce Irigaray, l'affaire de Mascouche, les femmes battues.

7

SEPTEMBRE 1982  
**Mises à pied, mises au pas ?**  
Dossier travail.  
+ Résultats du questionnaire sur le harcèlement sexuel, les femmes et le jazz, le pacifisme aux USA.

8

NOVEMBRE 1982  
**D'une mère à l'autre**, dossier maternité.  
+ Elections à Montréal, histoire d'infirmières, reportage au Brésil.

9

JANVIER 1983  
**Viellirons-nous comme elles ?**  
Dossier femmes âgées.  
+ L'herpès «politique», Pauline Marois et le pouvoir, le viol, le féminisme et le socialisme en France.

10

MARS 1983  
**Les femmes en prison**, dossier.  
+ Le point G, le viol et la loi, le militantisme au Québec, spécial romans policiers.

11

MAI 1983  
**Bouffer, c'est pas d'tarte !**  
Dossier nourriture-névrose.  
+ Les Amérindiennes, René Lévesque, le sport ou le jeu, spécial poésie.

12

JUILLET 1983  
**Une fourmi flottait dans sa margarita**  
Spécial fiction  
+ Les grandes photographes, les romans Harlequin, le théâtre des hommes.

13

SEPTEMBRE 1983  
**Apprivoiser l'informatique**, dossier.  
+ Entretiens avec Claire Bonenfant et Louise Forestier, le pouvoir médical, El Salvador.



14

Les femmes veulent renégocier le syndicalisme



15

Demain, la guerre?



16

Simone de Beauvoir



17

Marie Cardinal

Nom

Prénom

Adresse

Ville

Prov.

Téléphone

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de ..... \$  
2,50\$ par numéro.

Code postal

1	2	3	4	5	6
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
7	8	9	10	11	12
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
13	14	15	16	17	
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	

3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4



Veuillez découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment. Prévoir 6 semaines pour la réception.



À l'occasion de la  
**Quinzaine de la Pléiade**  
les éditions Gallimard publient l'Album

# Colette



Conçu et réalisé spécialement à l'occasion  
de la Quinzaine de la Pléiade,  
cet album à tirage limité est offert  
gracieusement par les libraires participants  
à tout acquéreur de 3 volumes de la Pléiade.

Vient également de paraître  
dans la Bibliothèque de la Pléiade:

## Colette OEUVRES I

Au sommaire: Préface. Chronologie. Note sur la présente édition.  
*Claudine à l'école. Claudine à Paris. Claudine en ménage. Claudine  
s'en va. L'ingénue libertine. La retraite sentimentale. Les vrilles  
de la vigne. La vagabonde.* Notices, notes et variantes. Aperçu  
topographique. Lexique. Bibliographie. \$59.95



BRASSERIE



O'KEEFE

CARLING

*Black Label*

BIÈRE - BEER

DEPUIS 1840